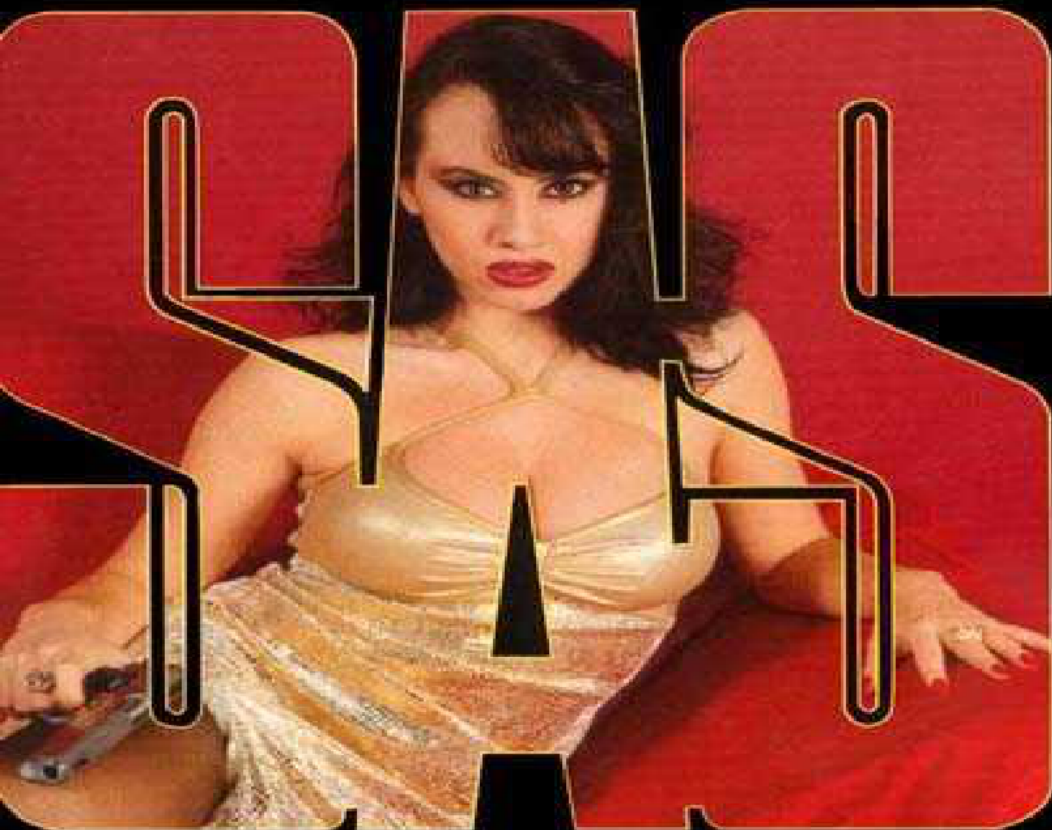


SAS [142] – Tuez le pape

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



TUEZ LE PAPE

GERARD DE VILLIERS

Gérard De Villiers

SAS - 142

TUEZ LE PAPE

2001

CHAPITRE PREMIER

Comme chaque matin, entre huit et neuf heures, deux longues files de voitures s'allongeaient face à face sur la voie centrale de Dolley Madison Road de part et d'autre du croisement avec Saville Lane. Cette modeste route, perpendiculaire à la grande avenue à six voies qui traversait Langley d'est en ouest menait à l'entrée principale du domaine de la Central Intelligence Agency, près de cent trente hectares entre Dolley Madison Road et le George Washington Memorial Parkway, qui longeait le Potomac.

La file était nettement plus longue sur la voie de Dolly Madison Road qui venait de l'ouest, la plupart des employés de la CIA demeurant en Virginie, entre Langley et Tyson Corner, dans des maisons nichées dans les bois accidentés de cette ravissante région.

Sûrement la plus forte concentration d'espions au mètre carré du monde.

Le feu passa au vert pour les voitures venant de l'ouest permettant à une douzaine d'entre elles de tourner dans Saville Lane, repassa au rouge, puis de nouveau brièvement au vert pour les véhicules nettement moins nombreux venant de l'est par les ponts reliant Washington à la Virginie.

Rock Donaldson, le chauffeur d'une Ford beige qui se trouvait dans cette file, se demanda s'il allait passer à l'orange, puis décida de respecter la loi en surprenant du coin de l'œil le regard réprobateur de son voisin, un membre du service de la sécurité interne de la CIA qu'il ne connaissait que par son prénom, Greg. Cet enfoiré était capable de faire un rapport ! De toute façon, il n'était pas pressé. Ils avaient mis quarante-cinq minutes pour venir de Washington où son passager, Kent Longfellow, membre de la Division des Opérations, était allé chercher à l'hôtel *Four Seasons* de Georgetown un invité étranger.

Ce dernier, petit, trapu, le visage barré d'une grosse moustache, plutôt grassouillet, n'avait pas ouvert la bouche durant tout le trajet, demeurant plongé dans le *Washington Post*. Peut-être par prudence. Bien qu'appartenant à l'Agence, Rock Donaldson n'en était qu'un employé subalterne et n'avait pas accès aux informations secrètes. Il s'en moquait éperdument, d'ailleurs. Sa femme, qui travaillait comme secrétaire au State Département, avait appris un jour que la CIA cherchait des chauffeurs et l'avait pistonné. En tant qu'époux d'une employée gouvernementale, il avait bénéficié d'un préjugé favorable.

Grand, brun, sportif; il ne s'intéressait guère qu'au basket et à la pêche. En ce moment, levé depuis six heures, il avait hâte de retrouver la cafétéria pour un second breakfast.

À nouveau, les voitures de la file d'en face tournaient sous son nez. Il aperçut un copain au volant d'une autre voiture et lui adressa un discret sourire. À cette heure, presque tous les véhicules se déplaçant sur Dolley Madison en provenance de Washington ou de Virginie abritaient des « espions » de la CIA. Depuis longtemps, personne à Langley n'y prêtait plus attention. Pour les habitants de cette petite bourgade, les espions étaient des gens comme les autres. Souvent, il y en avait bien une douzaine attablés au *Dunkin' Donuts* situé à côté du croisement, en face de l'Immémorial Presbyterian Church.

Le feu repassa au rouge, Rock Donaldson posa le pied sur l'accélérateur. Dans quelques secondes, ce serait à lui. À l'arrière, Kent Longfellow ouvrit enfin la bouche, pour lancer à son voisin :

— Vous allez bientôt pouvoir prendre un thé !

Ils étaient partis si vite du *Four Seasons* que l'hôte de la CIA n'avait pas eu le temps de prendre quoi que ce soit. Celui-ci sourit dans sa moustache noire, sans répondre.

* * *

Jane Hautefeuille, archiviste chef de section à la Central Intelligence Agency, patientait au volant de sa Subaru, se disant que, dans quelques semaines, elle ne ferait plus ce trajet : elle prenait sa retraite après trente ans de bons et loyaux services. Désormais, elle allait pouvoir s'occuper à plein temps de son élevage de chats siamois, sa seconde passion, après l'espionnage. De cette discipline, elle n'avait connu que des milliers de documents, de dossiers bourrés de secrets que personne au monde ne lui aurait arrachés. Certes, elle n'espérait pas la *Distinguished Intelligence Medal*, mais elle savait, qu'à sa modeste place, elle avait bien travaillé pour son pays. Sa retraite lui permettrait de conserver son petit cottage de Merrywood, dans les bois, juste en face du Potomac, et la vente de ses chats de race lui procurerait le superflu.

Elle soupira. Ce matin, l'attente était particulièrement longue ! Subrepticement, après avoir regardé autour d'elle, elle prit sous son tableau de bord un fin tuyau en plastique et le porta à sa bouche, actionnant en même temps le bouton du lave-glace. Presque aussitôt, le goût délicieux du gin lui humecta le palais et elle ferma les yeux de bonheur. Le gin, c'était son péché mignon. Quand elle rentrait chez elle, le soir, elle s'en versait un grand verre avec de la glace et le savourait longuement, ses chats sur les genoux. Evidemment, dans sa voiture, elle n'avait pas de glace, mais avec ce système, elle ne risquait

pas de se faire surprendre par la *Highway Patrol* avec une bouteille d'alcool dans sa voiture. Elle avait astucieusement bricolé le réservoir de son lave-glace, lui adjoignant une dérivation et remplaçant le liquide nettoyant par un bon Johnny Walker's Gin...

Cela lui faisait paraître le trajet moins long.

Elle sursauta : une voiture venait de la doubler sur sa gauche. Croyant à un véhicule de police – sa hantise –, elle lâcha son tuyau ! Puis elle vit qu'il s'agissait d'une voiture tout à fait ordinaire. Simplement quelqu'un de pressé.

* * *

Le feu passa enfin au vert. Rock Donaldson ôta son pied de la pédale du frein. Au moment d'accélérer, il vit surgir un véhicule sur sa gauche, remontant le long de la file. Normalement, il aurait dû tourner à gauche, pour emprunter la partie de Saville Lane allant vers le sud. Au lieu de cela, il dépassa la Ford beige et se rabattit sur sa droite, faisant une magnifique queue de poisson à Rock Donaldson ! Celui-ci écrasa le frein, évitant la collision de justesse, mais projetant ses deux passagers contre les dossiers des sièges avant. Il se retourna, confus :

— *I am sorry, sir !*

« *Motherfucker* », pensa-t-il intérieurement en se préparant à repartir. Mais le véhicule qui lui avait coupé la route, au lieu de continuer son chemin, s'était immobilisé juste devant lui, l'empêchant d'avancer. Fou furieux, décontenancé, Rock Donaldson appuya sur la commande électrique de sa glace. Juste au moment où le passager de la BMW grise ouvrait sa portière et descendait sur la chaussée. Un homme jeune aux courts cheveux noirs, avec une veste de cuir, le visage dur. Pendant quelques secondes, Rock Donaldson pensa que la BMW était tombée en panne.

Le jeune homme était en train de contourner son capot. Rock Donaldson se pencha à l'extérieur, et crut que son cœur s'arrêtait : le jeune homme brun avait à la main un court pistolet-mitrailleur prolongé par un silencieux.

— *My God !* bredouilla-t-il.

* * *

La peur que Jane Hautefeuille venait d'éprouver fit qu'elle continua à s'intéresser à la voiture qui l'avait doublée. Elle la vit couper la file, au feu, pour tourner à droite. D'abord, elle crut à une incivilité regrettable. Elle allait reprendre son tuyau quand elle vit un homme descendre. Jane Hautefeuille n'avait jamais utilisé d'arme à

feu, mais ne ratait aucun film d'espionnage. Aussi réalisa-t-elle parfaitement que cet inconnu tenait un pistolet-mitrailleur. Elle crut d'abord qu'il s'agissait d'un garde de sécurité de l'Agence protégeant une personnalité, ce qui était courant. Curieuse, elle le suivit des yeux.

* * *

Dans la Ford beige, personne n'avait encore rien remarqué. C'est Greg, le garde de sécurité, qui réagit le premier, lorsque l'inconnu s'immobilisa à côté de la portière avant gauche, braquant son arme sur les passagers du véhicule. D'abord paralysé quelques fractions de seconde, il plongea la main vers son holster pour saisir son arme de service. Il n'en eut pas le temps. Posément, à un mètre de distance, le tueur lâcha une brève rafale, le touchant à la tête, au cou et à la poitrine.

On entendit à peine les détonations étouffées par le silencieux. Déjà, l'homme braquait son arme sur l'hôte de Kent Longfellow. Le moustachu se jeta sur sa portière, pour tenter de s'enfuir, et fut rattrapé par les projectiles du pistolet-mitrailleur. Le visage à moitié arraché, il s'effondra, tassé sur son siège. D'abord paralysé par la violence inouïe de l'agression, Rock Donaldson, qui n'était pas armé, repoussa sa portière d'un coup d'épaule, tentant de sortir.

Le tueur recula d'un pas et, posément, vida le reste de son chargeur sur lui. Touché à la tête et au ventre, le chauffeur boula sur la chaussée. En un clin d'œil, son assassin avait mis un chargeur neuf dans son arme. Kent Longfellow eut le temps de se dire qu'il allait mourir et reçut plusieurs projectiles dont un, entré sous le nez, lui traversa le cerveau. Déjà, le tueur, son arme à bout de bras, faisait demi-tour et regagnait sa voiture d'un pas calme.

Le massacre n'avait pas duré trente secondes.

Seuls les occupants des véhicules arrêtés derrière la Ford avaient vu la scène. Les chauffeurs des autres voitures klaxonnaient comme des fous, furieux d'être retardés.

Horrié à la vue du corps de Rock Donaldson allongé sur le sol, le conducteur de la voiture arrêtée derrière la Ford sortit de son véhicule et se précipita vers lui. Le vacarme de la circulation avait étouffé le bruit déjà faible des coups de feu. À peine le tueur fut-il remonté dans la BMW que celle-ci effectua un brutal demi-tour, repartant en direction de Washington, face à la file des voitures stoppées au feu.

* * *

N'en croyant pas ses yeux, Jane Hautefeuille avait vu le tueur vider ses deux chargeurs sur les occupants de la Ford beige, qui étaient

forcément des employés de l'Agence, puisque Saville Lane ne menait qu'à l'entrée principale de la CIA. Ses glaces fermées, elle n'avait même pas entendu les coups de feu. Elle vit le tueur remonter dans sa voiture qui fit demi-tour, repartant en direction de Washington, en sens inverse des voitures immobilisées.

La vieille archiviste comprit instantanément que, très vite, le véhicule des tueurs se perdrait dans la circulation de Dolley Madison. Elle écrasa son Klaxon, mais personne n'y prêta attention, dans le concert d'avertisseurs. Alors, elle se dit qu'il fallait prendre une « mesure active ».

La BMW arrivait dans sa direction, sur la voie opposée, en direction de l'est. Encore quelques secondes et elle serait passée. Sans hésiter, Jane Hautefeuille déboîta, braqua à gauche et, bravement, lança la petite Subaru comme un bélier sur la BMW qui prenait de la vitesse !

Le chauffeur de la BMW n'eut pas le temps de l'éviter complètement, en dépit d'un coup de volant désespéré. Les deux véhicules se heurtèrent dans un grand bruit de tôles froissées. La Subaru, plus légère, encaissa le plus gros du choc. Son capot vola, son pare-brise éclata et elle raccourcit instantanément d'un tiers. Jane Hautefeuille, projetée en avant, s'écrasa sur son volant. Elle ne mettait jamais sa ceinture pour les courts trajets. La BMW effectua un tête-à-queue et cala au milieu de la chaussée, le capot et l'aile avant gauche sérieusement froissés. Son conducteur, sonné, remit en route, accomplit un demi-tour en faisant hurler ses pneus et fonce à nouveau vers l'est, en direction de Chain Bridge Road.

* * *

Le sergent de la *Highway Patrol* Léo Tillman sortait du *Dunkin' Donuts* où il venait de déguster quelques délicieux pancakes en compagnie de son équipier, Lee Kirby, et se dirigeait vers son *cruiser* de patrouille, garé en face, lorsque le fracas de la collision entre la BMW et la Subaru le fit sursauter.

Il tourna la tête dans la direction du bruit et aperçut la Subaru immobilisée en travers de la chaussée, visiblement en piteux état, tandis que l'autre véhicule s'enfuyait.

Son sang ne fit qu'un tour. Il se retourna vers son équipier.

— Hé, Lee, tu as vu ça ! L'enfant de pute se tire !

De la Subaru s'échappait une fumée blanche. On distinguait le corps du conducteur effondré sur le volant. La BMW avait déjà pris plusieurs centaines de mètres d'avance.

Son équipier, lui, venait de remarquer, un peu plus loin, un corps étendu à terre, la file des voitures immobilisées, et les gens qui se précipitaient vers le lieu de l'attaque.

— *Sarge*, dit-il, on dirait qu'il se passe quelque chose de grave, là !

Le sergent Tillman était déjà au volant. Vraiment intrigué. À l'évidence, l'accident avait été causé par la Subaru sortie de sa file. Pourquoi donc l'autre véhicule, *victime* d'un accident, s'était-il enfui ?

— *Bullshit !* hurla-t-il. On rattrape d'abord cette bagnole.

En un clin d'œil, il eut allumé son gyrophare, branché sa sirène et empoigné son micro. Il descendait encore la rampe du parking quand il lança dans la radio :

— Ici *Cruiser* 24, code 50, je répète, code 50. Nous sommes sur Dolley Madison, direction est.

Le code 50 signifiait qu'ils poursuivaient un véhicule suspect, sans plus de détails.

À tout hasard, Lee Kirby décrocha le riot-gun fixé entre les deux sièges et fit monter une cartouche dans le canon. Pendant quelques minutes, ils roulèrent à fond la caisse, zigzaguant entre les rares voitures, sirène hurlante. Toujours pas de voiture grise.

— On va les rattraper au croisement avec la 695, laissa tomber Lee Kirby. Le feu est long.

— Y a intérêt ! grommela le sergent Tillman. Sinon on ne les reverra jamais.

Il n'avait même pas relevé le numéro du véhicule suspect et, après le croisement avec la 695, il y avait un nœud d'autoroutes. Quelques minutes plus tard, ils aperçurent une file de voitures stoppées au feu, au croisement avec la route 695. Aussitôt, le sergent Tillman coupa la sirène, donna un coup de volant à gauche et se mit à remonter lentement la file des véhicules, les examinant soigneusement.

Trente mètres plus loin, il aperçut une BMW avec l'aile gauche déchiquetée !

— C'est eux, fit Lee Kirby. Léo Tillman remit sa sirène et arriva à la hauteur de la BMW, la dépassa et s'arrêta. Au passage, il aperçut ses occupants : deux hommes jeunes, très bruns. Au moment où le sergent Lee Kirby mettait pied à terre, la BMW recula brutalement, emboutissant le véhicule arrêté derrière elle, puis déboîta sur sa droite et accéléra. En un clin d'œil, elle eut atteint la rampe menant au George Washington Parkway, en direction d'Alexandria.

Les deux policiers étaient déjà repartis, coupant la file à grands coups de sirène.

— Ici, *Cruiser* 24, lança à nouveau Kirby, code 50, code 50. Une BMW grise avec deux hommes, ils filent en direction d'Alexandria. Bloquez toutes les sorties à partir de Francis Kay Bridge.

La circulation était plus dense, mais cette fois, ils avaient le temps : aucune sortie avant dix kilomètres. Après quelques minutes, ils aperçurent la BMW devant eux. Elle roulait vite, gênée par les camions et les voitures qui ne s'écartaient pas assez rapidement.

Au moment où Léo Tillman allait à nouveau déclencher sa sirène, la voix du dispatcher annonça dans la radio :

— Appel à toutes les voitures. Grave incident à Langley. Des inconnus ont tiré sur une voiture arrêtée, au croisement Dolley Madison, Saville Lane. Il y a quatre morts. Les suspects se sont enfuis dans une BMW grise. Attention, ils sont armés et dangereux ! Appel à toutes les voitures... reprit la radio.

— *Son of a bitch !* explosa Leo Tillman.

Il empoigna le micro et lança :

— Ici *Cruiser* 24, sommes en vue des suspects sur George Washington Parkway, nous allons tenter de les intercepter.

Lee Kirby avait déjà son riot-gun sur les genoux. Il était très pâle. Son père avait été tué en arrêtant un suspect, des années plus tôt, au Texas. C'était la première fois qu'il se trouvait dans une situation aussi dangereuse. Il se rassura en se disant qu'en ce moment toutes les voitures du comté de Fairfax devaient converger vers le George Washington Parkway. Sans compter la police de Washington, les shérifs d'Alexandria et d'Arlington. Ils longeaient le Potomac et un jet en procédure d'atterrissage sur National Airport passa au-dessus de leurs têtes, volant très bas. Sans sirène, ils se faufilaient moins facilement mais ils ne voulaient pas alerter les suspects.

Enfin, ils se retrouvèrent derrière la BMW, à une voiture seulement de distance, et ils échangèrent un regard.

— On y va, fit Léo Tillman.

Il mit en même temps sa sirène et son gyrophare, déboîtant pour se retrouver juste derrière la voiture suspecte. Lee Kirby empoigna son micro et hurla dans le haut-parleur fixé sur le toit :

— *Police. Pull to the right and stop immediately !* [1]

Ils purent enfin lire la plaque de la BMW : un numéro de Washington DC. Lee Kirby le communiqua immédiatement au dispatcher. La BMW ralentit et, docilement, alla se garer sur la bande d'arrêt d'urgence. Aussitôt, le *Cruiser* 24 la dépassa, s'arrêtant à son tour. Les deux policiers signalèrent leur position par radio et descendirent en même temps, s'approchant de part et d'autre du véhicule. Puis, le sergent Tillman cria dans son porte-voix afin de couvrir le vacarme de la circulation :

— Sortez du véhicule lentement, les mains en l'air.

Rien ne se passa pendant quelques secondes. Puis, brutalement, la BMW redémarra, fonçant sur le sergent Tillman. Celui-ci ne pensa même pas à bouger. Tenant son Colt Python à deux mains, il visa le conducteur et appuya sur la détente, faisant exploser le pare-brise. Il ne put voir la suite. L'aile déchiquetée l'avait cueilli à la hanche et expédié à plusieurs mètres, au milieu de la chaussée. Il retomba lourdement et un camion ne put freiner à temps. Il lui passa sur le

corps.

Lee Kirby vit la voiture jaillir comme un bolide devant lui et appuya au jugé sur la détente de son riot-gun. Il eut le temps de voir un visage crispé et le canon d'une arme. Il reçut plusieurs coups violents dans la poitrine, ouvrit la bouche, sentit ses jambes se dérober sous lui et tout devint noir. Il tomba à genoux, l'aorte éclatée.

La BMW était déjà loin, noyée dans la circulation du George Washington Parkway.

* * *

Celik Osbey roulait comme un fou, du sang dans les yeux. Ne sachant même plus où il allait. Des plombs lui avaient profondément entamé le cou, lui arrachant à moitié l'oreille. Il se retourna vers son voisin.

— Ehmet, ça va ?

Ehmet ne répondit pas : il n'avait plus de tête. Arrachée par la décharge de chevrotines. L'air entraînait dans la BMW par la glace brisée. Celik Osbey détourna les yeux. Comment allait-il s'en sortir ? Il regarda dans le rétroviseur, sans apercevoir de voitures de police. Il ralentit, tenta d'étancher avec son mouchoir le sang qui dégoulinait dans son cou. Il fallait absolument qu'il trouve une planque, qu'il gagne le centre de Washington. Enfin, il aperçut un panneau annonçant la sortie du Francis Kay Bridge qui franchissait le Potomac en direction de Washington. Il bifurqua vers la droite.

Il venait de s'engager dans la rampe lorsqu'il aperçut les voitures de police disposées en chicane, barrant la voie. Cela grouillait d'uniformes.

Il pila, commença à reculer. Une nouvelle voiture de police surgit derrière lui, sirène hurlante, et le bloqua.

Comme un automate, il attrapa à la volée le MP5 de Ehmet et ouvrit la portière d'un coup d'épaule. À pied, il avait une Chance minuscule de s'en sortir. Il eut le temps de parcourir dix mètres mais n'atteignit même pas l'accotement herbeux. Posément, les deux policiers surgis derrière lui l'ajustèrent et vidèrent leurs armes sur lui. Les détonations continuèrent à crépiter alors qu'il était mort depuis longtemps.

CHAPITRE II

Omer Ugurlu, affalé à l'extrémité de la banquette recouverte de tissu panthère réservée aux « buyuk-babas » [2], fixait la piste de danse du *Havana*, la discothèque en vogue d'Istanbul, le regard allumé. Une demi-douzaine de jeunes garçons et filles consommaient debout, agglutinés autour d'un haut guéridon planté bizarrement au milieu de la piste. Les garçons buvaient du raki, les filles bavardaient entre elles, hurlant à cause de la musique. Sauf une brune aux cheveux courts, vêtue d'un pull et d'une mini, avec des bottes, qui s'était détachée du groupe et dansait seule, à quelques mètres d'Omer Ugurlu. Elle avait noué un châle blanc autour de sa taille et se déhanchait comme une danseuse orientale. Avec une impudeur totale, elle mimait l'amour, jetant soudain son ventre en avant, ou se retournant avec des coups de reins suggestifs. Sans oser la rejoindre, les cavaliers l'admiraient. En Turquie, les hommes dansaient rarement, sauf dans les villages, lors de manifestations folkloriques. À Istanbul, les femmes « libérées » en étaient réduites à se défouler seules, exprimant avec leur corps leurs fantasmes.

Omer Ugurlu fixait la fille qui ondulait en face de lui, tout en s'empiffrant machinalement de pistaches arrosées de Defender « Cinq ans d'âge ». Cette inconnue commençait à l'exciter sérieusement. Il lui adressa d'abord un sourire, puis un geste impérieux l'invitant à le rejoindre. Il s'était mis à fantasmer dur. S'il parvenait à l'entraîner jusqu'aux toilettes peintes en noir comme le long couloir reliant l'entrée à la salle, il pourrait peut-être la sauter rapidement, ou au moins se faire sucer.

Le « buyuk-baba » n'avait pourtant rien d'un don Juan. Il ressemblait plutôt à un ours mal léché, presque aussi large que haut, sa calvitie dissimulée par une moumoute de vrais cheveux importée de Chine. Seulement, il était riche et sûr de lui. Le pull à col roulé noir en cachemire, la veste de cuir bien coupée, l'énorme gourmette à son poignet gauche et sa chevalière ornée d'un gros rubis le clamaient à qui voulait le voir. Sans parler de la Mercedes 560 qui l'attendait avec son chauffeur dans le parking du *Havana*. Son fantasme s'arrêta net : la danseuse solitaire venait de regagner sa table, sans un regard pour lui. Après l'avoir bien allumé.

Dépit, il déplia son portable et tapa le deuxième numéro en

mémoire, celui de Nilufer Bostani, sa maîtresse attitrée depuis plus de vingt ans, qui avait gagné en perversion ce qu'elle avait perdu en fraîcheur et connaissait par cœur tous ses fantasmes, s'attachant à les combler avec une maestria digne d'éloges. La seule femme qui *devinait* toujours ce dont il avait envie...

— *Evet* [3] ?

La voix basse et rauque de Nilufer lui envoya encore un peu plus d'adrénaline dans les artères.

— C'est moi, cria Omer dans l'appareil pour couvrir le vacarme de la musique. Je suis au *Havana*. Viens me rejoindre.

Après tout, il pouvait très bien l'emmener, elle, dans les toilettes de la discothèque. Nilufer eut un rire de gorge et remarqua :

— Je croyais que tu avais un rendez-vous de business...

— J'en ai un, grogna le mafieux, mais ce petit con est en retard.

— Eh bien, rejoins-moi quand tu auras fini, conclut tranquillement Nilufer. Je n'ai pas envie de sortir.

— Bon, bon, grommela Omer Ugurlu, mais fais-toi belle.

Dans leur code, cela signifiait: mets une tenue qui me fasse bander.

— Promis ! fit langoureusement Nilufer. À propos, apporte-moi des Marlboro, je n'en ai plus.

Apaisé par ce marivaudage, Omer Ugurlu rangea son portable et recommença à fantasmer. En matière d'érotisme, Nilufer avait une imagination débordante. Elle aurait fait bander un mort. Omer Ugurlu l'avait souvent trompée sans jamais retrouver la même complicité sexuelle. Il avait l'impression qu'elle allait chercher ses fantasmes au fond de son cerveau à lui. Avec ses abondants cheveux blonds, son front haut, ses hautes pommettes et sa grosse bouche rouge, ce n'était pas une duchesse, mais un magnifique animal sexuel. Omer, n'ayant jamais croisé de duchesse, ne pouvait faire de comparaisons... Immergé dans la criminalité depuis son plus jeune âge, alternant escroqueries, meurtres, trafics en tout genre, il avait des goûts simples. Du sexe et des dollars, toujours plus de dollars... pour s'offrir les femmes dont il avait envie, impressionner ses amis, vivre comme il ne l'aurait jamais espéré lorsqu'il n'était qu'un gamin au crâne rasé pour éviter les poux du village de Ciazabtiep, près de la frontière syrienne. Maintenant il avait des amis dans plusieurs pays, des hommes à sa solde, et n'avait jamais besoin de réserver dans les meilleurs restaurants d'Istanbul. Sans parler des quelques millions de dollars répartis dans des comptes discrets.

Un garçon s'approcha, lui fit une courbette et souffla à son oreille :

— Il y a un certain Bagci qui vous demande à l'entrée, Ugurlu *bey*...

— C'est bon, qu'il vienne, grommela Omer Ugurlu.

C'était celui qu'il attendait. Il pourrait ensuite aller retrouver Nilufer. Quelques instants plus tard, un jeune homme efflanqué et mal

rasé, au regard veule, vint s'incliner profondément devant lui.

Un pâle voyou, qui servait d'homme à tout faire au mafieux. Emprisonné pour un obscur trafic d'armes, Ugurlu l'avait fait libérer grâce à ses relations et Bagci lui vouait depuis une admiration poisseuse...

— *Yalniz misun ?* [4] demanda Omer Ugurlu.

L'autre secoua tristement la tête avec une émotion affectée.

— *Evet, Ugurlu effendi...* [5]

À voix basse, bien que la musique les protège de toute indiscretion, il relata ce qui s'était passé à des milliers de kilomètres d'Istanbul. Omet Ugurlu ne se troubla pas, bien au contraire. Comme disait Joseph Staline : « pas d'homme, pas de problème ». Il fit quand même l'effort d'arborer un air plein de tristesse et conclut :

— C'était de braves garçons. Il faudra s'occuper de leur famille.

Joignant le geste à la parole, il sortit de sa poche une énorme liasse de billets de dix millions de livres. Il réalisa aussitôt le ridicule de son geste : avec l'inflation galopante, chaque billet représentait à peine vingt dollars... Il remit la liasse dans sa poche et lança au jeune voyou :

— Viens me voir au bureau, demain matin, on s'en occupera.

Comprenant que la conversation était terminée, Bagci se leva, refit une courbette et partit. Omer Ugurlu ne lui avait même pas offert à boire. Il se leva à son tour, laissa une poignée de billets sur la table et se dirigea vers la sortie, salué respectueusement par les deux videurs qui veillaient près du portail magnétique. En Turquie, à cause des attentats fréquents tous les endroits publics étaient protégés.

À peine apparut-il sous le dais de l'entrée que son chauffeur bondit au volant de la Mercedes, garée à la sortie de la rampe souterraine par laquelle ils étaient arrivés. Il y avait deux entrées au *Havana*. Par l'avenue qui surplombait la discothèque, en empruntant une rampe en pente douce semblable à celle d'un parking, ou simplement par la cour, au niveau du Bosphore.

— On va à l'*Akmerkez*, lança Ugurlu en se laissant tomber sur les coussins de cuir de la Mercedes.

Il avait hâte de voir quelle surprise Nilufer lui avait préparée.

* * *

La Mercedes stoppa sous l'auvent de l'entrée de l'*Akmerkez*, la résidence la plus chère d'Istanbul, dans le quartier d'Etiler. Une tour de vingt-deux étages où le plus petit appartement se louait cinq mille dollars par mois. Dans un pays où les salaires oscillaient autour de deux cents dollars, et encore, pour les privilégiés qui avaient du travail. Au rez-de-chaussée se trouvait un des restaurants en vogue

d'Istanbul, le *Papermoon*, fréquenté par les « beautiful people » de la politique et des affaires.

Omer Ugurlu traversa le hall de marbre, salué respectueusement par un vigile en uniforme, et appuya sur le bouton du 22^e étage. L'appartement de Nilufer Bostani lui coûtait quinze mille dollars par mois. Lui habitait une luxueuse villa sur la rive asiatique du Bosphore, avec sa femme et ses trois enfants. Le vigile avait dû prévenir Nilufer car sa porte s'ouvrit avant même qu'Ugurlu ait le temps d'appuyer sur la sonnette. Un flot d'adrénaline se rua instantanément dans ses artères.

Nilufer, appuyée au chambranle, lui adressa un sourire carnassier. Ses longs cheveux blonds étaient cachés sous une voilette qui s'arrêtait juste au-dessus de sa grosse bouche enrichie au silicone. De longs pendentifs d'oreilles verts encadraient son visage, en harmonie avec la guêpière verte, son seul vêtement à part un microscopique string et les longs bas noirs à couture qui montaient très haut sur ses cuisses minces et fuselées.

— Que dirais-tu d'une veuve ? interrogea Nilufer de sa voix rauque. Une veuve qui n'a pas baisé depuis longtemps et qui a très envie de se faire consoler par un gros salaud de ton espèce...

Omer Ugurlu n'écoula plus. Il se rua dans l'appartement comme un bulldozer, referma la porte d'un coup de pied et plaqua Nilufer contre le mur, si violemment qu'une gravure s'en détacha...

— Salope ! gronda-t-il. Je vais te baiser !

Ce qui paraissait une évidence. Nilufer, qui connaissait les goûts de son amant glissa les deux mains sous son cachemire noir, attrapant directement ses mamelons entre ses longs ongles. Omer Ugurlu poussa un gémissement étouffé et sentit son sexe commencer à se déployer. À tâtons, il attrapa le string, bien décidé à l'arracher.

— Attends ! souffla Nilufer. Caresse-moi d'abord pardessus. C'est plus excitant.

Il s'exécuta, promenant ses gros doigts sur le nylon vert, le sentant progressivement s'humidifier. Ce qui l'avait toujours excité chez Nilufer, c'est qu'elle ne simulait pas. Les jeux de rôles qu'elle imaginait, c'était avant tout pour satisfaire ses fantasmes. Une salope merveilleusement inventive. Omer Ugurlu, haletant, n'était plus qu'un sexe. Il commença à se frotter contre le ventre de sa maîtresse avec de petits grognements de verrat heureux. Nilufer l'encouragea de sa voix rauque.

— Oui, c'est bon, j'aime sentir ta queue contre moi.

Délicatement, elle descendit le Zip de son pantalon et fit jaillir un sexe épais, dur et rouge qu'elle enveloppa de ses doigts un bref instant, revenant vite aux seins de son amant pour les pincer habilement. À son tour, Omer Ugurlu plongea les mains dans le

balconnet de la guêpière, en sortant les gros seins ronds qu'il se mit à malaxer comme de la pâte à modeler. Nilufer ferma les yeux de bonheur : elle adorait qu'on maltraite ses seins, elle pouvait jouir de cette façon. Le bassin en avant, elle se frottait doucement contre le sexe raidi. Puis, sans crier gare, elle se laissa tomber à genoux et le prit dans sa bouche. Omer poussa un gémissement. Il avait beau être habitué, c'était toujours aussi bon. Surtout avec cette voilette qui le chatouillait et lui donnait l'impression d'être sucé par une inconnue. Il empoigna les cheveux blonds et en fit une torsade pour mieux guider les mouvements de la tête blonde, enfonçant son sexe massif au fond du gosier de la jeune femme aussi loin qu'il le pouvait. Le pantalon sur les chevilles, il ne vivait plus que par son sexe... Nilufer continuait sa fellation passionnée : elle était capable de l'exciter pendant très, très longtemps... C'est Omer qui la força à se relever. Dès qu'elle fut debout, il lui arracha son string, le fit glisser le long de ses cuisses, puis se frotta contre le ventre nu.

— Mets-la-moi maintenant, souffla Nilufer.

Omer Ugurlu fléchit sur ses jambes, tâtonna un peu et s'enfonça dans le sexe offert, si violemment qu'il décolla Nilufer du sol. Automatiquement, celle-ci souleva la jambe gauche pour qu'il puisse encore mieux la pénétrer. Ils oscillaient sur place, en équilibre instable, et Omer avait beau la maintenir des deux mains plaquées sous ses fesses, ce n'était pas très confortable. Il avait envie d'autre chose.

Il se dégagea et lança :

— Allons dans la chambre.

Nilufer l'y précéda.

Là, tout était conçu pour l'érotisme : un grand lit de cuivre qu'elle avait fait faire spécialement chez un grand décorateur parisien, Claude Dalle, un éclairage tamisé et des miroirs partout, tapissant même le plafond.

Arrivée devant le lit, Nilufer se retourna, le regardant par-dessous la voilette.

— De quoi as-tu envie ?

— Agenouille-toi ! ordonna Omer Ugurlu.

Docilement, Nilufer s'agenouilla au bord du lit, ses escarpins aux talons aigus dépassant du matelas. Omer Ugurlu contempla quelques instants la croupe ronde encadrée par la guêpière qui amincissait la taille. Puis, il s'approcha, posa son sexe sur celui de Nilufer et s'enfonça lentement en elle, la tenant par les hanches. Elle poussa un cri bref lorsqu'il l'eut complètement remplie. Debout, il se mit à donner de puissants coups de boutoir. Chaque fois que le gros sexe cognait au fond du sien, Nilufer poussait un cri. Elle aurait voulu que cela dure toute la nuit. Elle sentait monter irrésistiblement le plaisir et

se laissa glisser en avant, aplatissant son torse sur le satin du couvrelit, la croupe encore plus haute. Exposant au regard d'Omer Ugurlu l'ouverture brune de ses reins.

Il ne put y résister. Dans les miroirs qui recouvraient les murs, il voyait Nilufer de profil, le visage écrasé sur le lit, les seins hors de la guêpière, la taille étranglée, et son propre sexe qui semblait la clouer au lit.

Il se retira et aussitôt, se posa sur l'anneau encore fermé, poussant de toutes ses forces. Son gros membre pénétra de quelques millimètres dans la corolle, puis s'arrêta.

— Ah, aujourd'hui je suis fermée ! soupira Nilufer.

Omer Ugurlu ne l'entendait pas de cette oreille ! Empoignant la jeune femme par les hanches, il poussa à se rompre le sexe, et en même temps modifia légèrement son angle d'attaque. D'abord, il crut qu'il n'y arriverait pas. Et puis, brutalement, il sentit le sphincter céder. Nilufer poussa un cri, un vrai, de douleur, et gémit.

— Ah, tu me violes !

Le gros sexe épais disparut d'un coup entre ses fesses et, entraîné par son poids, Omer Ugurlu plongea en avant, écrasant sa maîtresse de tout son poids. S'enfonçant cette fois à fond. C'était exquis. Il reprit son souffle, demeura immobile et aida Nilufer à se redresser. La voilette était de travers, les gros seins se balançaient à l'air libre, les bas avaient tourné, l'un était filé. Il avait *vraiment* l'impression de commettre un viol.

Tout en s'observant dans les miroirs, il se mit à la sodomiser lentement, regardant son sexe entrer et sortir. C'était à hurler de plaisir. Il était en nage, le sang cognait dans ses tempes mais il tint le coup, un temps qui lui parut interminable. À la fin, Nilufer était si ouverte qu'il ne savait plus dans quel orifice il se trouvait. Elle lançait sa croupe en arrière pour s'emmancher encore mieux, débitant des obscénités de sa voix rauque.

Il jouit enfin, abuté en elle, avec un cri sauvage, tandis qu'elle projetait ses fesses à la rencontre du membre qui la défonçait. Ensuite, ils demeurèrent longtemps emboîtés l'un dans l'autre. Nilufer, les bras en croix, aplatie sur le lit, le sexe de son amant encore fiché dans ses fesses. Elle aussi avait joui comme une folle, se mettant dans la peau d'une veuve un peu salope qui reprend goût à la vie.

Omer Ugurlu était K.O. C'est Nilufer qui lui fit remarquer :

— Ton portable sonne...

Il l'avait laissé dans la poche de sa veste.

— Rien à foutre ! maugréa-t-il.

Il était si bien, le sexe encore serré dans les reins de Nilufer, que le monde aurait pu s'écrouler. Quelques instants s'écoulèrent. Puis, de nouveau, le portable se mit à sonner. Cette fois, c'est Nilufer qui se

dégagea et se leva pour aller le récupérer. Rien que de la voir dans sa guêpière, Omer sentit son érection revenir. Elle ouvrit l'appareil et le lui tendit. D'une humeur de chien, il marmonna

— *Evet ?*

— Omer ! Je ne te dérange pas ?

C'était la voix tonitruante de son ami Sadun Demirsoy, le numéro deux du MIT, les Services turcs. Un de ses intimes, à la fois pour le business et le plaisir. Grâce à lui, Omer Ugurlu n'avait pas grand-chose à craindre des foudres de la loi. Il lui suffisait d'un coup de fil à Demirsoy pour régler n'importe quel problème délicat. Et Sadun Demirsoy le faisait aussi participer à de joyeuses beuveries animées par de splendides call-girls russes qui, en échange de quelques prestations dans une villa discrète, pouvaient organiser le commerce de leurs charmes sans problème. Depuis la fermeture de tous les casinos d'Istanbul par l'ex-Premier ministre Tansu Ciller – les mauvaises langues disaient que leurs propriétaires ne l'avaient pas payée assez cher –, leurs lieux de chasse s'étaient considérablement restreints. Les moins huppées trainaient dans les petits hôtels du quartier de Beyazit et les autres sévissaient à partir d'appartements dans Taksim.

— Non, non, bien sûr ! grommela Omer Ugurlu, encore assommé de plaisir.

— Tu es seul ?

— Non.

— Tu embrasseras Nilufer pour moi, s'esclaffa Sadun Demirsoy. Elle est toujours aussi belle ?

Omer Ugurlu jeta un coup d'œil à la guêpière verte.

— Ouais ! grogna-t-il. Plus bandante que jamais. Tu as un problème ?

— Non, non, assura Sadun Demirsoy, je voulais juste savoir si on pouvait déjeuner demain au bureau. Je voudrais te présenter quelqu'un et te remercier. Tu as été très efficace, comme toujours.

Le bureau de Sadun Demirsoy se trouvait dans un élégant building moderne d'Etiler avec une vue imprenable sur le Bosphore, des canapés et un râtelier d'armes impressionnant. Le Turc n'était pas arrivé à ce poste par hasard. Ancien responsable des « Loups gris » à Istanbul dans les années quatre-vingt, il avait rendu beaucoup de services dans le nettoyage de l'extrême gauche, et avait été récompensé par un poste hautement politique, la sous-direction du MIT chargée des ennemis intérieurs de la Turquie.

Entre-temps, il avait monté une société d'importation de portables qui l'avait considérablement enrichi...

— Avec plaisir, accepta aussitôt Omer Ugurlu. Une heure, ça va ?

Pas plus que lui, Sadun Demirsoy n'observait le ramadan.

— À demain, conclut le haut fonctionnaire. Bonne fin de soirée.

Ugurlu jeta son portable sur le lit et enlaça Nilufer à nouveau. Le contact du satin vert sur ses bras poilus lui procurait une sensation exquise. Il se remit à jouer avec un sein qui pointait hors de la guêpière. Nilufer sourit :

— Tu es insatiable ! Tu ne veux pas un peu de champagne avant de recommencer ?

— Oui, pourquoi pas...

Elle lui échappa et fila vers la cuisine, se balançant sensuellement sur ses escarpins, la croupe haute. Elle revint avec une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs 1995, importée en fraude, et la tendit à son amant pour qu'il l'ouvre, ce qu'il fit en la visant avec le bouchon. Celui-ci alla atterrir mollement sur la guêpière et Nilufer versa le liquide pétillant dans des flûtes.

— Tu m'as très bien fait jouir ! fit la jeune femme en levant la sienne.

Omer Ugurlu en fit autant, machinalement mais s'immobilisa soudain, comme paralysé.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta aussitôt Nilufer. Tu ne te sens pas bien ?

Il avait déjà eu plusieurs petites attaques cardiaques et elle n'avait pas envie de le perdre. Ours, violent, imprévisible, parfois brutal, infidèle, menteur et voyou jusqu'à la dernière de ses cellules, il avait tout pour la séduire. Et, en plus, il la baisait bien. Sans parler des bijoux, de l'appartement, des meubles commandés à Paris chez Claude Dalle, des fourrures, et surtout de la réputation : elle était la maîtresse d'un des hommes les plus puissants d'Istanbul.

— Rien ! grommela Omer Ugurlu, en vidant sa flûte de Taittinger.

Pourtant, tout son bien-être venait de s'envoler. Pourquoi Sadun Demirsoy l'avait-il appelé à cette heure tardive ? Il pouvait le faire le lendemain matin. Ses invitations équivalaient à des convocations pour Omer et il n'avait pas à prendre de gants. Omer Ugurlu se dit soudain qu'il y avait une réponse à sa question déplaisante. Et une seule : Demirsoy tenait à s'assurer de l'endroit où il se trouvait en ce moment précis.

Et Omer Ugurlu n'aimait pas cela du tout...

* * *

Tout nu, Omer Ugurlu se dirigea vers la porte-fenêtre.

— Éteins ! lança-t-il à Nilufer.

Celle-ci obéit, sans discuter. Visiblement, la récréation était terminée. Son amant ouvrit et se glissa sur le balcon terrasse, examinant l'avenue, déserte à cette heure tardive, les voitures en

stationnement, dont la sienne. Il réalisa vite la futilité de son geste... Tant de choses pouvaient se dissimuler dans la pénombre de la nuit. Il rentra dans la chambre. Son désir était complètement tombé et son long sexe pendouillait tristement entre ses cuisses couvertes de poils noirs.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Nilufer, inquiète.

— Rien, j'espère, soupira Omer Ugurlu.

Effectivement, il n'avait aucun élément concret à se mettre sous la dent. Juste une alerte de son sixième sens de voyou.

— Tu restes dormir avec moi ?

— Non, répondit Omer Ugurlu en ramassant son caleçon. Je vais rentrer.

Il n'avait pourtant aucune envie de regagner le domicile conjugal, mais il voulait calmer son angoisse. Si tout se passait bien ce soir, il saurait qu'il s'était trompé. Sinon... Il se rhabilla rapidement et lança à Nilufer :

— Tu dois avoir un pistolet, ici ?

La jeune femme ouvrit le tiroir bourré de lingerie d'une commode, farfouilla dedans et sortit un pistolet automatique Tokarev qu'Omer avait laissé là un jour. Elle le tendit à son amant. Celui-ci vérifia que le chargeur était plein et fit monter une cartouche dans le canon, avant de le glisser dans sa ceinture, rabattant son pull par-dessus.

Inquiète, Nilufer le fixait, à contre-emploi dans sa guêpière verte.

— Je peux t'aider ?

— Non, fit sèchement Ugurlu.

En Turquie, on ne mêlait pas les femmes au business. Pourtant, Nilufer était au courant de la plupart de ses secrets, l'accompagnant partout depuis plus de vingt ans. Avant de partir, le mafieux la prit par la taille et la serra contre lui. Son parfum – elle s'était arrosée de *J'adore* de Christian Dior – lui rappela les bons moments de la soirée et il se persuada qu'il devenait trop nerveux.

— Demain, promet-il, après le déjeuner avec Sadun, je viendrai te retrouver.

Nilufer retrouva son sourire et se frotta un peu contre lui.

— C'est une *très* bonne idée ! Tu auras droit à une surprise.

Mais dès qu'il eut refermé la porte, elle fut prise par l'angoisse. Omer n'avait pas l'habitude de s'affoler pour rien. Elle se versa ce qui restait de la bouteille de Taittinger, prit une Marlboro et l'alluma avec son Zippo « Slim » en or massif. L'estomac noué, elle guettait les bruits de la nuit.

* * *

Dans l'ascenseur, Omer Ugurlu fit passer le pistolet de sa ceinture à

la poche de sa veste de cuir. Il traversa le hall, fut salué par le vigile et s'immobilisa sous l'auvent protégeant le perron. À sa gauche, un groupe bruyant sortait du *Papermoon*, à sa droite, l'avenue était déserte. Son chauffeur, garé devant le restaurant, l'aperçut, remonta dans sa voiture et mit en route pour le rejoindre. Sous l'auvent, il sauta à terre et courut lui ouvrir la portière arrière droite.

— Prends ma place ! ordonna Omer Ugurlu.

Pris d'une brusque inspiration, il poussa le chauffeur à la place qu'il aurait dû occuper lui-même avant de faire le tour de la Mercedes et de se mettre au volant. À peine assis, il coinça le Tokarev dans l'accoudoir, enclencha le levier de vitesse en « D » et alluma ses phares, éclairant l'avenue déserte. Ce calme le rassura. Pas pour longtemps. Comme il débôitait pour rejoindre la chaussée, il aperçut une voiture garée de l'autre côté de l'avenue qui en faisait autant. Il écrasa l'accélérateur, mais le conducteur de l'autre véhicule le prit de vitesse, démarrant en trombe, coupant l'avenue en diagonale.

Ugurlu freina brutalement pour ne pas l'emboutir. L'autre voiture, une grosse BMW sombre, s'immobilisa en travers de la chaussée et deux hommes en jaillirent. Chacun armé d'un court pistolet-mitrailleur Uzi ou Skorpion. Ils se ruèrent vers sa Mercedes et, collés aux deux portières, ouvrirent le feu sur les sièges arrière. Pendant quelques secondes, on n'entendit que le crépitement des deux armes, le choc des projectiles contre la carrosserie et le fracas des glaces qui volaient en éclats.

Omer Ugurlu n'essaya même pas de prendre son arme. Il passa en marche arrière et recula d'un mètre avant d'écraser l'accélérateur. Le lourd pare-chocs de la Mercedes heurta l'aile avant de la BMW et la fit pivoter, dégageant la chaussée. Le mafieux, tassé sur son siège, aperçut dans le rétroviseur les deux hommes courir vers leur voiture. Il bifurqua tout de suite à droite, contournant l'*Akmerkez*, et fonça sur la grande avenue déserte, vers le nord. Il ne ralentit qu'après avoir grillé trois feux et se retourna.

Son chauffeur gisait, immobile, en travers des sièges arrière, des débris de verre et le sang se mêlant sur son visage massacré.

Omer Ugurlu se dit que c'était lui qui aurait dû être cette loque sanglante. Pendant plusieurs minutes, il conduisit comme un automate, s'assurant seulement qu'il n'était pas suivi. Les battements de son cœur ne se calmèrent qu'un long moment plus tard. Arrivé à la hauteur du Deuxième pont [6], il se gara dans une impasse sombre, éteignit ses phares et commença à réfléchir.

L'odeur fade du sang imprégnait l'atmosphère de la Mercedes et il descendit sa glace. Le vent frais de la nuit lui fouetta agréablement le visage et il se sentit mieux. S'il n'avait pas eu l'idée d'invertir leurs places, c'est lui qui serait mort. Dans l'obscurité, les tueurs ne s'étaient

pas rendu compte de la substitution. Il faillit appeler Nilufer de son portable mais se rappela à temps qu'on pouvait le repérer de cette façon. Désormais, il savait qu'il avait à ses trousses un appareil d'État avec tous ses moyens.

Le danger immédiat écarté, il fallait survivre. Il avait l'impression d'être un mollusque brutalement privé de sa carapace. Ceux qui avaient commandité l'attentat auquel il venait d'échapper par miracle étaient justement ceux qui l'avaient toujours protégé. Les gens les plus puissants de Turquie. Certes, il avait de l'argent, des amis, mais rien ne pesait contre cette menace. Au mieux, il pouvait gagner du temps. Pour filer à l'étranger. Sur les bords du Bosphore, il n'avait pas une chance sur cent de survivre. Dès que Sadun Demirsoy s'apercevrait qu'il était vivant, il lancerait une chasse à l'homme implacable. Donc, Omer Ugurlu ne pouvait ni retourner chez lui, ni aller chez sa maîtresse. Les aéroports étaient hors de question, d'ailleurs son passeport se trouvait chez lui. En plus, il devait abandonner sa voiture au plus vite, et trouver une planque sûre. Pour gagner du temps. Depuis le coup de fil de son « ami » Sadun Demirsoy, il avait tout compris. Il devait disparaître, comme celui dont il avait organisé la liquidation, aux Etats-Unis. Il avait cru naïvement que le « ménage » s'arrêterait à lui. En acceptant ce « contrat », il avait simplement voulu rendre service à son puissant ami, sans se rendre compte qu'il se suicidait. Condamné par la Raison d'État.

Amèrement, il enrageait qu'une affaire aussi ancienne puisse remonter à la surface et mettre un terme à son existence douillette. Mais c'était comme ça : tous les témoins et acteurs de cette histoire devaient disparaître. Pour l'honneur de la Turquie. Et à une telle décision prise au plus haut niveau de l'État, il ne pouvait rien opposer. C'est un monstre froid, anonyme et aveugle qui allait l'éliminer, sauf miracle.

Il se concentra quelques secondes, prit le Tokarev, le glissa dans la poche de sa veste, sortit de sa voiture et s'éloigna sans se retourner.

CHAPITRE III

Il faisait un temps de rêve à Rome, un soleil d'hiver éclairait un ciel bleu immaculé en symbiose parfaite avec cette fin d'année de Jubilé. À croire que le pape Jean Paul II avait *vraiment* une ligne directe avec le ciel.

Malko leva la tête. Un groom venait de pénétrer dans le salon cosu de l'*Hôtel de la Ville*, silencieux comme la bibliothèque d'un couvent, où il patientait depuis quelques minutes.

— *Sua Altezza Serenissima*, annonça le jeune garçon, on vous demande au téléphone.

En Italie, on avait le respect des titres. Malko se leva et le suivit jusqu'à la réception où un employé lui tendit un récepteur décroché.

— J'écoute, dit Malko.

— Bienvenue à Rome ! lança la voix chaleureuse du chef de station de la CIA, Rick Peretti.

Malko était arrivé la veille au soir, à minuit, de Vienne, après avoir quitté le château de Liezen vers cinq heures. Il avait rencontré Rick Peretti deux ans plus tôt [7] et ne l'avait jamais revu.

— Des cardinaux se sont entre-tués ? interrogea-t-il.

Sans trop y croire : les tueries au Vatican étaient assez rares. Le poison était plus employé dans cet univers feutré que l'arme automatique... Rick Peretti eut un rire poli.

— Non, non, affirma-t-il, il n'y a eu aucun nouveau drame au Vatican. Je viens de vous envoyer une voiture. Comme on ne peut pas se garer via Sistina, je voulais vous prévenir. Elle sera là dans quelques minutes.

— Merci, dit Malko.

Lorsqu'il sortit de l'hôtel, une Ford grise s'arrêtait juste devant. Un jeune homme aux courts cheveux blonds abandonna le volant pour lui ouvrir la portière, en se présentant comme envoyé de l'ambassade américaine. Dix minutes plus tard, ils stoppaient devant celle-ci, magnifique palais romain à la façade ocre, fierté de la via Veneto.

Un Marine, de sa cage de verre, abaissa le gros plot d'accès qui défendait l'entrée. Un second jeune homme, presque identique au premier, attendait en bas de l'escalier et demanda à Malko de le suivre.

Le bureau de Rick Peretti était au troisième étage. Le chef de station

vint l'accueillir à l'ascenseur et lui serra chaleureusement la main. Il n'avait pas changé. Toujours athlétique, blond, il ressemblait plus à un Suédois qu'à un Américain d'origine italienne.

— *Welcome back to Rome !*

Malko le suivit dans son bureau où un homme plus âgé aux cheveux gris, bien habillé, corpulent, le regard vif, des poches sous les yeux, était déjà installé. Il se présenta.

— Thomas Ray. Je suis l'adjoint de M. George Tenet [8]. M. Tenet m'a chargé de vous assurer de toute sa considération pour l'extraordinaire travail que vous avez accompli pour l'Agence depuis des années.

Malko remercia, se disant quand même que ce haut fonctionnaire n'avait pas traversé l'Atlantique uniquement pour le féliciter de ses exploits passés. Sa présence à Rome était inattendue. Les félicitations de George Tenet risquaient d'être les dernières en cette année de changement présidentiel aux États-Unis. Le poste de directeur de la CIA était d'abord politique.

Les trois hommes prirent place autour de la table basse et Rick Peretti versa le café. Il y avait même des croissants. La CIA s'eupérianisait. Pendant un moment ils échangèrent quelques considérations sur le temps, exceptionnel pour décembre. Malko se demandait pourquoi la CIA l'avait convoqué à Rome. Barbouze hors cadre à la *Company* depuis des années, il était habitué aux surprises, mais cette fois il ne voyait vraiment pas la raison de sa présence à Rome.

Sa dernière miette de croissant avalée, Thomas Ray s'adressa à lui :

— Monsieur Linge, vous avez entendu parler d'un incident récent qui a causé trois morts parmi le personnel de l'Agence ?

Malko avait lu un bref entrefilet dans le *Kurier* de Vienne à ce sujet. Des inconnus avaient tiré sur une voiture occupée par des employés de la CIA, à Langley.

— Oui, j'ai entendu parler de cet « incident ». Un attentat, non ? C'est lié aux histoires Ben Laden ?

L'ennemi public numéro un de la CIA, terré en Afghanistan.

Thomas Ray secoua la tête.

— Non. Les agresseurs étaient deux hommes possédant des passeports turcs. Ils ont été abattus un peu plus tard par la police du comté de Fairfax, après un échange de coups de feu qui a fait deux morts parmi les policiers.

— Des Turcs ? s'étonna Malko. Des gens du PKK [9] ?

— Non. Nous les avons identifiés. Il s'agit de petits malfrats connus des services de police turcs.

Étonnant. Pourquoi des voyous turcs s'étaient-ils attaqués à la CIA ?

— Je vais vous résumer ce que nous savons, continua Thomas Ray.

La voiture mitraillée était occupée par quatre personnes. Trois membres de l'Agence et un colonel turc appartenant au MIT, Sultan Rezit. Ce dernier venait d'arriver à Washington après avoir fui la Turquie où il avait été inculpé pour un trafic de drogue. Il était en route pour une séance de « débriefing », à sa demande. Nous pensons que c'est lui qui était visé dans cet attentat.

— On l'aurait donc abattu pour qu'il ne puisse pas vous parler, conclut logiquement Malko.

— Correct, confirma Thomas Ray.

Malko leva un regard innocent. Cela faisait déjà six morts... Le colonel Rezit devait être porteur d'un *lourd* secret... Le MIT [10] était étroitement lié à la CIA depuis des années, et le trafic de drogue était plutôt du ressort d'une autre agence fédérale, la DEA [11]. Bizarre.

— Avez-vous une idée de ce que le colonel aurait pu révéler ? interrogea prudemment Malko.

Sans répondre directement, Thomas Ray se gratta la gorge et dit :

— D'abord, le contexte. Le colonel Sultan Rezit avait fui la Turquie et était sous le coup d'un mandat d'arrêt. À son arrivée à Washington, il a demandé l'asile politique au State Department. Pour appuyer sa demande, il a alors fait état d'informations secrètes qu'il serait prêt à nous livrer. Le State Department l'a donc orienté vers l'Agence pour une « évaluation ».

— Apparemment, releva Malko, cette « évaluation » s'est faite de façon sanglante. Six morts... Cela ressemble à une confirmation.

— Plus une employée de l'Agence grièvement blessée, compléta l'envoyé de George Tenet. Jane Hautefeuille, une archiviste à deux mois de la retraite qui se retrouve tétraplégique. Elle a volontairement jeté sa voiture contre celle des tueurs pour tenter de les empêcher de fuir.

— Quelle information ce colonel turc était-il censé détenir ? demanda Malko.

— Des révélations sur l'attentat contre le pape Jean Paul II, il y a bientôt vingt ans, le 13 mai 1981, annonça Thomas Ray.

Malko s'attendait à tout sauf à cela ! L'homme qui avait tiré sur le pape, Mehmet Ali Ağça, un jeune voyou turc, avait passé vingt ans en prison et venait d'être extradé en Turquie pour y purger une autre peine consécutive à un meurtre précédent commis dans son pays. Les Bulgares impliqués dans l'attentat avaient tous été acquittés quinze ans plus tôt par un tribunal romain.

— Expliquez-vous, dit-il, surpris.

— Le colonel Rezit a déclaré au State Department que le MIT avait trempé dans l'attentat contre le pape !

Malko dissimula sa stupéfaction.

— Le MIT est très lié à l'Agence, remarqua Malko. C'est surprenant.

— J'ai consulté les archives, répliqua Thomas Ray. À l'époque de l'attentat, comme l'auteur de celui-ci était turc, nous leur avons demandé s'ils avaient des informations à son sujet. Ils ont répondu négativement. Mais le MIT a plusieurs branches. L'une d'elle a toujours géré la lutte contre l'extrême gauche et le PKK, en majeure partie à travers des actions clandestines. Manipulant des voyous et des extrémistes de la droite dure en vue d'éliminer physiquement leurs adversaires. Le colonel Rezit a longtemps été à la tête de ce département. C'est là qu'il aurait pu Connaître Ali Agça.

— À l'époque, on avait dit qu'il était lié aux Loups gris, l'organisation turque d'extrême droite.

L'Américain eut un geste fataliste.

— Tout était lié ! Le MIT, les Loups gris, les voyous. Ils s'aidaient les uns les autres. Le MIT tirait certaines ficelles et s'appuyait parfois sur les Loups gris. Or, le premier meurtre commis en 1979 par Ali Agça – celui d'Abdi Ipecki, le directeur du journal *Milliyet* – était une « commande » des Loups gris et du MIT.

— Peut-être, mais le MIT n'a quand même pas envisagé d'assassiner le pape ! protesta Malko.

— Certainement pas, reconnut Thomas Ray, ils n'avaient aucun intérêt à cet attentat. Ce que le colonel Rezit a dit au State Department, c'est que le MIT *connaissait*, au-dessus d'Ali Agça qui n'a été qu'un exécutant, ceux qui avaient organisé l'attentat. Des Turcs !

— Quels Turcs ?

— Des voyous qui auraient été manipulés par les Services bulgares...

On revenait à la fameuse piste bulgare, évoquée après l'attentat.

— Les Bulgares mis en cause dans le procès ont tous été acquittés par la justice italienne, objecta Malko.

Thomas Ray eut un sourire embarrassé.

— Évidemment, ils étaient innocents ! Avant d'aller plus loin, il faut revenir en arrière. Dans un premier procès, Ali Agça a été condamné à la prison à vie par un tribunal italien. Or, après son premier meurtre en 1979, ses sponsors turcs l'avaient fait évader au bout de cinq mois. Il semble que ceux qui l'avaient enrôlé pour assassiner le pape Jean-Paul II lui aient promis le même traitement. Seulement, l'Italie n'est pas la Turquie. Deux ans après son crime, Ali Agça était toujours en prison, prêt à tout pour s'en sortir. C'est à ce moment que notre chef de station d'alors a eu une idée : mouiller les Services bulgares en les faisant accuser par Ali Agça.

Un ange passa, horrifié. Rick Peretti, qui jouait depuis un moment avec son Zippo décoré d'un superbe crocodile dont les mâchoires s'écartaient lorsqu'on ouvrait le couvercle, le posa sur la table et s'éclipsa discrètement. Malko attendit qu'il soit sorti pour demander :

— Pourquoi cette manip ?

— Vous savez qu'avant l'attentat, Ali Agça avait séjourné à Sofia en Bulgarie. Mais nous avons une autre raison de soupçonner les Bulgares. En 1980, les « Cousins » [12] avaient récupéré un défecteur, un général du KGB nommé Mitrokhine. D'après lui, au début de 1980, juste après l'élection du pape, le KGB avait demandé aux *rézidentura* de Varsovie et de Rome de se procurer toutes les informations sur les possibilités d'approcher *physiquement* le pape... Cette demande entrait dans le cadre d'une opération organisée par le KGB, l'opération « Pagode » décidée le 3 novembre 1979. D'ailleurs, les Services français, mis au courant, ont transmis cette information au Vatican.

— Cela ne signifie pas obligatoirement que le KGB voulait tuer le pape, objecta Malko.

— Exact, reconnut Thomas Ray, mais il faut se remettre dans le contexte de l'époque. Le bloc des pays satellites commençait à se fissurer. Le maillon faible du système communiste était la Pologne en raison de sa population demeurée catholique. L'avènement d'un pape polonais était donc une catastrophe aux yeux de Leonid Brejnev et il avait raison : c'est de Pologne qu'est partie la désintégration du communisme. Grâce à Solidarnosc, qui a été considérablement aidé par le Vatican. En plus de l'argent transmis à Solidarnosc, les Polonais étaient galvanisés par l'attitude du pape, farouche combattant de l'idéologie communiste.

— Si l'attentat avait réussi, si le pape avait été tué, demanda Malko, vous pensez que le système communiste aurait perduré ?

— Sur le long terme, non. Mais la chute de l'Empire soviétique aurait sûrement été retardée.

— Donc vous avez été tout de suite persuadé que le KGB était derrière cet attentat ?

— *It fecit cuid prodest* [13] ? Vous connaissez le proverbe latin. Ni les Turcs ni les Bulgares n'avaient intérêt à se débarrasser du pape. Les Soviétiques, si. Seulement nous n'avions *aucune* preuve pour les accuser. C'était rageant. C'est pourquoi Langley a accueilli avec enthousiasme la suggestion du chef de station de Rome. Approcher Ali Agça grâce à ses codétenus et lui faire passer le message suivant : s'il accusait les Bulgares de l'avoir sponsorisé pour tuer le pape, il serait rejugué avec infiniment plus de clémence.

— Et ça a marché ?

— Parfaitement. Nos homologues italiens nous ont aidés. Bien entendu, nous possédions un dossier sur la présence des Services bulgares à Rome. Il a suffi de fournir à Ali Agça des noms et des détails pour qu'il fasse le reste. Trois Bulgares ont été inculpés, l'un emprisonné. Tous appartenaient à la Dijourna Sigurnost [14], mais ils n'avaient rien à voir avec l'attentat...

— Et Ali Ağça est resté en prison, tandis que les Bulgares étaient acquittés, conclut Malko.

Ce qu'on appelle une opération ratée.

— Oui, reconnut Thomas Ray.

Décidément, cette affaire avait été une mine de manipulations. En 1983, Malko avait été envoyé en Bulgarie pour contacter un général du KGB qui prétendait tout savoir sur l'attentat. Ce n'était qu'un candidat à la défection qui voulait se servir de la CIA pour se faire exfiltrer. L'histoire s'était mal terminée pour lui [15].

— *Back to the farm* [16]! dit Malko. Que prétendait votre colonel du MIT avant d'être abattu ?

— Que le MIT connaissait l'homme qui avait servi d'intermédiaire entre Ali Ağça et les commanditaires de l'attentat. Des Bulgares qui auraient été chargés par le KGB de « sous-traiter » l'attentat.

— Où est Ali Ağça aujourd'hui ?

— Dans la cellule A 12 de la prison de Kartal Metelpe, près d'Istanbul. En principe, pour dix ans, mais en Turquie, on ne sait jamais...

— Lui aussi connaît cet homme...

Thomas Ray approuva.

— Oui, mais il ne parlera pas. Il n'a jamais parlé que pour lancer les enquêteurs sur de fausses pistes. C'est probablement pour cela qu'il est toujours vivant. Il va peut être bénéficier d'une amnistie, aussi il est encore plus muet...

— Il avait un complice, Oral Celik. Il est mort ?

— Bien vivant. À Ankara, où il est devenu un businessman prospère. Protégé par le MIT... auquel il a rendu des services. Comme d'infiltrer le PKK. Alors on lui a pardonné le reste.

La Turquie était vraiment un beau pays...

— Le colonel Rezit est mort, remarqua Malko, vous êtes de nouveau dans l'impasse.

Thomas Ray se pencha pour prendre dans sa serviette une enveloppe marron d'où il sortit deux passeports et une feuille de papier.

— Voici les passeports des deux tueurs, dit-il. Tout neufs. Ils ont été émis il y a quinze jours, à Istanbul. Apparemment, ils sont authentiques. Ils portent des visas délivrés par notre consulat d'Istanbul. Nous avons interrogé celui-ci. C'est un employé du ministère de l'Intérieur turc qui les a apportés. Avec un mot du fonctionnaire qui fait la liaison avec les consulats étrangers lorsqu'il y a une demande spéciale.

— Autrement dit, souligna Malko, il s'agissait d'une demande appuyée par le MIT. Ce sont eux qui gèrent la délivrance des passeports.

— C'est juste, confirma Thomas Ray. Ils ne pensaient sûrement pas se faire prendre. Sans l'intervention de Jane Hautefeuille, ils auraient réussi à fuir.

— C'est quand même mince pour commencer une enquête, dit Malko.

L'Américain lui tendit la feuille de papier sur laquelle il y avait un nom et un numéro de téléphone : Bagci 2699257.

Un des deux tueurs avait ceci sur lui. Nous ignorons qui est ce Bagci. Le numéro est celui d'une discothèque d'Istanbul, le *Laila*. Il y travaille peut-être. En tout cas, on l'a appelé à plusieurs reprises.

Malko posa les passeports et la feuille de papier sur la table basse et leva les yeux sur son vis-à-vis.

— Vous voulez *vraiment* lancer une enquête à partir de ces éléments ?

Thomas Ray soutint son regard.

— Si nous n'avions pas eu quatre morts, sans parler des deux policiers et de Jane Hautefeuille, je ne suis pas certain que l'on aurait relancé l'affaire. Seulement, je pense que nous devons à leur mémoire de retrouver ceux qui ont armé le bras de leurs meurtriers. Cela, c'est un devoir auquel nous ne pouvons pas nous dérober. Et puis...

Etranglé par l'émotion, il s'arrêta pour allumer une cigarette avec le Zippo-crocodile du chef de station, et reprit :

— Et puis, nous sommes persuadés que c'est l'équipe Brejnev qui est à l'origine de l'attentat contre le pape. Même s'il n'y a qu'une chance minuscule de le prouver, cela vaut la peine d'essayer.

Malko soupira.

— Leonid Brejnev est mort, le KGB n'existe plus, l'Empire soviétique non plus.

— C'est vrai, reconnut Thomas Ray. Mais la Russie existe toujours. Avec, à sa tête, Vladimir Poutine, un ancien du KGB. À certains signes, comme le procès Pope à Moscou, nous sentons que les Russes reprennent du poil de la bête. Sur beaucoup de points fondamentaux, nos intérêts sont toujours divergents. Si nous pouvions prouver l'implication de l'URSS dans cet attentat qui a bouleversé le monde, ce serait un moyen de pression potentiel énorme sur les dirigeants actuels de la Russie.

Un ange passa, volant majestueusement, des étoiles rouges sous les ailes. On revenait toujours à la vieille lutte : Est contre Ouest.

— Vladimir Poutine dira que la Russie actuelle n'est pour rien là-dedans.

Thomas Ray montra toutes ses dents dans un sourire féroce.

— C'est Staline qui a fait exécuter en 1945 le diplomate suédois Raoul Wallenberg, l'homme qui avait sauvé des milliers de Juifs en Hongrie. La Russie vient seulement de l'avouer. Après cinquante ans

de mensonges... Les Russes n'aiment pas qu'on sorte leurs cadavres des placards.

— Admettons ! reconnu Malko. Mais d'Istanbul à Moscou, la route est longue...

— Et dangereuse ! souligna Thomas Ray. Il y a déjà huit morts dans cette histoire. Mais comme on dit au poker, il faut aller voir.

— Et c'est moi qui vais aller voir...

Thomas Ray soutint le regard de Malko.

— Si vous acceptez. Il s'agit d'une mission *très* particulière. Je sais que vous connaissez bien la Turquie, que vous y avez des amis, entre autres au MIT. Mais il faut oublier cela. Dans cette affaire, le MIT doit être, jusqu'à nouvel ordre, considéré comme notre adversaire... Mais peut-être que tout cela va s'effondrer comme un château de cartes...

— Si je laisse le MIT de côté, l'enquête va être délicate, remarqua Malko.

— Nous avons quelqu'un à Istanbul, qui travaille officiellement pour Boeing : Curtis Wood, un NOC [17]. Mais c'est à peu près tout, avec le numéro de téléphone de cette discothèque, *Laila*, et le nom de Bagci.

— Si je retrouve ce Bagci, que je le contacte, et que votre hypothèse se révèle exacte, le MIT sera au courant. Je risque de terminer comme le colonel Rezit.

— C'est une hypothèse extrême, affirma diplomatiquement Thomas Ray. Les gens du MIT savent que vous appartenez à l'Agence. Et que ce serait un *casus belli* de s'attaquer à vous. De plus, le MIT à un nouveau patron, très légaliste, un civil, Senkal Atasagun.

— Est-ce qu'il contrôle sa maison ? interrogea perfidement Malko. Parce que ce patron légaliste a laissé des tueurs liquider le colonel Rezit...

— Je sais, reconnu Thomas Ray.

— Donc, conclut Malko, sans trop insister, j'arrive discrètement à Istanbul et j'essaie de remonter la filière qui doit me mener jusqu'à Moscou. Après vingt ans, vous croyez vraiment qu'on peut refaire une enquête ?

Cela devenait une habitude. Quelques mois plus tôt, il s'était penché sur une affaire vieille de quatre ans [18]. Bientôt, la CIA lui demanderait de découvrir qui avait cassé le vase de Soissons...

— Si les témoins sont vivants, remarqua Thomas Ray, ce n'est pas impossible. J'ai relu le dossier d'il y a vingt ans. Ali Ağça avait avoué avoir été aidé par un certain Omer Ugurlu, un trafiquant d'armes. Il avait d'ailleurs reconnu l'avoir rencontré à Sofia après avoir quitté la Turquie, suite à son évasion de la prison de Kartal.

— Cet Ugurlu n'a jamais été interrogé ?

— Les Italiens ont essayé, en vain. Il vivait entre la Turquie et la

Bulgarie.

— Il est toujours vivant ?

— D'après nos informations, oui. Curtis Wood pourra vous aider à le retrouver. Et puis, il y a ce fonctionnaire qui a porté les passeports à l'ambassade. Il s'appelle Yilderim Gulta. Lui est facile à retrouver.

— Sûrement moins à confesser... Surtout s'il travaille pour le MIT.

Vingt ans plus tôt, lorsque les Italiens avaient arrêté Ali Agça, ce dernier était porteur d'un passeport au nom de Faruk Osgun, tout neuf lui aussi... Curieuse coïncidence.

Malko regarda les passeports posés sur la table. Toute cette affaire sentait mauvais. Même si le MIT n'avait pas participé à l'attentat contre le pape, ce qui s'était passé à Langley montrait qu'il tenait à garder ses nauséabonds petits secrets. Mais l'attentat contre le pape demeurerait un des grands mystères du siècle. Cela valait la peine de se pencher dessus.

— Bien entendu, souligna Thomas Ray, vous ne prenez pas contact avec la station d'Istanbul. Sauf en cas d'extrême urgence. John Burke, bien sûr, est prévenu de votre arrivée, mais ne cherchera pas à vous joindre.

Malko sourit, résigné. Il se souvenait de l'efficacité de la police turque, lors de sa dernière enquête à Istanbul [19]. Même en gardant un *low profile*, il avait à peu près autant de chances de passer inaperçu là-bas qu'une mouche dans un verre de lait.

— Bien, conclut-il. Quel temps fait-il à Istanbul ?

— Beau ! Très beau pour la saison, affirma Thomas Ray.

C'était plus agréable de mourir au soleil que dans le brouillard et le froid. Décidément, la vie le ramènerait toujours à Istanbul. Il se dit que le fidèle Elko Krisantem allait pouvoir lui donner un sérieux coup de main. Un Turc en Turquie, ce n'était pas forcément idiot. Mais la CIA n'avait pas besoin de le savoir.

CHAPITRE IV

— C'est ici !

Curtis Wood se retourna avec un large sourire vers Malko. De toute façon, on ne pouvait pas rater le *Laila* dont le nom s'étalait en lettres énormes sur une façade de pierre grise, face à une magnifique *yali* [20]. Le Bosphore coulait trente mètres plus loin, le long d'un quai où était amarré pour l'hiver un gros bateau-mouche.

On était à Arnavat Köy, au nord de la ville, juste entre les deux immenses ponts enjambant le Bosphore. Derrière, sur les collines, s'élevaient les villas cossues et les gratte-ciel en verre et en acier, symboles de la nouvelle Turquie. Soixante-dix millions d'habitants dont cinquante de crève-la-faim... Curtis Wood fut accueilli à bras ouverts par les deux videurs du *Laila*. Visiblement, il était en terrain de connaissance. Avec ses grands yeux bleus, ses longs cheveux dans le cou, son col ouvert et sa carrure athlétique, il faisait plus play-boy californien que *field-officer* de la Central Intelligence Agency.

Malko sortit à son tour de la Mercedes conduite par Elko Krisantem sanglé dans une veste de cuir, à la turque, et se pencha par la glace ouverte.

— Vous appelez dans une dizaine de minutes, Elko.

Elko Krisantem baignait dans le bonheur. Lorsque Malko lui avait annoncé qu'il le rejoignait à Istanbul, il aurait nettoyé avec la langue les planchers du château de Liezen. C'était une année faste et le siècle se terminait bien : pour la seconde fois en quelques mois, il retournait dans son pays natal et à son métier d'origine, tueur.

Malko était arrivé à Istanbul, en provenance de Rome, deux jours plus tôt et s'était installé à l'hôtel *Marmara*, place Taksim. Le contact avec Curtis Wood n'avait pas posé de problème. Via un fax chiffré. Les deux hommes s'étaient retrouvés au bar du *Pera Palace*, non loin du consulat américain, siège de l'antenne de la CIA dont la station se trouvait à Ankara. Curtis Wood savait simplement qu'il devait aider Malko à remonter une filière de voyous impliqués dans le quadruple meurtre de Langley.

Ils s'étaient vite mis d'accord : la seule piste était le *Laila* et le nommé Bagci.

Malko n'avait pris contact avec personne depuis son arrivée à Istanbul, et surtout pas avec Zeynel Sokik, le colonel du MIT qui avait

collaboré au démantèlement d'une filière islamiste quelques mois plus tôt. Son passeport autrichien, dans « l'espace Schengen », le dispensait de visa. L'officier turc de la police des frontières s'était contenté de jeter un coup d'œil discret au document. Ce n'était pas de là que viendrait le danger. Mais dès qu'il allait s'approcher de sa « cible », il risquait de tirer sur les mauvais « fils ». Ceux auxquels était attachée une grenade...

Quel que soit le lien réel ou supposé du MIT avec l'attentat contre le pape, il semblait douteux que l'élimination du colonel Rezit n'ait pas reçu un feu vert en haut lieu. Malko risquait de se heurter à l'alliance objective des Services turcs et des voyous, qui n'étaient pas avares de, plombs envers leurs ennemis. Or, pour l'instant, sa seule arme défensive était le lacet d'Elko Krisanem. Ce dernier s'était retrouvé chauffeur de la Mercedes de Curtis Wood, prêtée à Malko pour la circonstance. Une voiture immatriculée à Istanbul, avec un chauffeur turc, c'était parfait pour passer inaperçu.

À peine dans la discothèque, la musique assourdissante l'agressa. Il y avait foule au *Laila*. Le bar, à gauche de l'entrée, disparaissait sous des grappes de buveurs, face à une petite piste de danse qui débouchait sur un escalier menant à une autre salle au plafond voûté. De chaque côté de la piste, des couples s'enlaçaient dans la pénombre de box discrets. Tout en fendant la foule, Curtis Wood cria à Malko :

— C'est une ancienne cave à vin. Les murs sont épais. On peut faire du bruit.

Les clients du *Laila* ne s'en privaient pas. Le garçon les installa dans la salle en surplomb, moins bruyante, et Curtis Wood se fit apporter une bouteille de Defender « Cinq ans d'âge » déjà entamée et de la glace.

— Depuis mon divorce, je sors beaucoup, presque tous les soirs, expliqua-t-il. Ici, j'ai une bouteille.

Non loin d'eux, se trouvait une table occupée par trois personnes. Un jeune mal rasé, une grosse femme et une assez jolie blonde, vulgaire et sexy, les seins en avant dans un décolleté carré. Elle adressa un sourire à Curtis Wood.

— Vous la connaissez ? demanda Malko.

Curtis Wood sourit, indulgent, en allumant une cigarette avec un Zippo signé Boeing.

— C'est une pute ! La vieille, à côté, son « pimp » [21]. Je l'ai sautée un soir de cafard. Quant au jeune, c'est un petit trafiquant d'armes et de drogue. Il traîne un peu partout. Il lui trouve des clients aussi.

Malko se leva.

— Il est temps de travailler, s'excusa-t-il.

Il partit d'abord vers les toilettes, explora les lieux et plongea dans

la cohue du bar. Il repéra enfin ce qu'il cherchait : un téléphone posé à côté de la caisse. Il se faufila entre deux buveurs et commanda un raki. À quelques mètres, des filles se trémoussaient, en minis ou pantalons si moulants qu'ils en étaient presque indécents...

S'il n'avait pas gardé un œil sur la caisse, il n'aurait pas entendu le téléphone. Un des barmans décrocha, écouta puis héla un garçon qui s'éloigna vers le fond. Le poulx de Malko s'accéléra. Première victoire, le dénommé Bagci était là. La chance était avec lui. Quelques instants plus tard, le barman tendit l'appareil au jeune homme assis avec la pute qu'avait sautée Curtis Wood.

* * *

Le jeune homme – Bagci – cria un peu dans l'écouteur, puis le rendit d'un air dégoûté au barman, avant de repartir vers sa table. Évidemment, Elko Krisantem avait raccroché, comme prévu, après avoir appelé d'une cabine, mais désormais Malko avait identifié celui à qui les tueurs de Langley avaient téléphoné à plusieurs reprises. Vu son apparence, ce ne pouvait être qu'un intermédiaire. Mais, *lui*, connaissait forcément le sponsor du quadruple meurtre. Satisfait, Malko s'attarda quelques instants au bar.

Divine surprise : lorsqu'il regagna sa table, Curtis Wood était en grande conversation avec la pute venue s'asseoir à côté de lui. Les jambes croisées très haut, le décolleté extrêmement bas. Elle expédia à Malko une œillade à foudroyer un saint. Le regard insistant, le sourire gourmand, elle arborait en lettres de feu sur le front une déclaration sans ambages : « Je veux baiser avec vous. »

Curtis Wood fit les présentations. Elle se prénommait Mimoza et se présentait comme cover-girl. Au courant de la manip de Malko, l'Américain savait désormais que le copain de Mimoza et Bagci ne faisaient qu'un. Ce dernier était revenu à sa table et bavardait avec la grosse femme. Après un coup d'œil à Curtis Wood, Malko proposa à Mimoza :

— Vous devriez dire à vos amis de venir prendre un verre avec nous.

Ravie, Mimoza alla se pencher à l'oreille de Bagci et revint croiser ses jambes gainées de noir face à Malko, avec un regard qui en disait long sur sa disponibilité.

— Mon amie s'appelle Soraya, dit-elle, et lui, c'est Bagci.

De près, ce dernier ressemblait à un loup affamé avec ses joues creuses et ses yeux noirs très enfoncés. Laissant Curtis Wood à son Defender, Malko commanda une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne rosé, millésimé 1995. Ce qui sembla impressionner beaucoup leurs invités. La bouteille ne dura pas longtemps...

Bagci, le regard brillant, paraissait fasciné par Malko, calculant sûrement de combien il pourrait le soulager. S'il avait su... Malko se demanda s'il y avait des mouchards du MIT dans la salle. En théorie, le MIT était un service de renseignements *extérieur*, mais ses statuts précisaient qu'il luttait contre *tous* les ennemis de la Turquie ; donc aussi ceux de l'intérieur. Ce qui permettait beaucoup de dérives.

Mimoza se trémoussait sur sa chaise. Finalement, elle n'y tint plus et se pencha vers Malko.

— On va danser ? J'adore cette musique.

Excellente occasion de se documenter sur Bagci.

À peine sur la piste, Mimoza se colla à lui avec la détermination farouche d'un bernard-l'hermite s'accrochant à son rocher, avant la marée. La musique était si assourdissante qu'il était impossible d'échanger trois mots, mais le ventre de la jeune pute se chargeait très bien du dialogue. Quand elle le jugea à point, elle hurla à son oreille :

— Vous venez souvent à Istanbul ?

— Parfois, dit-il. Je vends des avions.

Mimoza lui coula un regard humide. Un marchand d'avions ne devait pas être dans la gêne. La mimique de son ventre devint encore plus précise. Tandis que les autres couples se démenaient à un mètre l'un de l'autre, eux restaient sur place, collés comme des timbres-poste. Quand elle regagna la table, Mimoza avait moralement sa culotte à la main. Elle se rassit en face de Malko et croisa les jambes d'une façon telle qu'il puisse découvrir la couleur de cette culotte dont elle rêvait de se débarrasser. Ce qui le fit penser à une devinette persane : quelle est la différence entre un chien et une femme ? Réponse : « le prix du collier ».

Bagci semblait s'ennuyer et Curtis Wood s'appliquait avec conscience à faire descendre le niveau de sa bouteille de Defender. Le bruit interdisait toute conversation suivie. Malko se pencha à l'oreille de Mimoza.

— Si on allait prendre un verre au casino de Çiragan ? Ce sera plus calme.

Mimoza ouvrit de grands yeux.

— Mais il n'y a plus de casino ! Tansu Ciller les a tous fermés ! Vous aimez jouer ?

Le regard de Bagci s'était allumé comme celui d'un vautour devant une belle charogne. Il lança aussitôt à Malko :

— Je connais un casino clandestin ! On peut jouer à tout et il y a...

Il allait dire « des filles », mais s'arrêta à temps sous le regard meurtrier de Mimoza. Malko la rassura d'un sourire.

— On va faire un tour là-bas et après on ira ailleurs.

La priorité absolue était de « tamponner » Bagci. Celui qui pouvait le mener au commanditaire du meurtre du colonel Rezit.

Le *Shéhérazade*, dans le vieux quartier de Bozkurt, était un des derniers établissements de nuit de la rue Dolapdere, désormais reconvertie dans les pièces détachées de voiture. L'entrée évoquait plus l'Armée du Salut que les Mille et Une nuits... Un long couloir sombre menait à un bar glauque tapissé de quelques putes au fond duquel s'ouvrait un escalier gardé par un moustachu à la panse énorme et qui menait à une cave sommairement aménagée en tripot clandestin. Bagci lui avait murmuré quelques mots à l'oreille et il avait aussitôt adressé un sourire huileux à Malko, avant de les inviter à descendre. Une vingtaine de joueurs s'activaient mollement autour de deux tables de roulette et une de « twenty one ». Ils s'écartèrent pour faire une place au noble étranger. Curtis Wood était resté au bar, en haut. Ici, les jetons ou plaques étaient remplacés par des billets. De belles coupures rouges de dix millions de livres, ce qui faisait quand même cent francs. Dieu merci, Malko en avait une liasse confortable. Jouant les numéros pleins, il perdit en un laps de temps record environ un milliard de livres, sous le regard concupiscent de Bagci qui évaluait déjà sa dîme.

— Je n'ai plus que des dollars, s'excusa-t-il en s'écartant de la table...

Ils prenaient aussi les dollars, mais il avait assez donné. Ils se retrouvèrent tous sur le trottoir de la rue Dolapdere, sauf Bagci, demeuré dans le tripot. Les affaires n'attendent pas... Malko se dit que s'il ne voulait pas perdre ce précieux contact, il fallait « cultiver » Mimoza. Qui ne demandait que cela.

— Vous venez boire un verre à la maison ? proposa Curtis Wood.

Discrètement, il monta à l'avant de la Mercedes, laissant Mimoza et Malko seuls à l'arrière. Tandis qu'ils remontaient le Bosphore, la main de Mimoza se posa d'abord sur celle de Malko puis dérapa jusqu'à sa cuisse, écartant les siennes en une invite muette pleine de discrétion. La route était longue jusqu'au Premier pont. Lorsque la Mercedes s'arrêta dans Aydenlik, ils avaient bien entamé leur exploration réciproque. Mimoza étreignait d'une main possessive l'érection naissante de Malko.

Curtis Wood les précéda dans un living plein de coussins, de canapés bas avec une table basse couverte de bouteilles. Il offrit à Mimoza un raki, une vodka à Malko et se versa un verre de Defender « Cinq ans d'âge », bien tassé.

— Le dernier de la journée, annonça-t-il avec un clin d'œil. Après, je vous laisse. Je me lève tôt demain matin.

Ce n'était pas vraiment ainsi que Malko avait pensé terminer sa

soirée, mais Mimoza était désormais son seul lien avec Bagci. Son scotch bu, l'Américain mit de la musique et se leva.

— Soyez sages et claquez la porte en partant.

Cinq minutes plus tard, Mimoza avait le sexe de Malko enfoncé jusqu'aux amygdales. Agenouillée sur les coussins, elle l'avait installé confortablement pour une fellation très orientale. Elle le suçait d'un mouvement régulier, patient, habile, l'amenant progressivement au bord du plaisir. Elle s'interrompit soudain et planta un regard assuré dans celui de Malko.

— *You like it ?*

— *Of course !* ne put que dire Malko.

Une autre réponse eût dépassé les bornes de l'hypocrisie.

— Alors, si vous voulez que je continue, il faut me donner cent dollars. C'est pour mon frère. Il n'a pas de travail en ce moment et il doit payer son loyer.

— Quel frère ?

— Bagci.

Tout en négociant, Mimoza continuait à entretenir son érection par d'habiles coups de poignet. La méthode était habile. À ce stade, un homme normal ne pouvait pas dire non. Malko décida quand même de s'amuser un peu.

— Je croyais que vous étiez cover-girl. Vous devez gagner beaucoup d'argent.

— Bien sûr ! affirma froidement Mimoza. J'ai posé dans les plus grands magazines turcs, mais en ce moment, c'est l'hiver, il n'y a pas beaucoup de travail. Et puis, mon frère a eu un problème. Quelqu'un lui doit beaucoup d'argent et ne le lui donne pas.

— Pourquoi ?

— Il a disparu, alors qu'il doit cinq mille dollars à mon frère.

La main de Mimoza se faisant plus molle autour de son membre, Malko sortit *deux* billets de cent dollars de sa poche.

De la main gauche, Mimoza happa les billets et sa bouche replongea voracement sur le sexe encore dressé. En quelques mouvements soyeux, elle l'amena au plaisir. Elle resta soudée à lui tandis qu'il se vidait dans sa bouche, en un service après-vente plein de conscience professionnelle. Elle n'en eut ensuite que plus de goût à vider son verre de raki.

Malko redescendit sur terre. Finalement, cet intermède n'avait pas été inutile.

— Puisque votre frère n'a rien à faire, suggéra-t-il, il pourrait peut-être me servir de guide.

Mimoza sourit, ravie.

— Bien sûr ! Quand ?

— Demain matin. Je suis au *Marmara*. Il n'a qu'à venir à la

réception à neuf heures.

Les dés étaient jetés. Le *Marmara* était sûrement surveillé par les mouchards du MIT. Malko descendait dans la cage aux fauves. À ses risques et périls. Devant l'évidente satisfaction de Mimoza, il décida de pousser un peu ses pions.

— C'est vrai, cette histoire de cinq mille dollars ? demanda-t-il. Votre frère ne vit pas simplement à vos crochets ?

Le sang de la famille de Mimoza ne fit qu'un tour.

— Bien sûr, c'est vrai protesta-t-elle, Bagci travaille avec des gens très importants. Et je suis sûre qu'Omer lui donnera cet argent.

— Omer qui ? s'avança Malko.

Mimoza secoua la tête.

— Ça n'a pas d'importance, vous n'êtes pas d'Istanbul, vous ne pouvez pas le connaître.

Malko n'insista pas, sentant Mimoza brusquement sur la défensive. Inutile de l'alerter. Mais son poulx avait quand même sacrément grimpé. Vingt ans plus tôt, l'homme soupçonné d'avoir recruté Ali Agça pour assassiner le pape s'appelait Omer Ugurlu.

CHAPITRE V

Rassurée sur l'avenir de son frère, Mimoza vint se lover contre Malko, après avoir mis dans son sac les deux cents dollars, et proposa gentiment :

— You don't want to fuck me ? [22]

— Je suis un peu fatigué, prétendit Malko. On se verra demain.

En aucun cas le sida ne pouvait être considéré comme un accident du travail...

— Bien sûr, approuva Mimoza avec enthousiasme.

Rajusté, Malko se leva.

— Je vais voir si mon ami dort déjà.

Il se dirigea vers le fond de l'appartement. Curtis Wood était en train de lire un épais rapport. Malko le mit au courant de ses projets.

— J'espère confesser Bagci, grâce à Elko. On pourrait faire le point en fin de journée. Cet Omer, cela ne vous dit rien ?

— Rien, avoua Curtis Wood, mais demain j'ai une réunion d'*Iftar* [23] avec des gens qui connaissent bien le milieu. Je leur demanderai. Le soir, on peut dîner ensemble au *Somdan Park*. C'est toujours sympa, il y a de jolies femmes et on mange bien.

— Je connais, dit Malko, mais on peut y croiser des gens du MIT. C'est un peu ennuyeux, non ?

L'Américain eut un haussement d'épaules plein de fatalisme.

— Ils sont dans tous les bons endroits.

Malko revint dans le living. Mimoza était prête et aucun bibelot ne manquait. Elle annonça tout de suite :

— J'ai appelé Bagci de mon portable. Il sera au *Marmara* à neuf heures.

— C'est parfait, assura Malko. Dehors, Elko Krisantem faisait les cent pas devant la Mercedes.

— Où allez-vous ? demanda Malko à Mimoza quand elle fut installée dans la voiture.

— Je crois que je vais repasser au *Laila*, ma copine est toujours là-bas...

Elle allait partager les deux cents dollars en parts inégales. Dans les lacets menant au Bosphore, elle se serra contre lui, murmurant à son oreille :

— Demain, je te ferai encore bien jouir. Et tu mettras ta grosse

queue dans ma chatte.

Son anglais n'était pas académique mais elle possédait le vocabulaire de base. Es se quittèrent sur un baiser poisseux et Malko, par pure politesse, lui caressa la poitrine. Avant d'entrer dans la discothèque, elle se retourna, déhanchée, le cuir noir moulant ses fesses rondes. Dommage qu'elle soit une pute. Elle suçait pourtant comme une honnête femme...

— On rentre au *Marmara*, dit-il à Elko. Bravo pour le coup de fil. Bagci est le jeune homme qui est venu avec nous.

Le Turc se rengorgea : décidément, la fonction de maître d'hôtel qu'il remplissait à longueur d'année au château de Liezen était bien terne à côté de son vrai métier.

— La comtesse Alexandra a appelé sur mon portable pendant que vous étiez en haut, dit-il. Elle désire que vous rapportiez un collier...

Alexandra, l'éternelle fiancée de Malko, demeurée dans le froid autrichien, avait toujours aimé les bijoux. Avant son départ, elle avait réclamé qu'il l'attache au lit romantique acheté quelques années plus tôt à Paris, chez Claude Dalle, pour la chambre du donjon est. En guêpière noire, la croupe rehaussée par un coussin de satin, les poignets et les chevilles entravés par des cordelières, elle s'était laissé violer avec complaisance. Une sorte de « kiss me good bye », en plus sulfureux. Malko sentait encore les parois de ses muqueuses les plus secrètes serrées autour de lui pendant qu'il explosait au fond de ses reins.

À côté de ces jeux sophistiqués, la prestation tarifée d'une Mimoza paraissait bien fade.

Ils venaient de déboucher place Taksim. Elko s'arrêta devant le *Marmara* et se retourna.

— Votre Altesse Sérénissime est arrivée ici les mains nues. C'est un peu imprudent. Vous ne voulez pas que je vous procure un moyen de défense ?

Toujours prévoyant. Malko sourit intérieurement.

— Si, bien sûr, mais soyez *très* prudent. Vous avez encore des contacts à Istanbul ?

— J'ai de la famille, corrigea Elko, vexé, c'est beaucoup plus sûr.

Le salon de thé du *Marmara*, au niveau de la place, était encore bondé malgré l'heure tardive. Malko se glissa sous le portail magnétique défendant l'escalator menant à la réception du premier étage. La sonnerie se déclencha, à cause de son portable, mais le vigile ne broncha pas. Il avait l'air d'un gentleman, pas d'un poseur de bombes...

Bagci l'efflanqué, toujours aussimal rasé, une veste de cuir noir râpée enveloppant ses maigres épaules, se leva avec un regard servile, mais n'osa quand même pas tendre la main à Malko. Il semblait hâve, famélique, traqué, et Malko eut presque pitié de lui. Il était quand même satisfait : en quelques heures, il avait pu commencer à tirer un fil. Bien sûr, le jeune Turc ne serait pas facile à interroger. C'était un voyou, menteur, retors et méfiant, mais pas très intelligent.

— Je cherche un collier pour ma femme, annonça Malko. Vous connaissez un bon bijoutier ?

Bagci affirma aussitôt que le commerce des bijoux n'avait pas de secrets pour lui. Cinq minutes plus tard, ils roulaient vers *Kapalıçarsi*, le grand bazar. Assis à côté de Krisantem, Bagci commença à s'entretenir avec lui en turc, sous le regard intéressé de Malko. Sa manip fonctionnait... Le *Kapalıçarsi* était toujours l'immense caravansérail d'avenues couvertes se coupant à angle droit, offrant tout, de la batterie de cuisine aux loukoums, en passant par les bijoux. Avec le flair d'un chien de chasse, le jeune voyou amena Malko à une boutique tenue par un gros homme souriant aux lunettes carrées qui lui offrit immédiatement un thé.

Le regard brillant, Bagci caressait l'or des yeux. Malko se dit qu'il pourrait aussi faire plaisir à Alexandra. Le marchandage dura plus d'une heure pour une superbe chaîne d'or et une panthère, copie d'un modèle Cartier. Bagci, anxieux, suivait l'échange comme un match de tennis. Si l'affaire ne se faisait pas, il ne touchait rien... À la quatrième tasse de thé, Malko sortit une liasse de dollars de sa poche et abrégea son supplice. Le marchand lui en embrassa pratiquement les mains, avouant ensuite qu'il était son premier client de la journée. En décembre, il n'y avait pas beaucoup de touristes à Istanbul.

— Vous voulez encore acheter des choses ? demanda aussitôt Bagci.

— Je vais me promener un peu, mais je n'ai plus besoin de vous, dit Malko. Retournez m'attendre à la voiture.

Bagci ne se le fit pas dire deux fois. Il avait hâte d'aller toucher sa com'. Malko partit vers le souk du cuir. Il fallait laisser à Elko Krisantem le temps de confesser Bagci.

* * *

Quand Malko émergea du grand bazar, il trouva Elko et Bagci en grande conversation à la terrasse d'un café, devant des verres de thé, boisson nationale turque. Il tendit vingt dollars au jeune homme avec un sourire.

— Je n'ai plus besoin de vous maintenant. Vous avez un portable ? Je vous rappellerai.

Bagci donna le numéro de son portable, se confondit en

remerciements et s'éloigna vers un arrêt de tram.

— Alors ? demanda Malko.

— Il travaille pour un certain Omer Ugurlu, annonça Krisantem, un « *buyuk-baba* » qui a sorti Bagci d'une affaire de trafic d'armes, il n'y a pas longtemps. La police l'avait arrêté avec sept pistolets équipés de silencieux dans sa voiture et Ugurlu l'a fait libérer.

— À quoi devaient servir ces pistolets ?

— Il ne me l'a pas dit. Il est vantard mais méfiant. Il prétend qu'il connaît des tueurs, des gens liés au MPH [24] qui ont liquidé beaucoup de gauchistes.

— Il vous a dit pourquoi Ugurlu lui devait de l'argent ?

— Non, il a seulement laissé entendre qu'il lui avait rendu un grand service, mais qu'il n'était pas inquiet parce qu'un homme comme lui paie toujours ses dettes...

— Il ne se doute de rien ?

— Non. Je lui ai dit que je travaillais d'habitude à Ankara, mais que mon patron m'avait fait venir ici pour vous. Il m'a assuré qu'il connaissait de très belles putes russes...

Malko avait envie de faire des bonds. Ce ne pouvait être une coïncidence que l'homme qui avait trempé dans l'attentat contre le pape soit aussi lié à Bagci. Ce dernier perdait de son importance. Désormais, c'était à Omer Ugurlu qu'il fallait s'intéresser. Avisant une cabine téléphonique, il alla appeler Curtis Wood à son bureau.

Lorsqu'il l'eut en ligne, il lui dit simplement, espérant qu'il n'était pas sur écoute :

— Omer s'appelle Ugurlu.

Revenu à la Mercedes, il demanda à Elko de le ramener au *Marmara*. Il n'avait plus rien à faire jusqu'au soir. En cette période de ramadan, l'activité était en veilleuse jusqu'à l'*Iftar*, entre quatre heures et demie et cinq heures, lorsque le soleil se couchait et que les musulmans pouvaient interrompre leur jeûne. Bien que peu islamisés, la plupart des Turcs observaient le ramadan, plus par tradition que par véritable foi.

Lorsque Krisantem s'arrêta en face du *Marmara*, Malko n'avait pas envie d'aller s'enfermer dans sa chambre.

— Je vais me balader un peu dans Istanbul, dit-il au Turc. À tout à l'heure.

— Attendez, dit Elko en baissant la voix, j'ai ce qu'il vous faut. Un Beretta quinze coups tout neuf. Il est sous le siège. Vous le voulez ?

— Pas tout de suite, dit Malko.

Il s'engagea dans Istiklal, la grande artère piétonnière qui descendait jusqu'à Galata. Parcourue par de ravissants petits trams rouges poussifs, la rue était bruyante, animée, envahie d'éventaires volants, de marchands, de portefaix. Les innombrables ruelles du

quartier de Kuluglu la coupaient. Malko allait revenir sur ses pas lorsqu'une voix lança derrière lui :

— Malko !

Il se retourna, le poulx à 200, pour se retrouver nez à nez avec Zeynel Sokik, le colonel du MIT avec qui il avait collaboré lors de son dernier passage à Istanbul, quelques mois plus tôt. Engoncé dans un manteau de cuir, souriant, celui-ci étreignit Malko et lança :

— Il me semblait bien vous avoir reconnu ! Je sortais du *Marmara* quand vous êtes descendu de voiture. Vous êtes à Istanbul et vous ne m'avez pas appelé !

— Je suis arrivé hier de Vienne, s'excusa Malko, dissimulant son embarras.

Cette rencontre était la mégatuile.

— Quand même ! Vous êtes un beau salaud !

Il envoya à Malko une tape dans le dos à lui faire cracher ses poumons... Ce dernier se défendit d'un sourire.

— J'allais vous appeler.

— On déjeune ensemble ? proposa le Turc.

— D'accord. Allons à l'*Urcan*.

Zeynel Sokik éclata de rire.

— Il n'y a plus d'*Urcan* ! Les deux frères qui en étaient propriétaires se sont entre-tués ! Il est fermé. Mais je connais un petit bistrot pas mal dans le coin.

L'*Urcan*, en haut du Bosphore, après Bebek, avait été pendant des années le meilleur restaurant de la ville.

Malko suivit l'officier du MIT dans un dédale de rues tortueuses, ne sachant que penser. Cette rencontre « par hasard » lui semblait bizarre. En tout cas, si ce n'était pas un hasard, le MIT travaillait vite. Ils entrèrent dans un petit restaurant totalement désert où le patron, muet de respect, les emmena choisir des poissons sur un lit de glace. L'éternel cabillaud. À croire qu'ils les fabriquaient... Malko prit une petite dorade et ils s'installèrent devant deux verres de raki. Zeynel Sokik leva le sien.

— *Serinizé* [25] !

Ils burent ensemble. Les yeux bleus du colonel Sokik ne quittaient pas Malko. Il se pencha à travers la table et demanda :

— Allez, dites-moi la vérité. Vous êtes venu retrouver une femme ?

Il éclata de rire à sa propre plaisanterie et Malko réussit à s'extraire un sourire crispé. Il fallait trouver une bonne réponse et vite. Zeynel Sokik était tout sauf un imbécile. Et surtout un grand professionnel.

* * *

Malko contempla la salade posée devant lui, sentant le regard de

l'officier du MIT posé sur lui comme une main glaciale. Il dit le plus naturellement possible :

— Je suis venu voir un de mes amis, Curtis Wood, qui travaille pour Boeing. Je l'ai invité à Liezen pour le réveillon. Je ne reste que deux ou trois jours. Ensuite, je file sur Tel Aviv où j'ai du travail. Mais j'aime toujours m'arrêter à Istanbul.

— Vous avez bien fait, renchérit chaleureusement le Turc. Vous savez que vous y comptez de *vrais* amis. Comme moi. Après l'affaire de mars, le FBI m'a invité à New York. M. O'Neill, le directeur du bureau de New York en personne. Je leur ai fait une conférence sur l'islamisme. Ils m'ont traité comme un prince. Je trouve New York formidable.

Ils entamèrent leur poisson. Malko dut se forcer, l'estomac complètement noué.

À deux heures et demie, ils avaient terminé. Malko comprit qu'il ne pouvait pas en rester là sans éveiller les soupçons de Zeynel Sokik.

— Je dîne avec Curtis Wood ce soir, dit-il. Joignez-vous à nous. On va au *Somdan Park*...

— Avec joie, fit le Turc avec un large sourire. J'essayerai d'amener quelques belles femmes.

Ils remontèrent à pied jusqu'à la place Taksim où le colonel Sokik avait laissé son chauffeur. Malko pria silencieusement pour qu'Elko Krisantem ne traîne pas dans le coin. Sokik connaissait parfaitement son rôle. S'il l'apercevait, la fiction du voyage d'agrément de Malko volait en éclats. Dieu merci, il était invisible.

— À ce soir ! lança le colonel en montant dans sa voiture.

Malko le regarda s'éloigner, perplexe. Son sixième sens lui disait que dans son métier, il n'y avait pas de coïncidences.

Il se glissa dans une cabine téléphonique et appela le bureau de Curtis Wood. L'Américain n'était pas là. Il laissa un message recommandant de passer le prendre au *Marmara* avant d'aller au restaurant. Il n'y avait plus qu'à escamoter Krisantem.

* * *

Le colonel Zeynel Sokik chaussa ses lunettes et commença à examiner les listings des passagers de tous les vols arrivés à Istanbul la veille. Il n'y en avait que deux en provenance de Vienne, un d'Austrian Airlines et un de Turkish Airlines, et le nom de Malko ne se trouvait sur aucun des deux. Il posa ses lunettes, soudain plein de tristesse. Son ami, le prince Malko Linge, lui avait menti. Leur rencontre avait *vraiment* été fortuite. Il se rendait au *Marmara* pour un « contact » lorsqu'il lui avait semblé reconnaître Malko s'éloignant dans Istiklal. Son histoire tenait à peu près. Limite. Désormais, il ne pouvait pas en

rester là. Certes, il travaillait en collaboration étroite avec les Américains. Mais le pays à qui il devait une loyauté totale, c'était la Turquie.

Il devait absolument savoir pourquoi un des meilleurs chefs de mission de la CIA se trouvait clandestinement à Istanbul. Il reprit ses listings et découvrit, une heure plus tard, le nom de Malko sur un vol Alitalia en provenance de Rome. Après quelques instants de réflexion, il décrocha son téléphone.

— Passez-moi le major Semer, demanda-t-il à sa secrétaire.

Le major Semer était le responsable du contre-espionnage pour la zone d'Istanbul. Lui allait découvrir pourquoi Malko se trouvait en Turquie.

CHAPITRE VI

Le salon bruissait des conversations qui couvraient le fond de musique orientale, mais tous les yeux étaient fixés sur la télévision allumée sur laquelle s'inscrivait un verset du Coran. Soudain, celui-ci s'effaça, laissant la place à une autre inscription : *Iftar*, 16h49. Tous les invités se levèrent en même temps avec des exclamations ravies et se ruèrent vers le buffet dressé au fond de la salle. À croire qu'ils n'avaient pas mangé ou bu depuis huit jours. Pourtant, le jeûne n'avait commencé qu'avec le lever du soleil.

Curtis Wood tendit un verre de Defender « Success » à l'homme avec qui il bavardait, Aktar Kerim, grand avocat d'affaires d'Istanbul, lié au parti MHP et au courant de beaucoup de choses. Il le laissa boire, entasser la moitié du buffet dans son assiette et le suivit jusqu'à un coin écarté. L'Américain, durant le ramadan, était invité tous les jours à des parties semblables. Quelquefois, il en faisait trois dans la journée ! Une occasion de se rencontrer entre hommes, de bavarder, de faire des affaires.

Quand Aktar Kerim eut avalé la moitié du contenu de son assiette, Curtis Wood posa enfin la question qui lui brûlait les lèvres :

— Tu connais un certain Omer Ugurlu ?

L'avocat leva un regard étonné.

— Tu as des contacts avec cette crapule ?

Prudent, Curtis Wood battit en retraite.

— Non, mais on m'a dit qu'il était bien placé auprès des militaires, qu'il pourrait m'aider à placer ma quincaillerie.

Aktar Kerim secoua la tête.

— N'y touche pas ! C'est un voyou. D'ailleurs, tu serais bien en peine de le faire...

— Pourquoi ?

Le Turc eut un geste évasif.

— Il a disparu ! Depuis une semaine. La dernière fois qu'on l'a vu, c'était dans une discothèque à la mode, le *Havana*. La police a retrouvé deux jours plus tard sa BMW criblée de balles dans une impasse, à Etiler, avec, à l'intérieur, son chauffeur truffé de plombs. Il se trouvait à l'arrière, à la place occupée normalement par son maître.

— Et ensuite ?

L'avocat écarta les bras en un geste d'impuissance.

— Rien ! La police a interrogé sa femme et sa maîtresse, une ex-Miss Turquie d'il y a vingt ans, Nilufer Bostani. Elle a dit qu'Omer était passé la voir ce soir-là, vers onze heures, et qu'il était reparti une heure plus tard, prétendant qu'il rentrait chez lui. Ils devaient se voir le lendemain. Sans nouvelles, elle l'a cherché sans le trouver et en a conclu qu'il était parti avec une nouvelle conquête. Cela arrivait parfois. Sa femme a également signalé sa disparition à la police. Depuis, c'est le black-out total. Les journaux n'en ont même pas parlé. En tout cas, d'après ce qu'on dit, il n'a pas reparu.

— Qu'est-ce qui a pu lui arriver ?

Aktar Kerim eut un sourire entendu.

— N'importe quoi ! Depuis plus de vingt ans, il a été mêlé à tellement de trafics, de meurtres, de combines qu'on peut tout imaginer. Mais depuis quelques années, il semblait traiter des affaires plus légales, il voulait même se lancer dans la politique. Pour le MHP. Comme ses anciens copains sont au pouvoir, il avait des chances.

— Que voulez-vous dire ?

— Pendant des années, il a travaillé dans la contrebande d'armes. Il aidait les Bulgares à écouler leurs armes. Il en a vendu des cargos entiers aux Palestiniens. Tout cela transitait par la Turquie, grâce à ses relations avec le MIT. Au retour, les camions transportaient de l'héroïne, à destination de l'Europe...

— Pourquoi le MIT l'aidait-il ?

— Omer lui a toujours rendu beaucoup de services dans sa lutte contre les mouvements d'extrême gauche et les Kurdes du PKK. Il disposait de voyous parfaits pour ce genre de travail. Quand ils étaient grillés, il les envoyait faire un tour en Europe. Entre la protection du MIT et celle du MHP, il ne craignait pas grand-chose. Ici, à Istanbul, le flic qui lui aurait mis une contravention se serait retrouvé au fond de l'Anatolie... Ah ! On passe aux affaires sérieuses.

Au fond de la salle, un rideau venait de s'écarter sur une danseuse, vêtue uniquement d'un soutien-gorge pailleté et d'une jupe à franges ne dissimulant pas grand-chose de son anatomie. Elle s'avança dans la salle, ondulant au rythme d'un orchestre installé sur l'estrade, sa voix rauque amplifiée par un micro baladeur. Toutes les conversations s'arrêtèrent. Le regard glué à la croupe qui se balançait devant lui, Aktar Kerim ne s'aperçut même pas du départ de Curtis Wood.

* * *

Omer Ugurlu fixait d'un œil absent un gros porte-containers en train de descendre le Bosphore, frôlant au passage un petit pétrolier qui, lui, remontait vers la mer Noire. Un miracle qu'il n'y ait pas plus d'accidents dans cette étroite voie d'eau encombrée comme le métro.

Le regard d'Omer Ugurlu se reporta sur la rive asiatique, loin en face. Il n'arrivait pas à fixer son attention, obsédé par une idée : comment s'en sortir ?

Il alla dans la salle de bains et se vit dans la glace. Il ressemblait toujours à un ours, mais tout juste sorti d'hibernation... Avec sa barbe grise, ses cheveux en broussaille et ses traits tirés, on lui aurait fait l'aumône. Il s'assit sur le bord du lit, la tête entre ses mains, récapitulant les faits. Il avait encore à manger pour une semaine environ et il y avait peu de chances qu'on vienne le chercher là où il se trouvait. Seulement, il ne pouvait plus communiquer avec personne. Tous ses proches étaient forcément sur écoute. Ensuite, son portable était déchargé et il ne possédait pas de chargeur. Sa seule fortune était le pistolet remis par Nilufer. Avec neuf cartouches. Plus une liasse de billets de dix millions de livres. Il priaït pour que ceux qui voulaient l'éliminer le pensent déjà sorti du pays. Ce qui impliquait une coupure totale. Grâce à la télévision, il suivait les nouvelles du monde extérieur. Le silence fait sur sa disparition avait confirmé ses soupçons sur les « sponsors » de son exécution ratée. Désormais, il ne pouvait compter que sur sa femme et Nilufer, sûrement étroitement surveillées l'une et l'autre. Il fallait qu'il arrive à quitter la Turquie. Sa seule chance était de sortir *réellement* du pays. Il possédait assez d'argent à l'extérieur pour voir venir. Seulement, il lui fallait un passeport à un autre nom que le sien, et ceux qui auraient pu le lui procurer étaient justement ceux qui le traquaient. Il fallait trouver une autre filière ou une astuce pour en récupérer un vrai et le maquiller. Ce qui n'était pas infaisable mais demandait des complicités. Sa femme en était incapable, seule Nilufer pouvait l'aider.

Il s'étendit, regardant le plafond, bouillant de rage. Il y avait bien une possibilité : faire comme le colonel Rezit, échanger aux Américains une protection contre des révélations. Il suffisait de se présenter au consulat américain. Mais il n'avait pas confiance dans les Américains et le consulat était peut-être surveillé par le MIT.

Il alluma la télé et tenta de s'intéresser aux nouvelles. Il neigeait en Anatolie et la grève de la faim des prisonniers d'extrême gauche continuait dans les prisons. Omer Ugurlu eut un sourire mauvais.

— Qu'ils crèvent tous ! murmura-t-il pour lui-même.

Il avait toujours haï l'extrême gauche, ses idées le portant plutôt vers les Loups gris. Des patriotes désireux de perpétuer l'héritage de Kemal Atatürk. Plus jeune, il avait même fait partie de leur mouvement, se pliant même à des règles qu'il trouvait stupides : le port de chaussettes blanches, signe de pureté, les discrets saluts, l'index et le petit doigt levé, ou alors le salut « coup de boule », comme si on allait s'assommer mutuellement. Jamais d'or ou de bijoux, comme le Coran le réclamait. Il y avait une nette composante

religieuse dans l'extrême droite turque. Cette période avait aidé Omer Ugurlu à faire son trou alors qu'il n'était qu'un jeune voyou analphabète. Il avait choisi le bon camp. Jusqu'à maintenant.

Car son avenir était sombre. Il repensa à Nilufer, qui devait le croire accaparé par une nouvelle infidélité. C'était vraiment injuste. Peu à peu, un projet se fit jour dans sa tête. Il devait gagner la Bulgarie. Là-bas, des gens l'aideraient, lui trouveraient des papiers. Ensuite, il serait temps de négocier. Seulement, la frontière bulgare était loin et il fallait la franchir. Du côté turc, ce ne serait pas facile.

* * *

Perdus dans la foule des bourgeoises, certaines la tête couverte de l'*ortûsû* [26] s'empiffrant de loukoums au salon de thé du *Marmara*, Malko et Curtis Wood échangeaient leurs informations, se préparant au dîner avec Zeynel Sokik. Il était convenu qu'ils arriveraient ensemble au restaurant.

— Après cette rencontre, conclut Malko, je ne vais pas pouvoir m'éterniser à Istanbul.

— Je me demande d'ailleurs si c'est utile, rétorqua l'Américain. Apparemment, il est arrivé quelque chose à Omer Ugurlu. Il a peut-être été liquidé par des agents du MIT qui ont fait disparaître son cadavre pour éviter les vagues.

— Il reste sa compagne. Et sa femme.

— Celle-ci ne joue aucun rôle dans sa vie active. Quant à Nilufer, elle ne doit pas être facile à confesser. Le contact sera difficile.

En l'absence d'Omer Ugurlu, le jeune Bagci restait intéressant, jusqu'à un certain point. Mais pour l'instant, le souci de Malko était d'étoffer sa couverture. Elko Krisantem ne se montrerait pas, Bagci était dans la nature et ce dîner rassurerait vraisemblablement le colonel Sokik. Ensuite, c'était plus flou. Son enquête risquait de s'enliser très vite, et s'il prolongeait son séjour à Istanbul, cela éveillerait inévitablement les soupçons de son ami du MIT.

Cette soirée risquait fort d'être une de ses dernières en Turquie.

* * *

On se serait cru en Europe : éclairages tamisés, décoration discrète, cuisine raffinée, ballet de garçons stylés, des gens bien habillés, beaucoup de jolies femmes. Le patron barbu veillait avec soin sur ses hôtes, allant de table en table. Le maître d'hôtel déboucha le magnum de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs millésimé 1995 offert par Zeynel Sokik et remplit les trois flûtes.

— À votre retour à Istanbul ! lança l'officier du MIT. Celui-ci avait

une attitude parfaitement normale et l'estomac de Malko se dénoua un peu. Ils se lancèrent dans une conversation sur l'évolution de l'armée turque, pendant les hors-d'œuvre arrosés de champagne. Le *Somdan Park* se remplissait peu à peu. L'hiver, le jardin était fermé et les clients patientaient dans le petit bar à gauche de l'entrée. Quand on apporta les dos de bar citronnés aux petits légumes, Zeynel Sokik demanda d'une voix neutre :

— Vous serez là le week-end prochain, Malko ? Je voudrais vous emmener dans la nouvelle maison que j'ai construite sur la rive asiatique, à Ushüdar.

Malko réagit au quart de tour.

— Si je peux retarder mon rendez-vous en Israël, ça sera avec plaisir.

Le Turc venait de lui apporter sur un plateau d'argent un petit sursis. Ils reprirent leur bavardage détendu. Le Taittinger se mariait merveilleusement bien avec le poisson grillé, une douce musique d'ambiance faisait régner une atmosphère presque viennoise. Au café, le patron, qui connaissait bien Curtis Wood, vint s'asseoir à leur table. Après avoir fait apporter une bouteille de cognac Otard XO, il commença à raconter la grande aventure de sa vie : le rallye Londres-Sidney en 1977, une histoire de fous comme seuls les Anglais peuvent en inventer. Le tiers des voitures avait disparu en route et lui-même était arrivé de justesse à Sidney. Le rallye n'avait pas connu de seconde édition. Trop imprévisible. Sur les cinq Rolls-Royce participantes, deux avaient disparu corps et bien avec leur équipage, quelque part entre la Turquie et la Malaisie...

Soudain, le patron les abandonna pour aller accueillir deux clientes. L'une absolument éblouissante : une crinière de cheveux blonds, une bouche de salope illuminant un visage altier, elle était drapée dans un très long manteau de satin vert bordé de zibeline blonde assortie à ses cheveux. Lorsqu'elle l'ôta, elle révéla un haut doré gonflé par deux seins en obus, une mini de cuir noir coupée de deux Zip verticaux permettant de faire bien des choses sans l'enlever. Les longues jambes gainées de noir se terminaient par des escarpins ornés de strass. Celle qui l'accompagnait ressemblait à la malédiction accompagnant un diamant de légende. Boudinée dans un tailleur rose, elle évoquait un hippopotame enfant, avec ses yeux globuleux et sa carrure éléphanterque. La blonde passa devant leur table, majestueuse comme la reine de Saba, et alla s'installer dans un box au fond. Le patron revint quelques instants plus tard finir son cognac.

— Très jolie femme, remarqua Malko.

Le patron se pencha vers lui.

— C'est Nilufer Bostani La maîtresse d'Omer Ugurlu, le « buyuk-baba ». Ils viennent souvent ici. Elle se montre rarement sans lui.

Zeynel Sokik éclata de rire.

— C'est le moment de nous la présenter !

Le patron se rembrunit.

— Je ne sais pas si Ugurlu apprécierait... Je tiens à garder mes couilles. On peut toujours s'en faire greffer, mais il y a de moins en moins de donneurs !

Tout le monde s'esclaffa à cette excellente plaisanterie. Malko avait du mal à garder son impassibilité. Songeant à ce que disait Napoléon avant de choisir ses généraux : la première qualité que j'attends d'eux, c'est d'avoir de la chance ! L'apparition de cette somptueuse créature, maîtresse de l'homme qu'il recherchait, était un coup de chance inouï qu'il ne pouvait pas laisser passer. Zeynel Sokik n'avait pas réagi lorsqu'on avait évoqué la disparition d'Omer Ugurlu.

Les verres vides, il tint absolument à offrir une tournée de Otard XO. Malko n'était plus du tout pressé de partir. Cherchant un moyen d'entrer en contact avec la maîtresse d'Omer Ugurlu. Peut-être savait-elle où il se trouvait. Hélas, la présence de Zeynel Sokik le bloquait totalement. Ils continuèrent à bavarder de choses et d'autres un bon moment jusqu'à ce que le Turc regarde sa montre.

— Oh là là ! Il est presque minuit. Demain, j'ai un rendez-vous à sept heures et demie.

Il régla l'addition et les trois hommes sortirent ensemble, traversant le jardin en contrebas de la rue Mim Kemal Öke. Malko s'engagea le premier sur les marches de pierre. En arrivant au niveau de la rue, il aperçut aussitôt une silhouette dans l'ombre. Elle s'avança vers lui et il reconnut Bagci.

* * *

Le jeune voyou s'approcha de Malko avec un sourire glauque et lui glissa à voix basse :

— Je suis passé à l'hôtel, ils m'ont dit que vous dîniez ici.

— Mais je ne vous ai pas demandé de venir ! protesta Malko, tétanisé.

Zeynel Sokik arrivait sur ses talons. Bagci murmura d'une voix pressante :

— Il y a une occasion exceptionnelle. Une jeune femme russe qui repart demain pour Odessa. Il lui manque un peu d'argent pour son billet. Elle est très très belle...

— Non merci, fit sèchement Malko, cela ne m'intéresse pas.

Il lui tourna carrément le dos, se heurtant au regard incisif de Zeynel Sokik.

— Il y a un problème ? demanda le colonel du MIT.

— Non, non, affirma Malko. Hier soir, au *Laila*, nous avons

rencontré ce garçon qui nous a proposé des putes et de nous emmener dans des casinos clandestins. Depuis, il nous poursuit.

— Je vais arranger ça, dit aussitôt le Turc.

En turc, il héla Bağcı qui se retourna aussitôt et revint sur ses pas. Le dialogue fut très court. Visiblement désarçonné, Bağcı tendit ses papiers au colonel du MIT qui les examina rapidement et les lui rendit, lui jetant une phrase brève. L'autre détala aussitôt comme un lapin et disparut dans l'obscurité.

— Il ne vous embêtera plus, promet Zeynel Sokik.

Sa Mercedes venait de s'arrêter le long du trottoir. Il serra chaleureusement la main de Malko.

— Appelez-moi demain pour le week-end. Bien entendu, votre ami viendra aussi. Et si ce type vous embête encore, vous me le dites.

Malko regarda les feux rouges s'éloigner. Effondré. Bağcı était le grain de sable qui venait de gripper sa belle manip. Curtis Wood jura entre ses dents.

— Vous croyez qu'il s'est douté de quelque chose ?

— On va le savoir très vite, fit sombrement Malko.

La voiture de l'Américain, conduite par son *vrai* chauffeur, venait de s'arrêter devant eux.

— Je vous dépose au *Marmara* ? proposa Curtis Wood.

— Non, dit Malko. Renvoyez votre chauffeur. On reste.

— Pour quoi faire ?

— On attend Nilufer.

* * *

C'est l'hippopotame rose qui conduisait la Mercedes 500 noire, avec précautions, s'arrêtant presque à chaque croisement dans le dédale de Kuzvuldye. Curtis Wood n'avait aucun mal à la suivre avec sa Mercedes. Arrivés dans Eskibüyukdere, le coupé s'engouffra dans la rampe d'un parking souterrain. Instinctivement, Curtis Wood freina.

— Elle rentre chez elle !

— Suivez-la dans le parking, ordonna Malko. Je veux savoir dans quel appartement elle habite.

L'Américain s'engagea à son tour dans la rampe sombre, suivant les feux de la Mercedes. Surprise : au lieu d'arriver dans un parking, ils débouchèrent dans une cour à l'air libre, donnant sur une avenue parallèle en contrebas. Le coupé Mercedes s'arrêta devant ce qui ressemblait à l'entrée d'une boîte.

— C'est le *Havana* ! s'exclama Curtis Wood, je ne savais pas qu'on y arrivait par là.

Le manteau de satin vert venait de disparaître à l'intérieur. Malko et l'Américain s'engouffrèrent derrière, suivant un long couloir tendu de

noir qui débouchait dans une grande salle sur deux niveaux. Un bar occupait le centre de la première salle, des banquettes et des box couraient le long des murs. Le fond était occupé par un restaurant aux tables vides. Nilufer et son amie venaient de s'installer dans le coin gauche d'une grande banquette. Le garçon les conduisit dans un box exactement en face. Curtis Wood ricana.

— Là où elles sont, c'est le coin réservé aux « büyük babas ! »

On leur apporta une bouteille de Stolychnaya et une de Defender « Very Classic Pale » avec de la glace. Cela ressemblait à toutes les discothèques du monde. Il n'y avait pas beaucoup de monde, sauf au bar. Des jeunes en majorité. La musique était assourdissante, mais personne ne dansait. Malko savoura sa Stolychnaya un long moment, observant les deux femmes en face de lui, se demandant ce qu'il pouvait faire. Affalée sur le canapé, la grosse femme en rose promenait un regard bovin sur la salle. Nilufer, par contre, se trémoussait sur sa banquette, croisant et décroisant ses longues jambes. On leur avait apporté une bouteille de champagne – du Taittinger – et le garçon remplissait sans cesse la flûte de la maîtresse d'Omer Ugurlu.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? demanda Curtis Wood.

— Je n'en sais rien, avoua Malko. Probablement rien, sauf la suivre...

Il n'avait pas terminé sa phrase que la musique bascula sur un rythme vaguement oriental et très dansant. Nilufer jaillit de sa banquette comme si une puce l'avait piquée et tenta d'entraîner sa copine sur la piste ! En vain. Il aurait fallu une grue pour l'arracher aux coussins. Seule face au bar, Nilufer se mit alors à danser, une danse tellement sensuelle que Malko sentit des picotements le long de sa colonne vertébrale. Les bras dressés à la verticale, le buste très droit, ses hanches se balançaient comme celles d'une danseuse orientale. Elle tournait sur elle-même, comme pour offrir son corps sous tous les angles. Les clients du bar semblaient paralysés par cette exhibition torride.

Malko sauta sur ses pieds. Son instinct professionnel venait de se télescoper avec son instinct de chasseur. Il traversa toute la scène et rejoignit Nilufer. À un mètre d'elle, il se mit à danser sur le même rythme. Nilufer mit quelques secondes pour réaliser qu'il dansait *avec* elle. Il n'y avait pas d'autre cavalière autour. Elle le fixa et il vit la lueur surprise dans ses yeux sombres. Elle s'arrêta presque de danser et il crut qu'elle allait retourner à sa table. Puis, dans un geste ambigu, elle lui tourna le dos, accentuant encore le balancement de ses hanches. Elle évolua ainsi quelques minutes sans se retourner, puis la musique s'arrêta. Malko jura intérieurement, se disant que son audace n'avait pas payé.

Presque aussitôt, la musique reprit : le même morceau ! Nilufer hésita quelques secondes, puis repartit comme une mécanique bien huilée. Lentement, très lentement, elle se retourna face à Malko, mais sans le regarder. Encouragé, il dansa de plus belle, à l'unisson, se rapprochant sournoisement. Nilufer semblait dans un état second : les yeux dans le vague, ses grosses lèvres d'un rouge sombre légèrement retroussées sur des dents très blanches, son bassin se balançant lascivement. L'image même du péché ! Enfin, la musique s'arrêta et changea. Nilufer s'immobilisa. Son regard se porta enfin sur Malko et elle esquissa un très léger sourire. Comme pour le remercier. Puis, elle se retourna, regagnant sa table. Malko sans hésiter la suivit.

* * *

Nilufer Bostani venait de se rasseoir à côté de sa copine. Malko s'inclina devant les deux femmes et dit en anglais :

— Merci pour cette danse. Vous êtes merveilleusement belle.

Nilufer baissa la tête et sortit une cigarette. Malko fut plus rapide que le garçon, penchant aussitôt son Zippo armorié. Nilufer alluma sa cigarette et parla enfin.

— *Thank you !*

Malko tenta le tout pour le tout et proposa avec un sourire :

— Puis-je vous offrir un peu de champagne ?

La bouteille de Taittinger, dans le seau, était presque vide.

Nilufer ne lui répondit pas, fixant la table. La grosse femme en rose regarda longuement Malko de ses yeux globuleux et dit quelques mots à Nilufer. Celle-ci lui répondit. Ignorant Malko, les deux femmes discutaient à voix basse. Le ton montait visiblement. Il se mit à craindre le pire... Puis, soudain, la grosse femme en rose lui adressa un sourire concupiscent et dit :

— Si vous désirez passer quelques instants en notre compagnie...

Il l'aurait embrassée. Il fit signe au garçon qui accourut.

— Apportez-nous une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs, bien glacé.

Il s'assit en face d'elles et se présenta. La grosse femme en fit autant, mais à cause de la musique, il ne saisit pas son nom. Le champagne arriva, frappé à point. Malko leva sa flûte.

— À cette charmante rencontre.

La grosse blonde le dévorait des yeux, mais Nilufer s'obstinait à l'ignorer. Il fallut encore trois cigarettes et pas mal de champagne pour que leurs regards se croisent enfin.

— Vous dansez très bien, dit-il.

— Merci.

À croire que c'était le seul mot qu'elle connaissait. Il insista et elle

lui répondit enfin.

— Les hommes turcs n'aiment pas danser. Vous n'habitez pas Istanbul ?

— Non, Vienne, en Autriche.

Son regard s'éclaira.

— J'ai été là-bas, c'est une belle ville. Il y a des boutiques magnifiques.

— C'est là-bas que vous avez acheté votre ensemble Versace ? demanda Malko avec un sourire complice. Il est très...

Il s'arrêta avant de dire « sexy ». Nilufer lui jeta un regard étonné.

— Vous êtes couturier ?

— Non, j'aime les jolies femmes bien habillées.

Nouveau silence. Il s'imposa un brin de conversation, hachée à cause du bruit, avec la grosse femme en rose. Nilufer s'était remise à fumer, les jambes croisées, le buste droit. Il se dit que ses seins étaient vraiment magnifiques. Puis, le D.J. remit *Cléopatra in New York*. À croire qu'il lisait dans le cerveau de Malko !

Celui-ci n'hésita pas. Se levant, il arracha pratiquement Nilufer du box, avec un sourire d'excuse pour sa copine. Une fois sur la piste, il glissa un bras autour de sa taille, sans toutefois la serrer contre lui. Celle-ci se raidit imperceptiblement. Elle lui jeta un regard où il y avait beaucoup de choses, s'attardant sur ses prunelles d'or. C'était le moment de rompre la glace.

— Je dois vous faire une confidence, avoua-t-il, je ne suis pas ici par hasard.

Nilufer lui jeta un regard surpris.

— Que voulez-vous dire ?

— Je vous ai suivie.

— Suivie, mais comment ?

— Depuis le *Somdan Park*. Quand vous êtes arrivée avec votre amie, nous buvions un verre avec le patron. Je vous ai trouvée tellement belle que j'ai décidé de faire votre connaissance. J'ai attendu dehors et nous vous avons suivie.

— Vous connaissez Ersoy ?

— Moi, non. Mais mon ami qui vit à Istanbul, oui.

— Il vous a parlé de moi ?

— Il a seulement dit que vous étiez mariée à un homme très jaloux qui me tuerait si je vous faisais la cour.

— Et ça ne vous fait pas peur ?

Il y avait à la fois de l'ironie et du défi dans sa voix.

— Le jeu en vaut la chandelle, répondit-il, ses yeux dans les siens.

Il dansait plus près d'elle, mais Nilufer ne semblait pas s'en apercevoir.

— Merci du compliment, dit-elle, mais je ne suis pas une femme

libre.

Ils continuèrent à danser. Lorsqu'ils revinrent à la table, Malko trouva une carte de Curtis Wood où il avait griffonné : « Je vais me coucher. Je vous laisse la voiture. »

Malko adressa un sourire innocent à Nilufer.

— Mon ami était fatigué, il est parti se coucher.

La bouteille de Taittinger montrant des signes de faiblesse, il en commanda aussitôt une autre.

* * *

Quelques couples s'étaient enfin aventurés sur la piste du *Havana*, permettant à Nilufer et à Malko de danser de façon un peu plus intime. Celui-ci flottait sur un petit nuage rose : en dépit de sa déclaration péremptoire, elle était moins distante. Désormais, quand les bras de Malko se resserraient autour de sa taille, Nilufer se laissait aller contre lui et il sentait la masse de sa poitrine s'écraser contre l'alpaga de sa veste.

Ce n'était pas seulement sa conscience professionnelle qui le guidait. Nilufer était une proie de choix pour un amateur de femmes. Son attitude s'expliquait aisément. Elle se croyait trompée et délaissée par Omer Ugurlu. Cette sortie confirmait une des hypothèses concernant le sort du mafieux. Il avait *vraiment* disparu. Jusqu'à quel point Nilufer voulait-elle se venger ? La musique s'interrompit et ils regagnèrent la table.

Malko eut un choc : la copine de Nilufer n'était plus là. Il pensa d'abord qu'elle était aux toilettes, mais vit immédiatement que son sac avait disparu aussi. En bonne copine, elle s'était esquivée pour laisser le champ libre à Nilufer. Celle-ci réalisa ce qui se passait et murmura :

— *Bitch* [27] !

Elle se retourna pour se heurter au sourire de Malko, qui dit d'une voix faussement désolée :

— Je crois que je vais devoir vous raccompagner.

CHAPITRE VII

Pendant quelques interminables secondes, Malko crut que Nilufer allait refuser. Elle regardait la table vide, de toute évidence furieuse contre sa copine. Bénissant intérieurement la grosse femme en rose, il ne lui laissa pas le temps de se reprendre, lui tendant son sac. Le garçon surgit et il lui abandonna quelques centaines de millions, avant de se diriger vers la sortie avec Nilufer. Ils n'échangèrent pas un mot tandis qu'elle enfilait son manteau de satin vert. Le voiturier l'installa dans la Mercedes. Malko se tourna vers elle :

— Où allons-nous ?

— Nisbetiye Caddesi, à Etiler.

Apparemment résignée, elle le guida dans Etiler, puis vers Nisbetiye Caddesi, à travers les rues désertes. Malko ne pensait qu'à la suite. Il n'avait encore rien trouvé lorsqu'ils arrivèrent en face d'un majestueux building moderne. Une rampe en pente douce permettait d'accéder à l'entrée, protégée par un auvent. Juste avant, s'ouvrait l'entrée d'un parking souterrain, où une voiture était en train de s'engager.

— C'est ici, annonça Nilufer Bostani d'une voix neutre.

Il allait la déposer et elle rentrerait aussitôt. La magie du *Havana* s'était dissipée. Furieuse d'avoir été piégée par sa copine, Nilufer s'était reprise. La voiture, devant lui, venait de plonger dans la rampe du parking. Sans hésiter, Malko donna un coup de volant et s'engagea à sa suite, avant que la porte automatique ne se referme.

Nilufer ne retrouva sa voix qu'au premier sous-sol :

— Mais qu'est-ce que vous faites ? explosa-t-elle.

Malko lui adressa un sourire angélique.

— Je vous dépose.

Avant qu'elle ne puisse réagir, il sortit de la voiture et alla lui ouvrir la portière. Prise de court, elle descendit et fit face à Malko. Visiblement furieuse. Il sourit :

— Je n'aurais pas voulu que le gardien de cet immeuble vous voie sortir de la voiture d'un inconnu. Vous m'avez dit que votre mari était très jaloux.

La maîtresse d'Omer Ugurlu se détendit imperceptiblement et dit d'une voix hésitante :

— Bien. Merci. Maintenant il faut que vous repartiez. Le claquement de la porte basculante qui se, refermait fit écho à son

dernier mot.

— Comment ouvre-t-on cette porte ? demanda aussitôt Malko.

— Avec un bip, répondit sans réfléchir Nilufer Bostani.

— Vous en avez un sur vous ?

— Non.

Il réussit à demeurer impassible et dit d'une voix égale

— Dans ce cas, je crains que vous ne soyez obligée de monter chez vous en prendre un.

— Très bien, fit-elle sèchement. J'y vais. Attendez-moi.

Après lui avoir jeté un regard furibond, elle se dirigea d'un pas décidé vers la porte donnant accès aux ascenseurs. Malko lui emboîta le pas et la rattrapa au moment où elle tapait rapidement le code digital. Nilufer pivota brutalement et l'apostropha :

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Je vous accompagne, dit-il suavement. Au cas où vous auriez la tentation de m'oublier, une fois chez vous. Je n'ai pas envie de passer la nuit dans ce parking.

Sans lui laisser le choix, il poussa la porte qui venait de se débloquer et la précéda dans le couloir menant aux ascenseurs. Nilufer Bostani le rejoignit, le visage fermé, le regard flamboyant de rage. Ignorant ostensiblement sa fureur, Malko entra le premier dans la cabine et demanda :

— Quel étage ?

— Vingt-deuxième ! jeta-t-elle d'une voix vibrante de fureur.

L'ascenseur était petit et ils se faisaient face, mais Nilufer prit bien soin de ne jamais croiser son regard durant le trajet. Elle jaillit de la cabine la première, traversa le palier au pas de charge et enfonça rageusement sa clef dans la serrure, débloquent ensuite deux autres verrous. Malko se glissa à sa suite dans l'appartement. Tendu. C'est là que tout allait se jouer.

En deux enjambées, Nilufer Bostani gagna une petite console en bois doré, y rafla un bip et se retourna. Toujours aussi flamboyante de rage.

— Venez, je redescends avec vous.

Malko ne bougea pas, debout au milieu de la petite entrée, et Nilufer dut s'arrêter pour ne pas lui tomber dans les bras. Son manteau s'était ouvert découvrant la mini en cuir et le haut doré sous lequel ses seins palpaient.

— Qu'est-ce que vous regardez ? lança-t-elle d'une voix altérée.

— Vous ! fit simplement Malko. Cette fois, leurs regards se croisèrent. Ce que la jeune femme lut dans ses prunelles dorées sembla lui faire l'effet d'un choc électrique.

— Vous allez sortir tout de suite ! grinça-t-elle. J'appelle le gardien !

Joignant le geste à la parole, elle attrapa un téléphone intérieur fixé au mur. Mais pour cela, elle dut se rapprocher de Malko. Celui-ci écarta les pans du manteau et posa les mains sur ses hanches. Il était si près de Nilufer qu'il entendait le téléphone sonner, vingt-deux étages plus bas. Il lui souffla à l'oreille :

— Comment allez-vous expliquer que vous m'avez fait monter chez vous ?

Elle hésita quelques fractions de seconde et raccrocha violemment l'appareil, lui adressant un regard exaspéré.

— Mais enfin, qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous ! dit-il.

Il n'eut qu'à incliner légèrement la tête pour que leurs bouches se rencontrent l'attirant en même temps contre lui. D'abord, il se heurta à des lèvres closes, serrées. Nilufer Bostani se débattait, essayait de le repousser. Il la coinça alors entre le mur et lui, lâcha sa hanche droite pour remonter jusqu'à la carapace dorée. Effleurant la pointe d'un sein qui se durcit instantanément.

Malko s'y attarda, en une caresse aérienne.

Nilufer se débattait de plus belle, mais, prise entre le mur et Malko, elle obtenait l'effet contraire à celui qu'elle cherchait, se frottant involontairement à lui, dans une mêlée de plus en plus sexuelle. Refoulant courageusement tous ses instincts civilisés, Malko continuait à se conduire comme un collégien déchaîné, caressant la poitrine aux pointes durcies, sa bouche toujours collée à celle de Nilufer en une sorte de respiration artificielle têtue.

Sachant pourtant que cette lutte ne pourrait pas s'éterniser... C'était comme un bras de fer. Sans certaines expressions fugitives surprises dans les sombres prunelles de la jeune femme, il n'aurait pas insisté autant. Mais l'expérience lui avait appris que les choses ne tiennent parfois qu'à un fil.

Et soudain, au moment où il ne s'y attendait plus, les dents s'écartèrent comme à regret et il put enfin glisser une langue impatiente dans la bouche de Nilufer. Cette minuscule victoire le galvanisa, ses caresses devinrent aussitôt plus audacieuses, plus précises. Soudée à lui, Nilufer ne pouvait plus ignorer son désir. Était-ce cet hommage muet qui la fit basculer ? Toujours est-il que la langue de Malko qui s'agitait dans le vide sentit, soudain celle de Nilufer venir à sa rencontre.

Pour un vrai baiser.

Il eut l'impression que le nœud qui lui bloquait l'épigastre venait de se dénouer. Nilufer lui rendait son baiser ! Habilement, sensuellement, puis fougueusement, même. Il la sentait bouger contre lui et ce n'était plus pour lui échapper. Puis, d'un coup, elle arracha sa bouche de la sienne, rejeta la tête en arrière, le souffle court, et dit d'une drôle de

voix :

— Arrêtez ! Vous avez du rouge à lèvres partout !

— Ça ne fait rien...

— Maintenant partez ! insista-t-elle. Vous avez eu ce que vous vouliez...

Elle s'exprimait comme une adolescente, mais ne cherchait plus à s'enfuir. Avec un sourire, Malko souffla « non » et fit glisser le manteau de ses épaules. Ses mains s'emparèrent des pointes des seins dressées sous la souple carapace dorée et il les pinça doucement. Son regard était plongé dans celui de Nilufer, qui demeura fixe quelques instants, comme si elle luttait contre elle-même, avant de basculer. Au moment où sa bouche s'écrasait contre celle de Malko, cette fois pour un baiser sans restriction. Les bras noués sur sa nuque, Nilufer s'abandonnait enfin, son ventre collé au sien. Sans interrompre son baiser, il glissa une main entre leurs deux corps, saisit le Zip droit de sa jupe et le remonta jusqu'à la taille. Avant qu'elle ne réagisse, il en fit autant de l'autre côté. Désormais, sa jupe ne la protégeait pas plus qu'un tablier. Malko s'aventura dessous, remontant d'abord le long d'un bas « stay-up », puis sur la peau satinée d'une cuisse, jusqu'au triangle de nylon.

— Arrêtez ! Arrêtez tout de suite ! gémit Nilufer en arrachant sa bouche de la sienne.

Il la lui reprit, effleurant de ses doigts le nylon qu'il découvrit déjà humide. Peu à peu, à travers le tissu, il précisa sa caresse, jusqu'à ce que Nilufer se torde contre lui. Il sentait son sexe s'ouvrir comme une fleur, mais s'imposait de ne pas écarter cette dernière barrière. Nilufer le mordit.

Excitation ou révolte ? En tout cas, cela excita encore plus Malko.

Cette fois, il écarta le nylon et plongea aussi loin qu'il le pouvait. Nilufer se cabra, son bassin avança. Elle n'était plus appuyée au mur que par les épaules. Ses jambes s'ouvrirent, elle se laissa fouiller avec des soupirs haletants. Malko n'en pouvait plus. En un clin d'œil, il fit glisser le dernier obstacle et se défit hâtivement. Il croisa le regard noyé de Nilufer. Elle fit un faux pas et perdit l'équilibre. Malko l'accompagna dans sa chute, et n'essaya pas de la relever. D'un élan, il fut sur elle, écarta ses cuisses d'un mouvement de hanches, tâtonna un peu et l'emmancha jusqu'à la garde.

Grisé, euphorique, il demeura immobile quelques instants puis se mit à la pilonner, d'abord lentement, ensuite de plus en plus vite, quand il sentit le bassin de Nilufer venir au-devant de lui. Les mains crispées dans son dos, elle l'embrassait à s'arracher la langue, laissant filtrer des gémissements de plus en plus forts à travers leurs lèvres soudées. Il se sentit partir et donna des coups de reins encore plus violents. Jusqu'à l'explosion finale.

Vidé par cette brutale étreinte, il resta allongé sur elle, encore fiché au fond du ventre de cette femme qu'il ne connaissait pas deux heures plus tôt. La vie réservait parfois de merveilleuses surprises. Il était toujours habillé, à peine débraillé. Nilufer, les bras en croix, les yeux fermés, était très convenable jusqu'à la taille. Plus bas, sa jupe de cuir relevée sur ses hanches découvrait son ventre, le haut de ses cuisses et les longs bas noirs. Elle ouvrit les yeux, le regard flou, la bouche enflée, et soupira :

— Vous êtes fou !

Il se releva le premier et l'aida à en faire autant. Elle titubait, la jupe ouverte battant ses cuisses. Il la suivit jusqu'à un petit salon meublé comme une bonbonnière et elle se laissa tomber sur un canapé qui d'après le catalogue posé à côté, venait de chez Claude Dalle.

— J'ai laissé mon sac dans l'entrée, dit-elle. Vous pouvez me le donner ?

Il alla le chercher. Elle y prit un paquet de Marlboro, en alluma une avec son élégant Zippo « Slim » en or massif et se tourna vers Malko.

— Vous faites cela avec *toutes* les femmes ?

— Non, corrigea Malko, ce n'était pas prémédité. Je ne pouvais pas...

Elle le coupa :

— Vous m'avez pratiquement violée.

Heureusement qu'il y avait le « pratiquement » ! Malko n'eut pas le temps de répliquer. Le portable de Nilufer sonnait.

Il entendit une voix de femme, la conversation fut brève et elle raccrocha.

— C'est Fatima. Elle me demandait si j'étais bien rentrée.

— Il faudra que je lui envoie des fleurs, dit Malko.

Nilufer lui jeta soudain un regard furibond.

— Ne croyez pas que vous m'avez séduite ! Ce soir, j'avais décidé de me faire draguer ! Par n'importe qui.

— Ah bon, fit Malko, nullement vexé. Je suis heureux d'avoir été ce « n'importe qui ». Mais pourquoi ?

— Cela ne vous regarde pas, fit sèchement Nilufer.

Elle tira violemment sur sa cigarette. Plus belle que jamais. Malko saisit l'occasion.

— Vous avez un problème avec votre mari ?

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Normalement, il aurait dû être là, ce soir.

Elle haussa les épaules.

— Il est en voyage.

Visiblement, elle n'avait pas envie de s'étendre sur le sujet.

Elle referma les deux Zip de sa jupe, redevenant complètement décente.

Malko réalisa deux choses : d'abord, il n'avait pas vu grand-chose de son corps. Ensuite, c'était le moment de faire avancer son enquête. Évidemment, il y avait un pas difficile à franchir. Au moment où Nilufer écrasait sa cigarette dans le cendrier et disait « J'ai sommeil », il lança sa bombe d'une voix égale :

— Je pense que vous vous trompez au sujet d'Omer Ugurlu.

* * *

— Comment ! Vous connaissez Omer !

Elle s'en étranglait. Tétanisée. Malko vit passer dans ses prunelles sombres toute une gamme de sentiments. La stupéfaction, l'incompréhension, puis la fureur.

— Je ne l'ai jamais rencontré, corrigea Malko, mais je connais vos liens avec lui.

Le regard de Nilufer s'assombrit encore

— Vous prétendiez m'avoir rencontrée par hasard. Vous avez menti !

— Non, notre rencontre au *Somdan Park* était vraiment due à la chance.

Changeant de sujet, elle l'apostropha violemment.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Puisque vous connaissez Omer, vous devez savoir où il se trouve.

Malko secoua la tête.

— Non, mais je voudrais bien le savoir.

Nilufer cracha comme un chat en colère.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis venu à Istanbul spécialement pour le rencontrer. Si vous n'aviez pas dîné au *Somdan Park*, ce soir, vous m'auriez trouvé sur votre route, un peu plus tard.

— Pourquoi voulez-vous voir Omer ? Il vous doit de l'argent ?

— Non, dit Malko, je veux lui poser des questions sur une très vieille affaire à laquelle il a été mêlé. Je ne crois pas qu'il se soit enfui avec une femme. J'en suis même pratiquement certain. Je crains plutôt qu'il ne soit, au mieux, en fuite, et au pire, mort.

Les prunelles de Nilufer flamboyaient comme deux diamants noirs. Elle se leva et se planta en face de lui, tremblante de fureur

— Puisque vous êtes au courant de tant de choses, vous saviez que je le croyais parti avec une autre femme.

— C'est exact, dut reconnaître Malko. On me l'a dit.

— Mais vous me dites que vous pensez le contraire. Vous avez profité de mon désir de me venger pour coucher avec moi. Au lieu de me dire la vérité *avant* !

— C'était au-dessus de mes forces, reconnut Malko. J'avais trop

envie de vous.

— *Oruscu cocuglu ! [28]* Vous savez très bien que je n'aurais jamais couché avec vous si vous m'aviez appris cela au début de la soirée !

Déchaînée, elle ramassa son précieux Zippo en or massif et le transformant en arme, le lui jeta à la tête de toutes ses forces. Heureusement, il eut le temps de se protéger de la main.

Le portable suivit. L'appareil le heurta à l'épaule, éclata et se répandit sur la moquette. Sans souffler, Nilufer empoigna alors un lourd cendrier en cristal et le jeta à la tête de Malko. Ce dernier le reçut sur le côté de la tempe. Étourdi, il tournoya et perdit l'équilibre. Nilufer avait déjà plongé la main dans un tiroir : elle la ressortit, tenant un long coupe-papier, aigu comme un poignard. Elle se rua sur Malko.

— Je vais t'arracher les couilles ! *Pezeveyk ! Buk soyou ! [29]*

Une furie ! Malko reçut le choc de son corps et parvint à lui saisir le poignet, la repoussant sur le canapé où ils s'effondrèrent tous les deux. Le sang de sa blessure de la tempe lui coulait dans les yeux. Nilufer lui cracha au visage, lui expédia un coup de genou qui, s'il avait atteint son but, l'aurait rendu impuissant. Puis, elle essaya de le mordre. Elle ruait sous lui comme une damnée. Voyant qu'elle n'arrivait pas à prendre le dessus, elle lui jeta d'une voix chargée de haine :

— Je paierai pour qu'on vous arrache les couilles. Et je regarderai.

Malko ne broncha pas, la laissant se calmer. Lorsqu'elle lâcha enfin son poignard improvisé, il dit calmement :

— Ce qui s'est passé ce soir n'a rien à voir avec un plan ! Je vous ai vue et j'ai eu envie de vous. C'est la *seule* raison pour laquelle je vous ai suivie. J'avais d'autres moyens de vous contacter, je sais pas mal de choses sur vous.

Elle ne répondit pas, subitement prostrée, sa pulsion meurtrière évanouie. Malko se releva, tout en la surveillant du coin de l'œil. Mais la jeune femme semblait groggy. Elle se mit debout, à son tour, et lissa sa jupe d'un geste machinal.

— Maintenant, partez, dit-elle à Malko d'une voix neutre, et ne revenez jamais.

Il lui fit face. Désormais, ils étaient deux ennemis.

— Avant de partir, dit-il, je voudrais vous dire que je sais *pourquoi* Omer Ugurlu a disparu.

— Vous mentez ! lança-t-elle sans conviction.

— Non. À mon avis, ou il est mort ou il se cache parce qu'on a tenté de l'assassiner. Pour le faire taire.

— À propos de quoi ? croassa-t-elle.

Ses traits étaient à nouveau tirés, mais ce n'était plus la colère.

— À propos du meurtre récent, à Langley, à côté de Washington, d'un officier du MIT, le colonel Sultan Rezit. Omer Ugurlu a organisé

son élimination. Probablement pour le compte du MIT qui cherche maintenant à l'éliminer à son tour.

Les prunelles agrandies, les traits défaits, Nilufer semblait avoir reçu un coup sur la tête. Malko comprit qu'elle *savait* qu'il disait la vérité. Elle s'assit, se baissa pour ramasser son élégant Zippo en or massif et alluma une cigarette.

— Dites-moi tout ce que vous savez, demanda-t-elle après avoir tiré une longue bouffée.

Elle était sa seule alliée potentielle, et la seule personne qui pouvait le mener à Omer Ugurlu. Il lui raconta tout, ne cachant pas sa qualité d'agent du gouvernement américain, sans, toutefois, prononcer le mot « CIA ». Il conclut par son contact avec Bagci.

— Lorsque je suis arrivé à Istanbul, expliqua-t-il, je n'avais que cette piste. Ensuite, j'ai découvert que ce Bagci travaillait pour Omer Ugurlu. Vous le connaissez ?

— Je l'ai déjà vu, fit-elle sèchement, c'est un petit voyou sans intérêt...

— Je suis d'accord, renchérit Malko. Mais il « gérait » les tueurs de Langley, pour le compte de votre ami Ugurlu. Qui lui-même agissait pour le compte de quelqu'un d'autre... que je n'ai pas identifié.

Elle ouvrit la bouche, la referma et il sut instantanément qu'elle était au courant. Mais elle se reprit aussitôt et dit :

— Je vous ai écouté. Maintenant, partez.

Malko s'exécuta. À quoi bon rester : de toute évidence, elle ignorait où se trouvait son amant. Mais au moment où il ouvrait la porte, elle lui lança :

— Pourquoi ce colonel Rezit aurait-il été tué ?

Malko se retourna, décidé à jeter un pavé dans la mare.

— Parce qu'il se préparait à faire des révélations sur le rôle du MIT dans l'attentat contre le pape Jean-Paul II, il y aura bientôt vingt ans, dit-il.

Nilufer eut une drôle de grimace, puis laissa tomber, méprisante :

— Ce sont des contes de fées !

— Dans les contes de fées, il n'y a pas de morts... Ici, il y en a déjà neuf, si on compte le chauffeur de votre ami. Et il pourrait y en avoir d'autres.

— Qui ?

— Vous ! dit-il. Vous en savez assez pour inquiéter ceux qui sont derrière cette affaire. Je crois qu'Omer Ugurlu est souvent allé en Bulgarie dans les années quatre-vingt. Étiez-vous avec lui ?

Il vit le visage de Nilufer Bostani se décomposer brièvement, mais elle lui tendit le bip et ouvrit la porte :

— J'en ai plusieurs. Ne revenez pas, je ne vous ouvrirai pas.

— Laissez-moi au moins votre téléphone.

— Non.

La porte claqua derrière lui. Dans l'ascenseur, Malko se dit qu'en dépit d'un intermède exquis, il n'avait guère avancé... Nilufer en savait encore moins que lui sur la disparition de son amant et pour le reste, ne parlerait pas... Il restait Bagci, si toutefois le jeune voyou avait quelque chose à dire. Il avait dû être recruté par Ugurlu sans connaître le dessous de l'affaire. Tout cela n'était pas très positif. En plus, se posait le problème Zeynel Sokik. Combien de temps Malko réussirait-il à donner le change au MIT sur les raisons de sa présence à Istanbul ?

* * *

— Je n'aime pas cela, souffla Elko Krisantem, assis en face de Malko dans la *breakfast-room*, au premier étage du *Marmara*. La police est venue se renseigner sur moi à la réception de l'hôtel. Ils voulaient savoir quand j'étais arrivé, où j'habitais, avec qui j'étais. C'est un des employés qui m'a prévenu tout à l'heure, me demandant si je n'étais pas recherché par la police...

— Vous ne risquez rien avec votre passeport autrichien, le rassura Malko. Mais faites attention, ne gardez pas l'arme que vous vous êtes procurée...

— Je l'ai déjà confiée à un copain.

Malko termina son café. Sa position devenait intenable. Il fallait prendre le taureau par les cornes. À peine remonté dans la chambre, il appela Zeynel Sokik. Le colonel du MIT le prit immédiatement.

— Je peux passer vous voir ce matin ? demanda Malko. Je serai là ce week-end. Mais j'ai autre chose à vous dire.

— Avec plaisir ! Je vous attends.

Malko sauta dans un taxi, puisque Krisantem n'avait provisoirement plus de voiture et se fit conduire au palais Dolmabace. L'immeuble du MIT était juste en face. Il avait une partie délicate à jouer. Zeynel Sokik l'accueillit aussi chaleureusement que la veille. Les effusions passées, Malko s'assit en face de lui.

— Zeynel, je vous ai menti hier, dit-il. Je suis venu travailler à Istanbul.

Il discerna immédiatement un soulagement visible sur le visage de son vis-à-vis. Zeynel Sokik se pencha en avant, souriant.

— Dites-moi tout.

Malko lui relata l'attaque des agents de la CIA, à Langley et le numéro de téléphone trouvé sur un des tueurs. Il conclut :

— Nous avons voulu remonter jusqu'au « sponsor ». Trois agents de la *Company* ont été abattus. Mais on m'a demandé de ne pas passer par vous parce que ce carnage semblait viser avant tout un membre du MIT. Je me rends compte que c'était idiot...

— D'autant plus que je peux vous aider, souligna l'officier. *Nous* aussi nous nous sommes penchés sur cette affaire. Je vais tout vous dire. Le colonel Sultan Rezit avait mal tourné. Il jouait et il avait besoin de beaucoup d'argent. Il s'était acoquiné avec deux grands voyous, les frères Ergin, qui sont au pénitencier de Kartal en ce moment. Il organisait le transfert de leurs chargements de drogue grâce à sa position et touchait d'importantes commissions. Nous le savions et nous l'avons mis en garde. On ne pouvait pas le couvrir indéfiniment. Il s'est retrouvé coincé. S'il arrêta le trafic, il ne pouvait plus payer ses dettes, assurer son train de vie... Alors, il a commis l'erreur de sa vie : il a gardé l'argent du dernier chargement d'héroïne et s'est enfui aux États-Unis. Bien sûr, pour obtenir l'asile politique, il lui fallait offrir une contrepartie. Donc, il a prétendu avoir des révélations à faire. En a-t-il fait ?

— Non, dut reconnaître Malko.

— Vous voyez ! fit triomphalement le colonel Sokik. Seulement, les frères Ergin, de leur prison, ont lancé un contrat sur lui, le soustrayant à un de leurs copains, Omer Ugurlu. Qui, lui-même, a chargé d'autres gens de traiter cette affaire.

— Omer Ugurlu a disparu.

— Oui. Je pense qu'il a été abattu par l'équipe Ergin. Ou qu'il est en fuite pour leur échapper. Ils ne lui avaient pas demandé de tuer des Américains ni de se faire prendre... Voilà : tout le dossier est à votre disposition. Si vous le souhaitez, vous pouvez même interroger les frères Ergin, mais ils risquent de ne pas être très bavards...

Le regard de ses yeux bleus fixait Malko, transparent. Un moment, celui-ci fut ébranlé : tout collait. Seul un détail clochait : les passeports des tueurs. Ce n'étaient pas les frères Ergin qui les leur avaient procurés...

— Merci Zeynel, dit-il. Dès que j'aurai ce dossier, je le porterai à John Burke. Nous pourrons déjeuner tous les trois ensuite.

— Très bonne idée ! approuva le Turc. En tout cas, cette affaire ne se termine pas trop mal pour nous...

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Zeynel Sokik arborait un air malicieux et complice.

— J'espère, dit-il, que Nilufer Bostani s'est montrée à la hauteur de sa réputation...

Devant la surprise évidente de Malko, il enchaîna :

— Mis au courant de votre présence à Istanbul, mes chefs avaient décidé de vous protéger. Les gens qui ont monté cette manip sont dangereux. Hier soir, vous vous êtes bien débrouillé : Nilufer Bostani n'est pas une fille facile.

Malko bondit sur l'occasion.

— En effet, je ne regrette pas ma soirée ! dit-il. Si je reste encore

quelques jours, je compte bien la revoir. Elle ignore qui je suis, et croit à un simple coup de foudre.

Machinalement, il tâta sa pommette encore enflée, là où le cendrier de cristal l'avait atteint.

— Je voudrais être à votre place, soupira Zeynel Sokik. Je vous fais porter le dossier demain matin.

Il le raccompagna jusqu'en bas et tint absolument à mettre sa voiture à sa disposition. Tandis qu'il redescendait vers le *Marmara*, Malko se dit que cette année, l'Oscar du plus grand menteur allait être difficile à attribuer. Ni Sokik ni lui n'étaient dupes de leurs histoires respectives. Malko allait être contraint à un grand numéro de prestidigitateur : continuer son enquête sous le regard des agents du MIT, en faisant en sorte qu'ils ne s'aperçoivent de rien.

Seulement, dans ce poker menteur, c'est lui qui prenait tous les risques. Et il ne tenait pas à ce que le dixième cadavre de cette affaire soit le sien.

CHAPITRE VIII

Bagci se hâtait sur le trottoir encombré de Ordu Caddesi, dans le quartier de Beyazit, un genre de Sentier où logeaient dans de petits hôtels minables toutes les putes russes arrivées d'Odessa. Zigzaguant au milieu des portefaix chargés de ballots, il était perdu dans ses pensées : comment extorquer à la fille qu'il allait voir la moitié de la prestation payée par son client de l'hôtel *Diwan*. Un passant le heurta et il fut arraché à ses réflexions. Il aperçut un homme de petite taille, joufflu, engoncé dans une vieille canadienne marron, avec une chemise noire et une cravate voyante. Ses petits yeux noirs et vifs se posèrent sur Bagci.

— Qu'est-ce que tu fais par ici, petit ? demanda d'un ton bonhomme celui qui l'avait heurté.

Le jeune voyou sentit son sang se liquéfier. L'homme qui lui parlait était un major du MIT chargé de la lutte contre les trafiquants russes. Bagci lui avait arrangé des coups avec des putes russes pour obtenir sa neutralité bienveillante et lui servait parfois d'indicateur.

— Oh rien, *abi* [30], prétendit Bagci. Je vais voir un copain qui me doit de l'argent.

L'officier hocha la tête, compréhensif.

— Je vois. J'ai un truc à te demander. Viens prendre un thé.

Une offre que Bagci ne pouvait pas refuser. Il suivit l'officier du MIT jusqu'à un kiosque voisin et ils commandèrent chacun un thé. Tenant le gobelet brûlant à deux mains, Bagci se demandait ce que le major Semer lui voulait... Soudain, il vit une voiture glisser le long du trottoir et s'arrêter en face du kiosque. À bord, il y avait deux hommes moustachus en veste de cuir. Des types du MIT. Il se sentit soudain très nerveux et avala son thé d'un coup, s'arrachant horriblement le gosier.

— Il faut que j'y aille, fit-il. Qu'est-ce que vous voulez ?

— C'est un peu long, dit le major Semer. Ici, il fait froid. Viens, on va se mettre au chaud dans ma voiture.

Il le prit par le bras. Affolé, Bagci se dégagea et regarda autour de lui. Comment pouvait-il avoir aussi peur en plein jour, en pleine ville ? Soudain, il se mit à courir comme un dératé, hurlant : « *Polisi ! Polisi !* » Il ne fit pas dix mètres. Un des policiers était sorti de la voiture – une vieille Mercedes – et l'avait intercepté. Ceinturé, soulevé

du sol, il se mit à se débattre en hurlant. Des passants s'arrêtèrent, prêts à intervenir, mais, hélas pour lui, il y eut un grand bruit de glaces : vingt mètres plus loin, deux portefaix se battaient en s'insultant et venaient de briser une vitrine. C'était beaucoup plus intéressant et les badauds se dirigèrent par-là.

Bagci fut projeté la tête la première dans la Mercedes qui démarra immédiatement. À coups de pied, un des occupants et le major l'allongèrent sur le plancher de la voiture. Puis, le major Semer prit place à l'arrière, les pieds sur la tête de Bagci. La Mercedes démarra et fit demi-tour. Le major se pencha sur le jeune voyou.

— De quoi as-tu peur ? Je voulais juste bavarder avec toi.

Bagci sanglotait, terrifié. Ce genre de balade ne lui disait rien de bon. Des hommes comme le major Semer avaient pratiquement droit de vie et de mort sur tout citoyen turc. Au nom de la défense du pays. Ils roulèrent près d'une demi-heure, après avoir repris le pont Atatürk, jusqu'à une énorme décharge publique du quartier d'Emniyet Tepe, le long de la rive nord de la Corne d'Or, le bras de mer se jetant dans la mer de Marmara. Dans ce coin, il n'y avait plus que des usines abandonnées, détruites par le tremblement de terre de 1999.

Le major Semer sortit le premier et ses hommes arrachèrent Bagci de la voiture, l'entraînant au milieu de la décharge où il faisait un froid glacial. Ils s'immobilisèrent entre deux containers, à l'abri des regards, et le major se planta en face de lui.

Désormais, Bagci devinait pourquoi il était là. Les mains dans les poches, grelottant, les yeux baissés, il avait toutes les peines du monde à ne pas trembler comme une feuille. Dans sa poche, sa main serrait son téléphone portable. À l'aveuglette, il composa le numéro de Mimoza, attendant le moment propice pour prendre du champ et appeler au secours.

— Qu'est-ce que vous voulez ? geignit-il ; je n'ai rien fait...

Le major Semer eut un bon sourire.

— Je sais que tu n'as rien fait. Mais tu as rencontré un espion étranger, ce n'est pas bien. Tu aurais dû le signaler aux autorités.

Bagci ouvrit de grands yeux, sincèrement étonné.

— Mais je n'ai rencontré personne ! protesta-t-il.

Le poing du major Semer lui ouvrit la lèvre inférieure. Tombé à terre, Bagci se releva vite, aidé affectueusement par les coups de pied des deux agents du MIT. D'une voix calme, le major Semer lança une série de questions.

— Tu n'as pas rencontré un étranger au *Laila* ? Tu ne l'as pas accompagné faire du shopping ? Tu ne l'as pas retrouvé hier soir devant le *Somdan Park* ?

— Mais si ! couina Bagci, mais ce n'est pas un espion, c'est un client de Mimoza. Il voulait des putes, jouer, s'éclater, je lui ai servi de

guide, c'est tout. Ce n'est pas un espion...

— Comment le sais-tu ?

Bagci demeura muet devant la question brutale et idiote. Sous le regard mauvais du major, il crevait de peur et sentit qu'il ne s'en sortirait pas. Il fit soudain un bond en arrière et sortit le portable de sa poche, appuyant sur O.K. pour déclencher la communication. En même temps, il cria dans l'appareil :

— Mimoza ! Mimoza ! Préviens la police, on veut me tuer ! Je suis à Emniyet Tepe. Je...

Il ne put continuer. Un des agents du MIT venait de lui faire sauter l'appareil des mains. Le portable tomba à terre et il y eut une lutte confuse. Roué de coups, Bagci se retrouva à genoux, le visage en sang. Le major se planta en face de lui.

— Tu vas dire la vérité ? C'est à toi qu'Omer Ugurlu s'est adressé pour liquider ce salaud de Sultan Rezit ?

Bagci essuya le sang qui coulait de sa lèvre et leva un regard sournois sur son interlocuteur.

— Oui, dit-il dans un souffle. Mais...

Le major lui envoya un coup de pied en plein visage. Lorsque Bagci se fut redressé, l'officier du MIT lui lança :

— Et comme par hasard, l'étranger avec qui tu étais est à Istanbul pour *trouver* qui a envoyé ces deux types là bas... Tu veux me faire croire que c'est une coïncidence ?

Bagci ne comprenait plus. Sûr de lui, il releva la tête.

— Je ne sais pas qui est cet homme. Il ne m'a parlé de rien.

— Bien, fit le major, plus calme.

Le jeune voyou tamponna sa lèvre éclatée. Il tremblait de peur et de froid.

— Je peux m'en aller ?

Il était prêt à faire des kilomètres à pied pour échapper à ce cauchemar. Le major du MIT s'écarta un peu.

— Tu peux t'en aller, conclut-il.

Bagci ne vit pas l'agent qui s'était glissé derrière lui. Le bras tendu, ce dernier lui mit une balle dans la nuque avec un pistolet prolongé par un gros silencieux. L'énergie cinétique projeta la tête du jeune homme en avant. Le projectile, après avoir traversé son cerveau, ressortit par son œil gauche. Il s'effondra sur le sol, les bras en croix. Debout au-dessus de lui le policier tira encore trois fois dans la tête, pour plus de sûreté. Le major avait déjà repris sa place dans la voiture. Mission accomplie. Il savait très bien que Bagci était innocent, mais le jeune voyou était un témoin qui devait disparaître.

Laissant le cadavre sur place, les deux policiers remontèrent dans la vieille Mercedes. Le major Semer n'éprouvait absolument rien. Affecté longtemps à une section chargée de liquider les gauchistes, il avait

perdu toute sensibilité. Et puis, Bagci était quand même complice d'un quadruple meurtre. Il méritait son sort. Tout à coup, il sursauta et jura.

— Le portable !

Le chauffeur se retourna.

— Quel portable ?

— Celui de ce petit con ! grommela le major. Il faut le récupérer.

Le chauffeur fit demi-tour et ils revinrent dans la décharge publique. Un des agents retrouva facilement le portable et le ramassa. Il eut un haut-le-cœur : l'appareil était resté ouvert. Il le porta à son oreille et fit « allô ».

— Bagci ! fit aussitôt une voix de femme. C'est toi Bagci ? Tu vas bien ? Qu'est-ce qui se passe ?

Instinctivement, l'agent du MIT coupa la communication et regagna la voiture, tenant le portable entre deux doigts comme si c'était un animal dangereux. Il le tendit au major en disant simplement :

— C'est ennuyeux ! Il était resté ouvert.

Le major Semer sentit le sang se glacer dans ses veines. Autrement dit, quelqu'un avait tout entendu ! Un témoin auditif du meurtre de Bagci Arven ! Quelqu'un qui était peut-être en train d'alerter la police, ce qui n'était pas trop grave, mais aussi bien un journal d'opposition, comme *Milliyet*, et c'était infiniment plus ennuyeux... Et qu'allaient dire ses chefs ?

Fiévreusement, il appuya sur la touche permettant de remonter les appels et le dernier numéro appelé s'afficha. Il le nota soigneusement et coupa le portable avant de le mettre dans sa poche. Ensuite, il appela son bureau et demanda de toute urgence qu'on lui trouve le nom et l'adresse de l'abonné concerné.

* * *

Malko referma l'annuaire téléphonique. Aucun numéro au nom d'Omer Ugurlu ou de Nilufer Bostani. Depuis sa visite à Zeynel Sokik, il s'était réorganisé, récupérant Elko Krisantem, la Mercedes et son pistolet. Arrivant à la conclusion que la seule chance de progresser était Nilufer. La jeune femme savait sûrement beaucoup de choses. Et, si Ugurlu était vivant, il finirait par la contacter. Seulement, Malko ne possédait même pas le téléphone de cette dernière.

Il appela enfin Curtis Wood qui promit de faire de son mieux, grâce à son copain du *Somdan Park*. Malko se dit qu'il n'avait plus qu'une chose à faire. Il écrivit un petit mot sur une de ses cartes et descendit.

— On va Nisbetiye Caddesi, l'immeuble Akmerkez, dit-il à Elko. Au passage, on achète des fleurs.

Le portier de l'immeuble l'accueillit avec un sourire et lui apprit

que Nilufer était sortie. Malko lui donna sa lettre, ses fleurs et dix millions de livres. Ravi, le vigile précisa :

— J'ai vu Mme Bostani sortir en voiture.

— Qu'est-ce qu'elle a comme voiture ? demanda innocemment Malko.

Le genre de question à laquelle on ne refuse pas de répondre quand on a reçu dix millions de livres.

— Une BMW verte, expliqua l'homme. Mme Bostani est très superstitieuse, elle adore le vert.

Il n'avait plus qu'à reprendre la direction du *Marmara*. Il y était à peine que le téléphone sonna.

— Monsieur Linge ?

— Oui, dit-il.

— C'est Mimoza. Vous savez ce qui est arrivé à Bagci ?

— Non. Comment le saurais-je ?

— Ils l'ont tué ! cria soudain la sœur du jeune voyou, dans une explosion de sanglots. Ils l'ont tué ! J'ai entendu les coups de feu. J'ai tout entendu. Ce sont des policiers. Ils parlaient de vous...

Malko sentit l'adrénaline se ruer dans ses artères.

— Expliquez-moi. Que s'est-il passé ?

— Il m'a appelée, expliqua la jeune femme. De son portable. Il était avec des gens qui le menaçaient. Ils lui ont arraché son portable, mais celui-ci est resté ouvert. J'ai tout entendu. Ils voulaient savoir s'il vous avait parlé de deux hommes, des gens qu'il a envoyés à Los Angeles...

Malko frémit : elle se trompait de ville, mais c'était tout.

— Et alors ?

— Ils l'ont tué, répéta-t-elle. J'ai entendu les coups de feu. Quatre. Ensuite, plus tard, quelqu'un a fait « allô ». Mais ce n'était pas lui. Quand j'ai répondu, il a coupé. Je vais aller à la police. C'est à cause de vous qu'il est mort.

— Où est-il ?

— Du côté de la Corne d'Or, je ne sais pas où exactement.

De toute façon, cela n'avait aucun intérêt de retrouver le corps de Bagci. Son meurtre confirmait la théorie de Malko. C'était bien le MIT qui faisait le ménage : d'abord le colonel Rezit, puis Omer Ugurlu et maintenant Bagci. La prochaine sur la liste était Nilufer Bostani. Et probablement Mimoza.

— Où êtes-vous ? demanda-t-il.

— Pourquoi ?

— Vous êtes en danger, à cause de ce qui vient de se passer. Ceux qui ont tué Bagci risquent de s'attaquer à vous.

— Salaud ! lança-t-elle. Je vais venir à votre hôtel, Vous allez me protéger.

— C'est impossible, dit Malko. Vous ne pouvez pas vous cacher

quelque part ? Quitter Istanbul ?

— Je n'ai pas d'argent.

— Je peux vous en donner.

— Je viens.

— Non !

En la rencontrant, il condamnait à mort la jeune femme.

— La meilleure chose à faire, continua-t-il, c'est d'aller dans un journal, d'alerter la presse. Ensuite, ils n'oseront pas vous toucher.

— Je veux de l'argent ! hurla-t-elle. C'est à cause de vous ! Je viens !

Elle coupa avant que Malko ait pu placer un mot. Effondré, il se demanda que faire. À part accueillir Mimoza au consulat américain, il ne voyait rien. Mais la CIA n'accepterait jamais. Il pensa à appeler Zeynel Sokik pour qu'il intervienne. Mais l'officier du MIT nierait tout. Il ne restait qu'une solution : intercepter Mimoza et la conduire lui-même jusqu'au journal *Milliyet* où elle pourrait raconter son histoire. C'était sa meilleure assurance vie.

* * *

Le major Semer grimpa quatre à quatre l'escalier nauséabond menant au premier étage de cette mesure située dans l'ancien quartier des puttes d'Istanbul, colonisé par les marchands de voitures, à côté de la rue Dolapdere. Il y avait trois portes. Il frappa aux trois sans recevoir de réponse. Il ne possédait le nom et l'adresse de Mimoza que depuis quelques minutes... Il redescendit et appela un de ses hommes.

— Tu restes là-haut et dès qu'elle rentre, tu m'appelles.

Il remonta en voiture. Ce genre de femme pouvait être n'importe où ! Certes, avec le temps, on la retrouverait, mais si elle avait raconté son histoire, il risquait de se retrouver affecté au fond de l'Anatolie. Dans son métier, on n'aimait pas beaucoup les bavures... Soudain, il eut une idée. Ressortant le portable de Bagci, il composa le numéro de Mimoza. Celle-ci répondit aussitôt.

— *Evet ?*

Le major sentit son cœur se dilater de joie. Maintenant, il s'agissait de jouer finement.

— Bonjour, dit-il, je cherche à joindre Mimoza.

— C'est moi. Qui êtes-vous ?

— Vous ne me connaissez pas. Je suis le colonel Sipayoglu de la JITEH [31]. Il semble qu'un de vos amis ait des problèmes avec la justice.

Mimoza le coupa.

— Salaud ! C'est vous qui l'avez tué ! hurla-t-elle. Je reconnais votre voix. Vous avez tiré quatre fois sur lui.

— À côté de lui, corrigea doucement le major. Il fallait l'intimider. Mais il est en parfaite santé.

— Passez-le-moi !

— Il a été transféré dans nos locaux, mais vous pouvez venir le voir, affirma l'officier du MIT. Dites-moi où vous êtes et je viendrai vous chercher.

— *Essagen essek* [32] ! hurla la fille. Vous voulez me tuer ! Mais je vais aller tout raconter au *Milliyet* ! Tout.

Hystérique, elle raccrocha. Le major se pencha vers le chauffeur.

— On va au journal *Milliyet*. Mets la sirène !

* * *

Malko se trouvait en bas de l'escalator quand il vit Mimoza surgir comme une furie d'un taxi. Elle se précipita dans la porte tournante, l'aperçut, évita le portique magnétique et fonça sur lui.

— Vous avez mon argent ? hurla-t-elle si fort que les vigiles du portique s'avancèrent, prêts à la refouler.

Malko les rassura d'un geste et tendit une liasse de billets à Mimoza.

— Tenez ! Je vous emmène au *Milliyet*, j'ai mon chauffeur.

Mimoza lui arracha l'argent.

— Je n'ai pas besoin de votre chauffeur ! hurla-t-elle.

Elle ressortit aussi vite qu'elle était entrée, Malko à ses trousses. Elle se jeta sur la place Taksim et bondit dans un autre taxi. Découragé, Malko rentra dans l'hôtel, sous le regard ironique des vigiles. Que faire ? Le récit de Mimoza était clair. Le MIT venait d'éliminer Bagci. Refermant une de ses rares pistes.

Sa décision fut prise rapidement. Il appela Elko. Lorsque la Mercedes se rangea le long du trottoir, Malko y monta.

— Où allons-nous ? demanda le Turc.

— D'abord, faites une rupture de filature. J'ai besoin d'aller à un rendez-vous.

Elko démarra aussitôt. Ils descendirent vers le Bosphore. Le Turc conduisait lentement, regardant souvent dans le rétro. Au bout d'un moment, il remarqua :

— Nous sommes suivis. Une Renault grise.

Il se lança dans le dédale de Cibangiz avant de remonter, s'arrêtant dans le parking désert du casino Maxim's fermé, juste après un virage en épingle à cheveux. La Renault grise surgit presque aussitôt et ne les voyant pas, fonça vers Taksim. Elko replongeait déjà dans le dédale des petites rues, tournant aussitôt à droite. Le conducteur de la Renault le vit enfin et freina brutalement. Hélas, la rue était trop petite pour qu'il puisse faire demi-tour ! En plus, Il avait une voiture

derrière lui. Quelques centaines de mètres plus loin, Elko stoppa, sortit de la voiture et annonça :

— Voilà ! Vous êtes tranquille.

Ils se trouvaient non loin de Ciragan. Malko prit le volant et se perdit dans la circulation. Vingt minutes plus tard, il était en face de l'immeuble de Nilufer. Il s'arrêta devant le *Papermoon*, inspectant les lieux. Bien entendu, la porte du parking souterrain était fermée. Il avança et appuya sur le bip que lui avait abandonné Nilufer. La porte se souleva. Malko gara sa Mercedes au premier sous-sol et commença son exploration.

Un quart d'heure plus tard, il était certain d'une chose : il n'y avait pas de BMW verte. Donc Nilufer allait rentrer. Il n'y avait plus qu'à l'attendre.

* * *

— Voilà le taxi, annonça un des agents du MIT posté devant le bloc d'immeubles abritant les principaux quotidiens d'Istanbul, près de l'aéroport.

Un autre policier, planqué devant le *Marmara*, avait relevé le numéro du véhicule de Mimoza et le leur avait communiqué par radio.

— Suivez-le, ordonna le major. Attrapez-la dès qu'elle sort.

Ça allait se jouer en quelques secondes. Le taxi de Mimoza stoppa pile en face du journal. La jeune femme eut tout juste le temps d'ouvrir la portière. Au moment où le taxi repartait, elle fut encadrée par deux moustachus. En un clin d'œil ils l'eurent traînée jusqu'à la vieille Mercedes et jetée dedans, sur le plancher. Comme elle se débattait furieusement, agrippant la jambe du major, celui-ci prit dans son holster un Walther PPK calibre 38 et, dans sa poche, un gros silencieux qu'il vissa au bout du canon. Sans même que la voiture s'arrête, en pleine circulation, il appuya l'extrémité du silencieux sur la tête de Mimoza et appuya trois fois de suite sur la détente.

Mimoza sursauta, puis ne bougea plus. Le major dévissa le silencieux, le remit dans sa poche et, après avoir mis le cran de sûreté, ôta le chargeur de son arme et fit sauter la cartouche montée dans le canon. Ensuite, il remit le PPK dans son holster. Le règlement interdisait de garder une arme approvisionnée, sauf en cas d'urgence, et le major Semer était un homme scrupuleux.

— On va où ? demanda le chauffeur.

— Au même endroit, répondit le major en allumant une cigarette, contrarié.

À cause de tout ça, il avait raté une « *Iftar party* » hyper sympa.

* * *

Malko baissa les yeux sur les aiguilles lumineuses de sa Breitling. 7 h 40 et toujours pas de Nilufer. Chaque fois que la porte automatique du parking se mettait à grincer, il sursautait. Tapi dans sa voiture, tous feux éteints, personne ne le remarquait. Il avait pensé aller attendre la jeune femme sur le palier, mais la porte menant aux ascenseurs était commandée par un code. Il songea soudain qu'elle ne mettait peut-être pas toujours sa voiture au garage.

Son portable ne passait pas : il était coupé du monde. Grincement. Il leva la tête, fut ébloui par des phares. Une voiture descendait la rampe. Ce n'est que lorsqu'elle passa devant lui pour gagner son box qu'il vit qu'il s'agissait d'un coupé BMW vert.

Il attendit quelques instants et sortit de sa Mercedes, allant au-devant de la jeune femme. Nilufer émergea du box, la tête baissée, un trousseau de clefs à la main, si absorbée qu'elle n'aperçut Malko qu'au dernier moment. Elle s'immobilisa, comme frappée par la foudre.

— Ne m'en voulez pas... commença Malko.

Les coins de la bouche de la jeune femme s'abaissèrent. Sans un mot, elle plongea la main dans son sac et la ressortit, serrée sur un revolver. Elle tendit le bras dans sa direction et tira, sans la moindre hésitation.

CHAPITRE IX

Omer Ugurlu, tapi derrière la porte vitrée fermant l'arrière de la cabine du *Fantasia* guettait la voie à sens unique, coincée entre une rangée de villas cossues et le Bosphore, qui traversait la commune de Bebek. Plusieurs bateaux étaient amarrés le long du quai pour l'hiver, directement dans le bras de mer. Depuis sa fuite, Omer Ugurlu se terrait dans ce cabin-cruiser de 54 pieds appartenant à un de ses amis en déplacement aux Etats-Unis. Il en avait toujours les clefs car il s'en servait parfois pour y amener des filles. Le bateau regorgeait de victuailles, de champagne, d'alcools variés. L'hiver, il n'était pratiquement pas utilisé. Le mafieux y grelottait, dormant tout habillé. Des centaines de voitures passaient devant le *Fantasia* tous les jours, sans se douter qu'il abritait un Robinson Crusoé. Une douzaine d'autres bâtiments étaient eux aussi abandonnés pour l'hiver le long du quai de cette banlieue chic. Une planque idéale, mais sans téléphone ni eau chaude, juste une bouteille de gaz qui lui permettait de se faire du thé et de chauffer ses conserves.

Il regarda la chaussée vers le nord. Pas une voiture. C'était le moment ! Il ouvrit rapidement la porte, traversa le pont, sauta de la passerelle relevée, enjamba la clôture séparant le quai de la chaussée, traversa en courant et s'enfonça dans une petite rue perpendiculaire, s'éloignant du Bosphore. Il grimpa la colline entre deux rangées de villas, pour rejoindre Zincerlikuyu où il trouverait une ligne d'autobus. Heureusement, il avait de l'argent et le Tokarev coincé dans sa ceinture. À plusieurs reprises, il se retourna, s'assurant que personne ne le suivait. Depuis huit jours, C'était la première fois qu'il quittait sa planque. Dix minutes plus tard, il atteignait l'arrêt de bus.

Encore vingt minutes et il monta dans un vieux bus vert qui desservait Etiler. Il descendit dans Nispetiye Caddesi et parcourut encore cinq cents mètres à pied pour gagner le centre commercial *Akmerkez*, tout de verre et d'acier. Quand il entra dans la galerie marchande, l'air tiède le fit défaillir de bonheur. Il se regarda dans une glace : il ressemblait à un clochard, avec ses orbites creuses, sa barbe, son allure négligée.

Ce fut plus fort que lui. Il s'arrêta et commanda un thé pour se donner le temps de réfléchir. Impossible de s'éterniser sur le *Fantasia*, cela ne menait à rien. Sa seule chance de demeurer vivant était de

sortir de Turquie. Pour cela, il lui fallait un passeport. La frontière de Bulgarie était relativement proche et il n'avait pas besoin de visa pour entrer dans ce pays. Une fois là-bas, il s'organiserait.

Pour le passeport, seule Nilufer pouvait l'aider. Mais entrer en contact avec elle représentait un risque mortel. Le MIT la surveillait sûrement étroitement.

Il termina son thé et commença à explorer le centre commercial. Il trouva ce qu'il voulait dans la galerie du premier étage : une cabine de Photomaton. Cinq minutes plus tard, il en ressortait avec quatre photos qu'il glissa dans l'enveloppe destinée à Nilufer. Ensuite, il redescendit au rez-de-chaussée et se dirigea vers l'entrée donnant dans Aksoy Sok qui jouxtait celle de la résidence de Nilufer.

Parmi les innombrables commerces, il repéra un fleuriste et acheta un bouquet d'œILLETS. Ensuite, il se dirigea vers un jeune cireur de chaussures qui bayait aux corneilles. Il alla d'abord s'installer sur son tabouret pour faire cirer ses chaussures qui en avaient bien besoin, observant la rue sans rien repérer de suspect. Lorsque le cireur eut terminé, Omer Ugurlu lui tendit un billet de cinq cent mille livres, prix de sa prestation, et lui en montra un autre de dix millions.

— Tu veux gagner ça ? demanda-t-il.

— Comment ? demanda le jeune cireur, méfiant.

Omer Ugurlu tira l'enveloppe de sa poche.

— Tu sors d'ici, tu tournes à gauche jusqu'à l'entrée de la résidence *Akmerkez*. Tu donnes cette enveloppe et les fleurs au gardien. Je t'attends.

— Ce n'est pas une bombe ?

Omer Ugurlu haussa les épaules.

— Non, tu vois bien que ce n'est pas une bombe.

Le jeune homme prit le billet, l'enveloppe et les fleurs. Dès qu'il fut sorti, Omer Ugurlu pénétra dans un magasin de chaussures d'où il pouvait surveiller le stand. Il se méfiait de tout. Le jeune cireur réapparut, seul et les mains vides, cherchant du regard son client. Rassuré, Omer Ugurlu se perdit dans la foule et ressortit par où il était venu. La première partie de son plan était réalisée.

* * *

Malko fut si choqué qu'il demeura tétanisé sur place quelques fractions de secondes. Si Nilufer l'avait raté, c'était un miracle ! Il n'avait même pas eu le temps d'avoir peur. La jeune femme braquait toujours son revolver sur lui. Si elle avait eu un pistolet, toute la rafale serait partie et elle l'aurait sûrement touché. Il plongea à sa droite derrière une voiture au moment où un second coup de feu claquait. Il entendit les talons de Nilufer sur le sol de béton et se dit qu'elle allait

finir par l'atteindre. Et son pistolet était dans la Mercedes !

Soudain, la porte du parking s'ouvrit et une voiture commença à descendre la rampe, prenant Nilufer dans le faisceau de ses phares. La femme recula vivement, cachant l'arme derrière son dos. Malko ne fit qu'un bond. Au moment où la voiture passait devant Nilufer, il lui saisit le poignet droit. Il y eut une lutte brève, mais il parvint à lui faire lâcher prise. Le revolver tomba à terre et il le ramassa. Déjà, Nilufer lui sautait à la gorge, griffes en avant. De nouveau, ce fut une mêlée confuse. Elle lui mordit l'oreille, au sang. Une furie.

Finalement, il arriva à la courber sur le capot d'une voiture et lui souffla à l'oreille :

— Arrêtez cette comédie ! Vous êtes en danger de mort ! Vous m'entendez : en danger de mort ! Bagci, le jeune voyou qui travaillait pour votre ami Omer, a été liquidé aujourd'hui. Par des gens du MIT. Ensuite, ce sera vous. Il faut m'écouter.

Il recula et elle se redressa, les yeux noirs de haine.

— Foutez le camp !

Malko précisa simplement :

— Le MIT a décidé d'éliminer tous ceux qui peuvent le relier à l'attentat de 1981 contre le pape. Le colonel Sultan Rezit, Omer Ugurlu, Bagci, vous et peut-être d'autres que je ne connais pas. Et personne ne vous préviendra.

— Les gens du MIT sont nos amis ! lança-t-elle avec défi.

— C'est ce que vous croyez ! dit Malko.

Soudain, Nilufer se rua vers la porte des ascenseurs. Malko ne chercha pas à la rattraper. Il ne pouvait pas la forcer à coopérer. Mais son enquête risquait de tourner court, faute de témoins vivants... Dépit, il se remit au volant de la Mercedes et demeura immobile, réfléchissant à ce qu'il pouvait encore tenter. Peut-être laisser un mot dans la voiture de Nilufer... Il resta là, furieux, tamponnant son oreille ensanglantée avec son mouchoir.

* * *

Nilufer tremblait encore de rage quand elle débarqua sur le palier et vit le bouquet et l'enveloppe posés devant la porte de son appartement. Son poulx s'emballa d'un coup quand elle reconnut l'écriture d'Omer Ugurlu. Avant même d'entrer, elle décacheta l'enveloppe et lut le message. Le soulagement de savoir son amant vivant fit place aussitôt à une angoisse horrible. Ainsi, tout ce que lui avait dit l'homme avec qui elle avait fait l'amour était vrai ! Elle était vraiment en danger. Son premier réflexe fut de prendre son téléphone et de l'appeler, puis elle vit la phrase soulignée en post-scriptum : « N'utilise surtout *jamais* le téléphone. »

Elle se rua comme une folle dans l'ascenseur. Lorsqu'elle déboucha dans le parking, elle vit la Mercedes et son poulx ralentit. Malko l'avait vue et il sortit de la voiture, sur ses gardes.

— Venez ! dit simplement Nilufer.

Elle fit demi-tour et il la suivit. Se demandant ce qui avait motivé sa volte-face.

— Vous lisez le turc ? demanda-t-elle dans l'ascenseur.

— Non, avoua Malko.

Arrivés chez elle, Nilufer lui montra la lettre.

On vient de la déposer, dit-elle. J'ignore qui. Elle vient d'Omer. Il se cache quelque part dans Istanbul, il ne me dit pas où. C'est bien le MIT qui a tenté de le tuer. Sur l'ordre d'un de ses meilleurs amis. Il veut que je l'aide.

— Comment ?

— En lui procurant un passeport et en l'aidant à quitter le pays. Ça va être très difficile.

— Je suis prêt à l'aider, proposa aussitôt Malko. À une condition.

— Laquelle ?

— Je veux le nom de celui qui lui a demandé d'organiser l'attentat contre le pape Jean-Paul II.

Nilufer se referma aussitôt comme une huître.

— Il n'y a que lui qui puisse vous répondre.

— Bien, dit Malko. Désormais, c'est à vous de jouer. Vous savez où me joindre. Je reste à Istanbul jusqu'à lundi.

Il tamponna son oreille qui le brûlait affreusement et allait prendre congé lorsqu'il repensa à Mimoza.

— Vous connaissez le numéro du journal *Milliyet* ? demanda-t-il.

— Non, mais je peux le trouver. Pourquoi ?

Il le lui expliqua. Nilufer appela les renseignements et Malko lui tendit son portable.

Appelez la rédaction. Demandez si une femme qui s'appelle Mimoza est venue aujourd'hui faire des révélations sur un meurtre.

Nilufer obéit et resta près de dix minutes au téléphone avec plusieurs interlocuteurs successifs.

— Ils n'ont vu personne, annonça-t-elle après avoir raccroché.

Malko hocha la tête.

— Cela signifie presque certainement qu'elle aussi a été éliminée. C'est la sœur de Bagci. Elle ne m'a pas écouté, je voulais l'accompagner au journal. Si j'avais été là, ils n'auraient pas osé.

— Pourquoi ? Ils sont tout-puissants ici...

— Parce qu'on ne tue pas un émissaire du gouvernement américain comme une prostituée, dit simplement Malko. Cela ne veut pas dire que je suis à l'abri, mais le MIT ne se débarrassera de moi qu'à la dernière extrémité. Ce qui n'est pas votre cas.

Nilufer s'assit sur un canapé, prit une Marlboro et l'alluma avec son Zippo en or massif. Pour la première fois, elle semblait désespérée.

— Vous pensez vraiment qu'ils peuvent me tuer ? demanda-t-elle.

L'oreille de Malko le brûlait de plus en plus.

— Oui, dit-il. Je suis prêt à vous expliquer un certain nombre de choses, mais avant, je voudrais arrêter ceci. C'est très douloureux.

Il crut qu'elle allait s'excuser, mais elle se leva.

— Venez.

Elle l'emmena dans la salle de bains, appliqua un coton imbibé d'alcool à 90 ° contre le lobe en sang.

— Ne bougez pas, dit-elle.

Ils se faisaient face, à quelques centimètres l'un de l'autre, coincés entre la baignoire et le placard. Leurs regards se croisèrent, puis celui de Malko descendit le long du chemisier sous lequel les seins jouaient librement, puis sur la jupe écossaise en cachemire. En dépit de cette sage tenue, il éprouva une brutale flambée de désir. Sans un mot, il s'empara des seins à travers le chemisier et leur contact augmenta encore sa pulsion. Nilufer lâcha le coton pressé contre son oreille.

— Laissez-moi !

Malko la regarda droit dans les yeux, prit le chemisier à deux mains et tira. Des coutures cédèrent, le tissu se déchira et ses seins jaillirent à l'air libre. Il prit à peine le temps de les effleurer. Prenant d'une main les longs cheveux blonds de Nilufer, il les réunit en torsade et lui dit, les yeux dans les yeux :

— Tout se paie dans la vie. Vous vouliez me tuer tout à l'heure. Maintenant, je veux votre bouche.

Il pesa sur sa nuque. Elle résista mais finit par tomber à genoux sur le tapis de bain. Il descendit son Zip, se libéra et colla son membre contre le visage de Nilufer. Elle resta tout d'abord inerte et il appuya encore plus sa bouche contre lui. Il sentit ses lèvres s'ouvrir, se dit qu'elle allait le mordre. Mais la situation devait l'exciter. D'un coup, elle le prit dans sa bouche et se comporta comme une vraie femme. Malko fantasma à l'idée de la prendre là, debout contre le lavabo. Nilufer ne lui en laissa pas le temps. D'abord, il sentit les picotements annonciateurs du plaisir monter de ses reins. Il voulut la relever, mais d'un coup de langue diabolique, Nilufer déclencha son orgasme.

Elle le but jusqu'à la dernière goutte, toujours à genoux, puis se releva avec un air de défi.

— J'ai toujours aimé sucer un homme, dit-elle comme pour minimiser sa reddition.

Même Omer Ugurlu ne connaissait pas tous ses fantasmes. Parfois, le cloaque de son âme l'effrayait elle-même.

Malko réalisa que son oreille ne saignait plus.

Ils se faisaient face dans le petit salon. Nilufer avait allumé une autre Marlboro et jouait distraitemment avec son Zippo « Slim » en or massif. Elle leva les yeux et demanda :

— Vous pourriez procurer un passeport à Omer ?

— Ce n'est pas impossible, fit prudemment Malko. Avant tout, je voudrais en savoir plus sur l'histoire du pape. Je ne peux plaider la cause de votre ami qu'en connaissant son rôle exact.

— Bien, fit Nilufer. Omer a un ami qui s'appelle Sadun Demirsoy. En 1980, il faisait partie du MIT où il était chargé des relations avec les Loups gris et les mafieux. À l'époque, la lutte contre l'extrême gauche était féroce. Les Loups gris recrutaient des tueurs pour liquider leurs adversaires, avec la bénédiction du MIT. C'est ainsi qu'un de leurs chefs, Abdullah Catli, a formé Ali Ağça pour en faire un tueur. Sa première victime fut Ipecki, le directeur de *Milliyet*.

— Je sais, dit Malko. Vous n'avez rien de plus précis ?

— Si, fit Nilufer. Ağça fut arrêté, mais, grâce au MIT, s'évada cinq mois plus tard. Il écrivit alors au *Milliyet* qu'il s'était évadé afin de pouvoir assassiner le pape, s'il venait en Turquie. Bien sûr, tout le monde pensa qu'il s'agissait de rodомontades pour plaire à ses amis des Loups gris. D'ailleurs, il avait été récupéré par eux et le MIT. Comme Ağça pouvait encore servir, Catli lui fit établir un passeport en utilisant la carte d'identité d'un militant, Faruk Osgun, et en y mettant la photo d'Ağça. Ce passeport fut délivré en août 1980, à Nevsehir, avec le feu vert du MIT. À l'époque, c'était très difficile d'obtenir un passeport. Grâce à ce dernier, Ali Ağça put s'enfuir en Bulgarie, le pays limitrophe le plus facile d'accès. C'est à ce moment qu'Omer fit sa connaissance, à Sofia, par l'intermédiaire d'Abdullah Catli.

— Vous connaissiez déjà Omer Ugurlu ?

— Oui.

— Vous êtes allée à Sofia avec lui ?

— Parfois.

— Que savez-vous sur l'affaire du pape ?

— Quelqu'un, à Sofia, a demandé à Omer de trouver un homme prêt à tuer le pape.

— Qui ?

— S'il le souhaite, il vous le dira.

— Pourquoi a-t-il choisi Ağça ?

— À cause de ses déclarations au *Milliyet*. En plus, il avait déjà commis plusieurs meurtres, il était fiable, et grâce à son « vrai-faux » passeport, il pouvait circuler en Europe.

— Pourquoi, il y a quinze jours, le MIT a-t-il voulu faire assassiner le colonel Sultan Rezit ?

— À l'époque, c'est lui qui traitait avec Abdullah Catli. Il a dû apprendre certaines choses. Je n'en sais pas plus.

Un ange passa et s'enfuit, horrifié. Malko était fasciné par le récit de Nilufer. Si le MIT *savait* qu'Ali Agça avait l'intention de tuer le pape, il aurait suffi qu'il signale aux autorités italiennes le nom et le numéro du passeport utilisé par Agça pour empêcher l'attentat... Au moment où la Turquie souhaitait rejoindre l'Union européenne, une révélation de ce calibre ferait désordre.

— Donc, conclut Malko, aujourd'hui, il ne reste qu'Omer Ugurlu à connaître la vérité. En tant que pivot de l'opération.

— Oui, reconnut Nilufer du bout des lèvres.

Malko demeura silencieux. Le but de la CIA était d'identifier le donneur d'ordre. Celui qui avait proposé l'affaire à Omer Ugurlu, à Sofia. C'est ce nom-là qu'il lui fallait.

— Nilufer, dit-il, vous aurez un autre contact avec Omer Ugurlu ?

— Je pense, dit-elle évasivement.

La confiance ne régnait pas vraiment.

— Transmettez-lui mon offre. Mais qu'il ne songe pas à obtenir un passeport *avant* de m'avoir dit ce que je veux.

— Vous pouvez obtenir un passeport turc ?

— Non, dit Malko. D'une autre nationalité peut-être.

Ce ne serait pas la première fois que la CIA exfiltrerait un personnage peu ragoûtant pour des motifs touchant à la *National Security*... Mais à la seconde où le MIT soupçonnerait la manip, les Turcs ne reculeraient devant rien pour la faire échouer. Y compris l'élimination physique de Malko.

CHAPITRE X

Nilufer fixait pensivement Malko.

— Qui me dit que vous ne travaillez pas avec le MIT ? demanda-t-elle soudain. Pour tendre un piège à Omer.

Malko sourit.

— Le MIT n'a pas besoin de moi. Il est dans son pays et dispose de moyens illimités. Mais si vous ne me croyez pas, tant pis.

Il jouait sur du velours. Omer Ugurlu était coincé, ses protecteurs habituels retournés contre lui.

— Je lui transmettrai, si je peux, finit-elle par dire.

Malko se leva.

— Bien. Ne prenez aucun risque. Essayez de ne jamais être seule. Sortez le moins possible. Si votre amie, Fatima, pouvait venir passer quelques jours ici, ce serait parfait.

— Comment vais-je vous contacter ? demanda Nilufer d'une voix tendue.

— Moi, je vous appellerai, dit Malko. Votre téléphone est sûrement sur écoute. Je vous inviterai officiellement à dîner. Si vous avez une réponse de votre ami, vous acceptez.

— Mais le MIT va savoir que nous nous voyons.

— Ils le savent déjà, expliqua Malko. J'ai déjà travaillé avec eux sur d'autres dossiers. J'espère qu'ils pensent que j'ai seulement une aventure avec vous. De toute façon, nous n'avons pas le choix. Mais faites *très* attention. S'ils soupçonnent quelque chose, avant moi, c'est à vous qu'ils s'attaqueront.

Elle le raccompagna jusqu'à la porte et ils se quittèrent plutôt froidement.

À peine fut-elle seule que Nilufer alla prendre dans son bar une bouteille de cognac Otard XO et s'en servit un grand verre. Elle le but d'un trait et l'alcool fit fondre en partie la boule qui lui bloquait l'estomac. Elle avait peur. Viscéralement peur. Pour la première fois de sa vie. Et se posait des questions sur elle-même. Dans la salle de bains, elle n'était pas obligée de faire ce qu'elle avait fait. Elle avait été complice. Sexuellement. Elle chercha sans trouver pourquoi elle se sentait fondre lorsque cet homme posait sur elle ses prunelles dorées. Son ventre coulait et elle n'était plus elle-même.

Le colonel Zeynel Sokik s'était fait servir un *doner kebab* dans son bureau. Grâce à une autorisation spéciale de ses chefs, il avait obtenu de mener l'enquête sur Omer Ugurlu. En raison de ses liens avec les Américains. La direction du MIT se méfiait des excès de zèle. La Turquie était membre de l'OTAN, dépendait en grande partie des États-Unis pour son armement et entretenait des relations intimes avec la CIA. Certes, il fallait protéger les intérêts nationaux, mais pas au prix d'une grave crise politique avec un pays allié.

On frappa et un planton apporta quelques documents. Zeynel Sokik les parcourut rapidement. D'abord de mauvaises nouvelles : l'équipe chargée de suivre Malko l'avait perdu. Ensuite, les bonnes : l'élimination de Bagci et de sa sœur Mimoza s'était déroulée sans encombre. Les cadavres abandonnés dans un terrain vague ne mèneraient nulle part. Ça, c'était la partie facile de la mission.

Il restait à retrouver Omer Ugurlu et à l'éliminer. Or, le MIT ignorait totalement où il se trouvait. Il y avait peu de chances qu'il ait quitté Istanbul, mais la surveillance exercée sur ses divers points de chute n'avait rien donné. Il semblait avoir disparu au fond du Bosphore. Sa femme et Nilufer étaient sur écoutes, leurs allées et venues surveillées. Pour l'instant, sans résultat. Aucun informateur n'avait apporté de tuyau. Zeynel Sokik commençait à s'inquiéter. Si Omer Ugurlu parvenait à fuir la Turquie, il était dans de beaux draps. Cela avait été une erreur d'essayer de l'éliminer. Il suffisait de lui demander de garder le silence. Il l'avait fait pendant vingt ans, il pouvait continuer...

Mais cet excès de zèle avait mis le MIT dans une situation épouvantable. Si Omer Ugurlu et l'agent de la CIA faisaient leur jonction, le colonel Sokik se trouverait devant un dilemme cornélien.

Son téléphone sonna.

— Nous avons retrouvé l'agent américain, colonel, annonça la voix d'un de ses subordonnés. Il sortait du building où habite Nilufer Bostani.

— Bravo ! exulta l'officier du MIT.

Mais après avoir raccroché, il se dit que ce n'était pas vraiment une bonne nouvelle. Il savait déjà que Malko avait sauté Nilufer après l'avoir raccompagnée, deux jours plus tôt. Malko savait qu'il savait. Donc, si c'était une histoire de cul, il n'avait aucune raison de se cacher. Le fait qu'il ait rendu visite à Nilufer clandestinement n'était pas bon signe. Il était persuadé que Nilufer savait où était Omer Ugurlu. Or, ce dernier devait être déchaîné, prêt à tout raconter aux Américains pour sauver sa peau. Peut-être même à témoigner devant un tribunal. L'horreur absolue.

Zeynel Sokik avait donc intérêt à jouer finement. Évidemment, la solution la plus simple eût été d'éliminer Nilufer. Mais dans ce cas, Omer Ugurlu risquait de leur glisser entre les doigts. Il fallait donc remonter le poisson très lentement, en se servant de la CIA qui allait faire le travail pour lui. Cette idée le réjouit. Loin d'être antiaméricain, il trouvait quand même amusant de donner une leçon à son grand allié.

* * *

Le consulat US était fermé au public, la plus grande partie du personnel évacué. Des policiers en civil patrouillaient dans la rue Mesruhiyet, jusqu'au *Pera Palace*. On craignait un attentat gauchiste. Certes, la bannière étoilée flottait encore sur l'étrange palais oriental aux fenêtres immenses, retranché derrière des murs de cinq mètres de haut. Malko dut montrer patte blanche, d'abord à des policiers turcs nerveux, puis à un Marine qui prévint John Burke, le responsable de l'antenne de la CIA à Istanbul. Un vieil ami de Malko qui, à force de vivre en Turquie, avait l'air d'un Turc, avec son crâne chauve, sa grosse moustache, son embonpoint et ses blousons de cuir.

Malko avait une occasion rêvée d'aller officiellement rendre visite à l'antenne de la CIA. Le matin même, le colonel Sokik lui avait fait porter le dossier préparé par le MIT sur feu le colonel Sultan Rezit...

John Burke serra Malko contre son cœur, à la turque, sous le regard étonné des policiers, et l'entraîna dans le bâtiment moderne, à droite, qui regroupait les principaux services du consulat.

— Nous sommes en alerte orange, expliqua-t-il. Depuis Nairobi et Dar Es-Salaam [33], dès qu'un zozo téléphone en disant qu'il va tout faire sauter, on évacue. Je me demande si ce n'est pas un type du State Department qui a envie de prendre des vacances.

Le bureau de l'Américain avait toujours la même vue magnifique sur le Bosphore. John Burke lança un coup d'œil malicieux à Malko.

— Je savais que vous étiez ici, mais, en principe, on ne devait pas se voir.

— Les principes ont cédé, soupira Malko. C'était une vue bureaucratique de la situation. Le MIT m'a repéré le jour même de mon arrivée.

John Burke eut un geste fataliste.

— On n'empêchera jamais les gens de faire des conneries... Alors ? Vous avez avancé ? Vous avez retrouvé les salopards responsables de la mort de nos camarades ?

— Un peu, dit Malko. Mais ce n'est pas simple.

Sa mission *officielle* était de remonter la piste des assassins de Langley. L'affaire du pape était couverte par le secret.

— J'aurai besoin de parler à Thomas Ray, dit Malko. Pour le mettre au courant.

— Pas de problème, assura John Burke. Il est un peu tôt, mais je pense que vous allez le trouver : il arrive de bonne heure à son bureau. Je vais vous installer.

Cinq minutes plus tard, Malko se trouvait dans la chambre du chiffre devant un téléphone « protégé » non susceptible d'être intercepté par les Turcs. Il eut Thomas Ray en ligne en quelques secondes, lui résuma ses recherches et conclut :

— Si vous voulez progresser dans l'affaire du pape, la clef, c'est Omer Ugurlu. Nous pouvons lui échanger cette information contre notre aide pour l'exfiltrer du territoire turc.

Il y eut un court moment de silence puis Thomas Ray demanda d'une voix plutôt distante :

— De quelle façon envisagez-vous le problème ?

— Il lui faut un passeport, dit Malko. Sinon, il lui est impossible de quitter la Turquie.

— Un passeport américain ?

— Si vous trouvez un pays assez complaisant, cela fera l'affaire. Sinon, je ne vois pas d'autre solution...

Nouveau silence, encore plus prolongé.

— C'est impossible, laissa finalement tomber l'adjoint de George Tenet.

— Pourquoi ?

— Vous avez désormais la preuve que c'est bien lui qui a organisé le quadruple meurtre de Langley ?

— Oui, à la demande du MIT.

— Peut-être, mais nous ne savons pas *qui* au MIT. Tandis que nous sommes certains, grâce à vous, du rôle d'Omer Ugurlu. Il est donc hors de question que je fasse établir un « vrai-faux » passeport pour lui, alors qu'il est responsable de ces meurtres. Je n'oserais même pas le demander.

Malko demeura silencieux. La position de l'Américain était justifiée. Il connaissait assez ce pays pour savoir la valeur qu'on y attachait à la vie humaine. Trois agents de la CIA avaient été tués, leurs assassins seraient traqués jusqu'à la fin des temps. C'était la règle de l'Agence, que personne ne pouvait transgresser.

— Je comprends, fit-il, mais dans ce cas, il faut renoncer à ma mission. Ugurlu est le *seul* homme à pouvoir m'aider à remonter la piste des commanditaires de l'attentat contre le pape. Et il est évident qu'il ne parlera qu'en échange de quelque chose : sa vie.

— Je sais, reconnut l'Américain. Mais cet homme est un criminel, nous ne pouvons pas l'aider...

Malko se retint de lui dire que si Omer Ugurlu s'était contenté de

faire passer de vie à trépas quelques centaines de citoyens non américains, la doctrine eût été plus souple. Mais il n'allait pas refaire le monde. Résigné, il avertit Thomas Ray :

— Je vais transmettre votre refus à son amie. Je crains que les conséquences ne soient très négatives. Soit il refusera tout contact, soit le MIT arrivera à le retrouver et à l'éliminer.

— Je prends acte, dit Thomas Ray, mais c'est une décision qui ne m'appartient pas.

Malko ressortit du consulat américain plutôt dépité. Elko Krisantem l'attendait devant le *Pera Palace*, car le stationnement était interdit en face du consulat.

Il n'avait pas envie de révéler *tout de suite* à Nilufer ce que Thomas Ray lui avait dit. Il serait toujours temps. Peut-être la chance lui apporterait-elle une solution alternative. Comme prévu, il appela Nilufer qui répondit aussitôt.

— C'est moi, dit Malko. Vous êtes libre à dîner ?

— Oui, je pense que je peux m'arranger, dit la jeune femme.

Le poulx de Malko grimpa en flèche. Cela signifiait qu'elle avait eu un contact avec Omer Ugurlu.

* * *

Curtis Wood tendit à Malko un exemplaire de *Milliyet* où une photo avait été entourée de rouge. On distinguait deux corps recouverts par des bâches, au milieu d'un terrain vague.

— La police a découvert ces deux cadavres, dit l'Américain. Ce sont Bagci et sa sœur... Ils ne bluffaient pas.

Malko revit MIMOZA s'enfuir du *Marmara*. S'il l'avait suivie, elle serait peut-être encore vivante. Mais c'eût été se dévoiler aux yeux du MIT. N'empêche : cette mort lui laissait un goût de cendre dans la bouche.

— Je n'ai jamais cru qu'ils bluffaient, affirma Malko. Que feriez-vous pour exfiltrer Omer Ugurlu de Turquie ? Vous qui connaissez le pays.

— Il y a plusieurs moyens, dit l'Américain. Le plus simple est la Bulgarie. Il y a aussi des bateaux pour Odessa tous les jours, et on peut essayer de gagner la Grèce par la côte sud. Mais en ce moment, on se fait remarquer : les stations balnéaires sont vides. De toute façon, les frontières sont *très* surveillées. Sans passeport, c'est presque impossible. Sauf à se cacher dans un camion ou un cargo, mais il faut des complices et je ne pense pas qu'Omer Ugurlu accepte de mettre sa vie entre les mains d'inconnus, ou à choisir des filières de travailleurs immigrés compliquées et dangereuses.

Tout cela renforçait la conviction de Malko. Sans la coopération de

la CIA, il lui serait impossible de tenir son marché avec Omer Ugurlu. Or, les choses risquaient de se précipiter : si Nilufer avait accepté son invitation à dîner, selon leur code, c'est qu'elle avait du nouveau.

* * *

Nilufer Bostani fendit la foule qui attendait au bar du *Tekin*, brasserie chic dans le quartier du Levent. Sculpturale, dans un tailleur noir porté sur un chemisier brodé vert assorti à ses pendants d'oreilles. Les conversations s'arrêtaient sur son passage, les femmes grinçaient des dents et les hommes salivaient. Il faut dire qu'avec sa crinière blonde, ses longues jambes gainées de noir et sa bouche de voleuse de santé, elle tranchait sur le loukoum ambiant. Malko était allé la chercher avec Elko Krisantem, mais elle n'avait pratiquement pas ouvert la bouche pendant le trajet, gênée par la présence du Turc. À peine assise, elle ôta ses lunettes noires et Malko vit ses yeux cernés, son regard fixe, ses traits tirés. Elle prit une cigarette et Malko l'alluma avec le Zippo armorié qui ne le quittait jamais.

— Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, avoua-t-elle. Je me suis levée dix fois croyant entendre du bruit. J'ai peur.

— Vous vous doutiez bien, pourtant, que vous étiez en danger...

— Oui et non. Omer a toujours été si puissant... Depuis, il y a eu son mot, et ce que vous m'avez dit. Hier soir, j'ai parlé au vigile. Il m'a avoué que des gens rodaient souvent autour de l'immeuble et même dans le parking. Je n'ose plus prendre ma voiture, j'ai peur qu'on la sabote.

Elle semblait sincère. Malko s'était placé face à la porte, à tout hasard, son Beretta discrètement glissé dans sa ceinture. Ils commandèrent, pour remonter le moral de la jeune femme, une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne rosé 1995. Elle but avidement. Deux flûtes de suite. Malko la sentait tendue comme une corde à violon. Sous la table, leurs jambes se frôlèrent et celle de Nilufer demeura contre la sienne.

— Vous allez vraiment me protéger ? demanda-t-elle tout à coup.

— Si votre ami Ugurlu accepte mon offre, je pense qu'il vous emmènera, dit-il. En attendant, je vous ai expliqué ce qu'il fallait faire. Vous avez eu un contact avec lui ?

— Non. Je voulais vous voir, parler avec vous, j'ai eu trop peur toute la journée. Je voudrais partir, mais je ne peux pas le laisser tomber. Je le connais depuis vingt ans.

— Je comprends dit Malko, soulagé d'avoir un sursis. Une question : Omer Ugurlu a vraiment besoin de moi pour obtenir un passeport ? Vous ne pouvez pas l'aider ?

— Non, surtout après ce qu'il m'a appris. Celui qui fournit des

passports est le même fonctionnaire depuis vingt ans, Yilderim Gulta. Après Nevsehir, il a été nommé à Istanbul. C'est à lui qu'Omer s'est adressé pour ces deux hommes envoyés en Amérique. Seulement, il ne fonctionne qu'avec le feu vert du MIT, même s'il est maintenant chef de service.

— Il ne doit pas gagner beaucoup, remarqua Malko. Contre une grosse somme d'argent, il ne pourrait pas remettre un passeport, sans le dire au MIT ?

Nilufer secoua la tête.

— Je ne sais pas. De toute façon, je ne peux pas aller le voir. Ils le sauraient immédiatement.

Elle semblait totalement désespérée, mangeant à peine, vidant sa flûte de champagne sans arrêt.

— Vous savez où il habite ? demanda Malko.

— Oui, bien sûr, à Bülbül, derrière la place Taksim. Je peux vous donner son adresse exacte.

Elle posa sa fourchette, regarda autour d'elle.

— J'ai l'impression qu'on nous observe, souffla-t-elle. Revenons.

Il paya et ils regagnèrent la Mercedes. Arrivés devant l'Akmerkez, elle se tourna vers Malko.

— Venez, je vais vous donner l'adresse. Le portier les suivit d'un regard intéressé : ce devait être la première fois qu'il la voyait rentrer avec quelqu'un d'autre que son amant. Les agents du MIT, en planque, devaient aussi prendre note. À peine chez elle, Nilufer installa Malko dans le living et disparut. Elle revint avec une carte qu'elle lui tendit.

— Voilà l'adresse, dit-elle. J'ai mis un mot pour lui. Je ne sais pas si vous devez vous en servir.

Elle alla au bar, sortit une bouteille d'Otard XO bien entamée et s'en versa un verre, sans même en offrir à Malko. Elle le vida en deux lampées, puis ferma les yeux, laissant l'alcool faire son effet, ouvrant la veste de son tailleur comme si elle étouffait. Malko la contemplait, perplexe, se disant qu'à plus de quarante ans, elle était encore magnifique. Il se leva.

— Je vais vous laisser.

Elle lui envoya un regard brûlant, direct.

— Non. Je ne veux pas rester seule.

C'est elle qui marcha sur lui. Elle écrasa sa bouche contre la sienne, dans une haleine délicieusement parfumée au cognac. Cette fois, lorsqu'il déboutonna son chemisier, elle ne dit rien, frémissant lorsqu'elle sentit ses mains sur ses seins nus. Il la déshabilla sur place, ne lui laissant que ses bas et ses escarpins. Nilufer déployait toute sa science, comme pour se noyer dans le plaisir au lieu de l'alcool. Elle l'entraîna jusqu'à la chambre et, lorsqu'il entra en elle, se cabra pour mieux l'accueillir. Elle offrait ce qu'elle avait pour être rassurée : elle.

Ils n'avaient pas besoin de se parler. Tout de suite après avoir joui, elle s'endormit.

Malko se releva doucement et alla appeler Elko de son portable, lui demandant de revenir le lendemain matin.

Il se recoucha, dormit quelques heures et s'éveilla. Nilufer lui tournait le dos, allongée sur le flanc. Il lui caressa les reins, descendant de plus en plus bas et elle soupira dans son sommeil. Encouragé, il se colla à elle et très vite, retrouva toute sa vigueur. Très doucement, il s'enfonça dans son ventre, demeurant d'abord presque immobile. C'est Nilufer qui se mit à bouger lentement. Elle se laissait faire comme une somnambule. Malko se retira, souleva ses hanches, la forçant à s'agenouiller et la prit ainsi, la croupe haute, offerte comme une esclave. Lorsqu'il eut joui, elle retomba à plat ventre et se rendormit, son membre toujours fiché en elle. Il jeta un coup d'œil sur les aiguilles lumineuses de sa Breitling. Huit heures et demie. Il se leva, prit une douche et se rhabilla. Lorsqu'il glissa dans sa poche l'adresse d'Yilderim Gulta, il se demanda soudain s'il n'était pas en train de franchir une mortelle ligne rouge pour les beaux yeux de la pulpeuse Nilufer.

CHAPITRE XI

Malko avait réfléchi toute la journée, examinant toutes les hypothèses. Il ne pouvait pas s'éterniser à Istanbul, son aventure « officielle » avec Nilufer, suivie avec attention par le MIT, ne justifiant pas un séjour trop prolongé. L'examen par la CIA du dossier du colonel Sultan Rezit pouvait lui faire gagner quelques jours. Au-delà, il entrait dans la zone rouge. D'un autre côté, il était persuadé que Nilufer ne lui avait pas tout dit. Elle avait sûrement un moyen de contacter Omer Ugurlu. Dès qu'elle aurait résolu le problème du passeport.

Jamais la CIA n'en donnerait un. Il ne restait donc qu'une possibilité : se jeter dans la gueule du loup en tentant d'en obtenir un par Yilderim Gulta, le fonctionnaire aux ordres du MIT, mais sans que ce dernier soit au courant. Autant dire la quadrature du cercle. Pourtant, s'il ne tenait pas cette chance, il pouvait aussi bien reprendre l'avion. Il n'avait qu'un atout : l'argent. Gulta ne devait pas rouler sur l'or. La perspective de gagner une somme très importante pouvait lui donner à la fois de l'imagination et du courage. Malko jeta un coup d'œil par la fenêtre du salon de thé où il patientait en compagnie d'Elko Krisantem : la nuit était tombée. Et Yilderim Gulta devait être rentré chez lui.

Malko avait repéré sur le plan la rue Yokusu, en contrebas du *Marmara*, dans le quartier de Cihangir, un entrelacs de vieilles ruelles tortueuses, jadis peuplées de Grecs et d'Arméniens, chassés lors du conflit chypriote vingt-cinq ans plus tôt. Beaucoup d'immeubles étaient en ruine, d'autres habités, mais pas entretenus depuis des années. Ils partirent à pied. Une heure plus tôt, ils avaient quitté le *Marmara* en voiture, effectuant plusieurs ruptures de filature et garant ensuite la Mercedes dans un *otopark*. Après dix minutes de marche, ils atteignirent un immeuble branlant de trois étages dont le rez-de-chaussée était occupé par une épicerie. Le 23 rue Yokusu. Malko s'engagea le premier dans l'escalier sombre, étroit et malodorant. Yilderim Gulta habitait au dernier étage. L'autre face de l'immeuble donnait sur un jardin en friches, très en contrebas, avec une vue magnifique sur la Corne d'Or qu'on apercevait par des ouvertures à chaque pallier. Un rai de lumière filtrait sous la porte de l'appartement du troisième. Pas de sonnette. Malko frappa au battant.

Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit sur un gros homme mal rasé, avec d'énormes oreilles décollées, une chemise sans col d'un blanc douteux, en train de grignoter un *simir* [34]. Il scruta ses visiteurs, visiblement stupéfait. Il ne devait pas recevoir beaucoup de visites. Elko Krisantem lui parla en turc et lui tendit la carte de Nilufer. Le fonctionnaire les fit aussitôt entrer dans une petite pièce en désordre qui servait tout à la fois de cuisine, de salle à manger et de salon. Une table encombrée, un canapé, jadis noir, vert de crasse, deux chaises, des piles de livres et de magazines partout, des photos de filles nues découpées dans les magazines punaisées au mur. Au bout d'un petit couloir, on apercevait une chambre minuscule avec un matelas posé à même le sol. Les salaires de la fonction publique en Turquie permettaient tout juste de ne pas mourir de faim.

Malko et Krisantem s'installèrent du bout des fesses sur le canapé pisseux, chassant trois chats efflanqués et furieux. Yilderim Gulta alla récupérer dans un placard une bouteille de raki et trois verres ébréchés.

Ils trinquèrent et il dit enfin quelques mots.

— Il demande la raison de notre visite, traduisit Elko Krisantem.

— Expliquez-lui.

Le Turc commença à débiter le conte de fées mis au point avec Malko. Il avait trouvé du travail à l'étranger mais ne parvenait pas à obtenir un passeport parce qu'il était catalogué par les autorités comme « mauvais élément ». Son employeur potentiel – Malko – en avait parlé à son amie Nilufer Bostani, qui avait conseillé de s'adresser à lui. Bien entendu, il était prêt à payer une somme importante.

Le vieux fonctionnaire écoutait, les yeux plissés, sirotant son raki... Quand Elko Krisantem eut terminé, il se lança dans un long monologue traduit au fur et à mesure.

— Il prétend que ce n'est pas possible, dit Elko. Il remercie Nilufer Bostani de nous avoir envoyés à lui, mais il pense qu'il vaudrait mieux sortir clandestinement du pays... Il connaît des filières.

Sa voix monocorde exaspérait Malko. Penser que ce gros bonhomme aux oreilles décollées possédait la clef de sa mission... En tout cas, il semblait avoir gobé l'histoire.

— Insistez, conseilla Malko.

On était en Orient. Personne ne pouvait dire « oui » immédiatement sans se déshonorer. Elko repartit dans une nouvelle tirade. Yilderim Gulta, les paupières mi-closes, ressemblait à un iguane attendant de gober une mouche. Mais il ne changea pas d'avis. Demandant seulement des nouvelles de la jeune femme, d'un ton excessivement humble contrastant avec son regard salace.

— Il ne veut pas, conclut Elko Krisantem.

— Combien avez-vous offert ?

— Mille dollars. Il doit en gagner cent par mois...

— Offrez-lui-en cinq mille.

Elko transmit. Yilderim Gulta ne broncha pas, termina son raki et se leva. Après force salamalescs, il les assura de son inaltérable dévouement. Les trois chats derrière lui miaulaient comme des malheureux. Ils avaient faim. Au moment où Malko alluma la minuterie, il jeta une dernière phrase.

— Il dit qu'il va réfléchir mais il ne croit pas trouver une solution, traduisit Krisantem.

Malko respira : les pourparlers commençaient véritablement. Il fallait les accélérer. Malko sortit dix billets de cent dollars de sa poche et revint les poser sur la table basse.

— Voilà de quoi l'aider à réfléchir, dit-il à Elko qui traduisit aussitôt.

Yilderim Gulta jeta un regard concupiscent aux billets mais eut la force d'âme de ne pas les ramasser... Recommençant à énumérer les obstacles qui rendaient leur demande si difficile à satisfaire.

— Il prétend que c'est impossible pour lui d'établir un passeport sans ordre supérieur.

— Tant pis, soupira Malko. Laissez-le réfléchir. Et sans les dollars.

Il récupéra les billets, sous le regard désolé du vieux fonctionnaire. Cette fois, ils étaient à mi-étage lorsque celui-ci les rappela.

— Il connaît quelqu'un qui vient de mourir, un voisin qui avait un passeport pour aller à La Mecque, traduisit Elko. Son fils accepterait peut-être de le vendre. Mais il va sûrement demander beaucoup d'argent.

Visiblement, la possibilité de gagner cinq mille dollars lui donnait des idées...

Malko dissimula sa satisfaction. De cette façon, Gulta n'aurait pas à obtenir le feu vert du MIT.

— Une fois qu'il aura le passeport, demanda Malko comment procéder ?

— Il suffit de changer la photo, expliqua Yilderim Gulta. Ça, je peux le faire. Il suffit d'un tampon sec. L'homme qui vient de mourir avait à peu près la même taille que vous.

— Quand saura-t-il ?

— Il faut au moins deux jours.

— Deux jours, trancha Malko. Pas un de plus. Nous reviendrons à la même heure.

Cette fois, il laissa les mille dollars.

* * *

Dès qu'il fut seul, Yilderim Gulta nourrit ses chats. Plus

généreusement que d'habitude. Ensuite, il termina son *simir* et s'installa sur son vieux canapé pour réfléchir.

Regardant les billets de cent dollars toujours posés sur la table. Sans encore y croire. Chaque fois qu'il avait rendu service au MIT, il touchait des sommes ridicules. Brusquement il envisageait un avenir radieux : tout simplement racheter l'épicerie du rez-de-chaussée. Ajouté à sa retraite, cela lui permettrait de couler des jours heureux, sans même retourner à Nevsehir. Il pratiquerait le *keyil* [35] jusqu'à la fin de ses jours. Cinq mille dollars, cela faisait plus de trois milliards de livres. Une somme colossale.

Il se versa un peu de raki. Se forçant à envisager les problèmes. Ou plutôt le problème. Ce passeport n'était pas destiné à son visiteur turc, mais presque certainement à Omer Ugurlu. Il avait été prévenu par le MIT qu'on risquait de s'adresser à lui. S'il ne disait rien et que ses visiteurs avaient été suivis, il était très, très mal parti... Cela allait être très difficile de contenter tout le monde et de ne pas avoir d'ennuis. Il réfléchit longuement, ses chats blottis contre lui, repus et heureux. Plus tard dans la soirée, il avait échafaudé une solution qui lui permettrait non seulement de gagner cinq mille dollars ou plus, mais aussi de s'offrir une vraie petite joie.

À condition qu'il n'y ait pas de dérapage...

* * *

Le colonel Zeynel Sokik buvait du petit lait. Sa patience commençait à payer. Depuis le moment où Omer Ugurlu avait disparu, il avait activé tous ses informateurs. Commençant par le plus probable, Yilderim Gulta, à qui le fugitif risquait de s'adresser, même sachant qu'il travaillait avec le MIT. En Turquie, *personne* ne travaillait à 100 % pour quelqu'un. Avec des dollars, on pouvait obtenir à peu près tout. Omer Ugurlu était aux abois : il risquerait le coup.

Il avait risqué !

Le vieux fonctionnaire venait de lui téléphoner sur la ligne directe de son bureau, lui racontant la visite qu'il avait reçue et demandant des instructions. Bien entendu, le colonel l'avait enjoint de collaborer et même de proposer un « vrai-faux » passeport. Il avait fait porter vingt millions de livres au bureau de Gulta pour le récompenser de sa délation. Il faut encourager les bonnes volontés.

Désormais, il n'y avait plus qu'à attendre qu'Omer Ugurlu vienne se jeter dans la gueule du loup. Il se dit que ce serait amusant de l'arrêter au dernier moment, à la frontière, alors qu'il se croirait sauvé... Mais on n'en était pas encore là ! Il fallait mettre le piège en place.

* * *

Omer Ugurlu tournait en cage dans l'étroite cabine qui n'avait comme horizon que les eaux grises du Bosphore. Aucune nouvelle de Nilufer ! Comme si sa lettre n'était pas arrivée. Plusieurs fois, il avait pris le risque de sortir de sa cachette pour téléphoner à celui dont il avait mis le numéro dans son message. Un vieil antiquaire du grand bazar qui lui devait beaucoup. Omer Ugurlu en était à compter les navires descendant et remontant du Bosphore pour ne pas devenir fou ! Pour calmer un peu son angoisse, il se versa une large rasade de Defender « Success » qu'il but d'un trait pour faire fondre la boule qui lui bloquait l'estomac.

Les hypothèses les plus folles s'entrechoquaient dans sa tête. Jusqu'à une explication franche avec Sadun Demirsoy. Il savait pourtant comment cela se terminerait : l'officier du MIT nierait tout et une semaine plus tard, Omer Ugurlu sauterait avec sa voiture. Ou un camion le renverserait. Sans téléphone, tremblant chaque fois qu'une voiture ralentissait devant le bateau à quai, il déprimait.

Il décida de refaire le coup du bouquet de fleurs et de la lettre : seul moyen de faire avancer les choses. Une hypothèse horrible lui traversa l'esprit : et si Nilufer avait été liquidée ? Il n'avait pas de journaux, juste la télé. Or, celle ci ne parlait que des grands sujets. Nilufer pouvait aussi avoir quitté le pays. La seule façon de dissiper ses craintes était d'entendre sa voix. Il écrivit un mot lui donnant un rendez-vous téléphonique chez son ami du bazar. Elle appellerait d'une cabine.

Après avoir enfilé son manteau et glissé le pistolet dans sa poche, il s'aventura sur le pont, franchit la passerelle et sauta sur le quai.

* * *

Le cœur de Nilufer Bostani battait au rythme de la sonnerie qu'elle entendait retentir au bout du fil. Enfin, on décrocha et, immédiatement, elle dit :

— C'est moi.

Ugurlu connaissait sa voix. Sans hésiter, il dit d'une voix égale :

— Ne quitte pas.

Pas de nom, jamais. Quelques secondes plus tard, la voix rugueuse d'Omer Ugurlu la fit trembler des pieds à la tête.

— Tu m'as laissé tomber ! fit-il, vaguement menaçant.

— Pas du tout, protesta-t-elle, mais c'est très, très difficile. J'attends une réponse. Je...

— Pas de noms ! coupa Omer Ugurlu.

Il était si heureux d'entendre la voix de Nilufer que toute sa hargne s'évanouit.

— Dans deux ou trois jours, je saurai quelque chose. Jusque-là, ne prends pas de risques, je t'en supplie.

— Tu as de bons contacts ?

— Oui.

Elle se tut. Comme les gens qui vont se quitter, ils n'avaient plus rien à se dire.

— Tout va s'arranger, promet Nilufer avant de raccrocher.

Elle regagna le salon de thé où l'attendait Fatima. Cette ligne-là n'était pas sur écoute. Il fallait accélérer le processus. Revenue à sa table, elle sortit son Zippo « Slim » en or massif, alluma une Marlboro et demanda à sa copine :

— Tu peux me rendre un service ?

* * *

Malko et Elko Krisantem montaient en silence l'escalier branlant de Yilderim Gulta. Deux jours s'étaient écoulés depuis leur première visite. Malko avait l'estomac serré en frappant à la porte du vieux fonctionnaire. Celui-ci ouvrit aussitôt, les salua mielleusement, le regard poisseux, les installa sur le vieux canapé, après avoir chassé les chats, et se lança dans une grande conversation en turc avec Elko Krisantem.

Au bout de cinq minutes, Malko les interrompit :

— Qu'est-ce qu'il dit ?

— Il parle de la politique...

Le vieux, patelin, caressait machinalement un de ses chats. Malko se dit que ses oreilles étaient vraiment démesurées.

— Il a le passeport ?

Il comprit la réponse : « *Evet.* »

— Qu'il le montre.

Le vieux sortit un passeport défraîchi d'un tas de dossiers et le tendit à Malko qui l'ouvrit. Il était au nom de Mahmut Inan, né le 23 octobre 1939 à Izmir, un mètre soixante-dix, yeux noirs. La photo représentait un moustachu à la moustache en crocs. Il suffisait de la changer. Il rendit le passeport.

— Personne n'est au courant ? demanda-t-il.

— Personne, affirma Elko Krisantem, après consultation.

— Parfait, approuva Malko. Il suffit de changer la photo.

À ce moment, il croisa le regard du vieux fonctionnaire, qui visiblement, avait compris le mot « photo ». Et lui réalisa qu'il était piégé. Ce n'était pas la photo de Krisantem qu'il fallait apposer sur le passeport, mais celle d'Omer Ugurlu.

* * *

Avant même que Malko n'ouvre la bouche, Yilderim Gulta avait commencé à parler. Elko traduisit au fur et à mesure.

— Il dit que, depuis le début, il a deviné que le passeport était destiné à Omer Ugurlu. Ça lui est égal, du moment qu'il touche ses cinq mille dollars. Personne ne sera au courant.

Malko échangea un regard avec Elko Krisantem. Ils ne pouvaient plus reculer. Le vieux fonctionnaire les tenait, mais n'avait pas intérêt à les trahir. L'adage qui disait qu'en Turquie « tout est difficile, mais rien n'est impossible » se Vérifiait.

— Dites-lui que vous lui apporterez la photo très vite.

Elko traduisit et aussi la réponse d'Yilderim Gulta. Inattendue.

Il souhaite que Nilufer Bostani lui remette la photo elle-même. Demain, en fin de journée, au hammam de l'hôtel *Marmara*.

— Pourquoi ?

Yilderim Gulta sourit et marmonna quelques mots inintelligibles.

— Il veut lui parler.

Malko scruta le vieil homme. Qu'est-ce qui se cachait derrière cette étrange demande ? Avait-il l'intention de les court-circuiter ? Pourquoi ? Il paraissait en tout cas bien accroché à son caprice.

— Très bien, conclut Malko. Je vais transmettre à Nilufer Bostani. Mais c'est à *nous* qu'il doit remettre le passeport, pas à elle.

Long échange en turc entre Gulta et Krisantem, que ce dernier résuma.

— Si elle refuse de venir, il ne vendra pas le passeport. Il jure qu'il nous le remettra. Ici après-demain, à la même heure, si Dieu le veut.

Drôle de mysticisme. Il n'y avait plus qu'à prier. Cette fois, avant de partir, le vieux fonctionnaire prit la main de Malko dans les siennes et la baisa... C'était assez répugnant.

En sortant de l'immeuble, ils se séparèrent pour ne pas revenir ensemble au *Marmara*. Il n'y avait plus qu'à prévenir Nilufer. Il l'appela de son portable et demanda d'un ton enjoué.

— Voulez-vous qu'on dîne ensemble ?

* * *

Nilufer Bostani ne dissimulait pas son angoisse.

— Pourquoi veut-il me voir ? Pourquoi au hammam du *Marmara* ? demanda-t-elle.

Malko l'avait retrouvée au *Papermoon*, la mangeoire à la mode située au rez-de-chaussée de l'*Akmerkez*. Vêtue d'une robe grise toute simple, pas maquillée, ses longs cheveux relevés en chignon, elle ne touchait pas à son poisson grillé.

— J'ignore pourquoi il veut vous rencontrer, avoua Malko. Quant

au hammam, c'est un endroit discret, je suppose. Il a peur, peut-être, et veut prendre des garanties auprès de vous. Si vous lui remettez une photo demain, nous aurons le passeport après-demain. Et le MIT n'en saura rien.

— Bien, j'irai, conclut Nilufer. J'espère que ce n'est pas un piège.

— Moi aussi, fit Malko. Ensuite, il restera encore à quitter Istanbul...

— *Inch'Allah*, fit la jeune femme, fataliste. Venez me retrouver demain soir, ici. Je vous dirai ce qu'il en est.

Malko préféra ne pas aborder le sujet délicat : l'échange de ce passeport contre l'information dont il avait besoin. À chaque jour suffit sa peine.

* * *

Une employée souriante accueillit Nilufer à l'étage « mezzanine » du *Marmara*, là où se trouvait le Health Club, et la guida jusqu'à une cabine de déshabillage en lui remettant un peignoir en éponge. Pendant le ramadan, il n'y avait pas grand monde au hammam. Nilufer posa la boîte de loukoums achetée dans Istiklal Caddesi, s'interdisant d'y toucher. Dans les périodes de tension, elle avait tendance à se bourrer de sucreries.

Elle enfila un maillot une pièce noir et s'enveloppa dans le peignoir. La particularité de ce hammam était sa mixité. Hommes et femmes s'y ébattaient librement dans les différents bassins et Jacuzzi.

En Anatolie, on aurait brûlé l'hôtel, mais Istanbul se voulait plus européen que les Européens. Nilufer pénétra dans la grande salle tapissée de carreaux de faïence. Personne dans la piscine. Un sportif solitaire s'épuisait sur un vélo dans la salle de sports. Elle aperçut Yilderim Gulta, assis dans un des Jacuzzi, la tête baissée.

Elle alla dans sa direction et le claquement de ses mules sur le carrelage attira l'attention du vieux fonctionnaire. Il se leva, entourant le bas de son corps d'une serviette et s'inclina servilement devant Nilufer.

Elle se dit que nu, il était encore plus repoussant qu'habillé, avec ses oreilles gigantesques, sa peau d'un blanc maladif couverte de poils gris, son ventre énorme.

— *Salam aleykoun !* dit-il d'une voix tremblotante

— *Aleykoun salam !* répondit machinalement Nilufer.

Elle s'assit dans le Jacuzzi en face de lui, s'abandonnant au jet d'eau chaude qui lui fouettait délicieusement le dos, et ferma les yeux. Lorsqu'elle les rouvrit, quelques instants plus tard, Yilderim Gulta l'observait, la lippe pendante. Il avait ôté sa serviette, découvrant un sexe énorme qui pendouillait tristement entre ses grosses cuisses

blanchâtres.

Elle en eut la chair de poule.

* * *

Nilufer faillit sauter hors du Jacuzzi. Elle se raisonna, se contentant de détourner les yeux de l'abominable spectacle. Glacée intérieurement. Gulta n'était pas un malade mental. S'il se conduisait ainsi c'est qu'il pensait pouvoir le faire. Ce qui était très mauvais signe... Elle se força à sourire, faisant comme si elle ne voyait rien.

— Vous vouliez me voir, Gulta *bey* ? demanda-t-elle d'une voix égale.

Il hocha la tête.

— Oui. J'ai reçu une visite étrange. Des gens qui disaient venir de votre part. Ils m'ont demandé une chose presque impossible.

La jeune femme confirma.

— C'est exact, ils venaient de ma part. Et pour vous, Gulta *bey*, certaines choses sont beaucoup plus faciles que pour le commun des mortels... Je sais que vous aimez rendre service.

— Bien sûr, marmonna l'employé des passeports, mais mon pouvoir est très modeste. Ce qu'on m'a demandé est extrêmement dangereux. Je suis un vieil homme malade.

Nilufer se demandait où il voulait en venir. D'après Malko, les questions d'argent étaient réglées.

Son attitude était bizarre, glauque.

— Ils vous ont promis une somme très importante, souligna-t-elle.

Yilderim Gulta soupira, le regard posé sur son énorme sexe fripé, qui pendait comme une banane mal décongelée.

— Oh, l'argent n'est pas tout ! Je n'ai pas beaucoup d'occasions de dépense... Aussi, finalement, je ne pense pas pouvoir faire ce qu'ils me demandent. C'est pour cela que je voulais vous voir.

Il marmonnait, les yeux baissés. Quand il releva la tête, elle surprit une lueur salace dans ses prunelles noires. Maintenant, le regard du vieil homme était vrillé au sien, avec une expression trouble et avide. Un vieux vautour reniflant sa proie.

— Vous étiez d'accord, lança impatiemment la jeune femme.

— S'ils l'apprennent, murmura Gulta, ils me tueront.

— Ils ne l'apprendront pas, trancha-t-elle. Vous allez gagner beaucoup d'argent et la reconnaissance d'Ugurlu *bey*.

Yilderim Gulta ne répondit pas. Ses monstrueuses oreilles fascinaient Nilufer. Il en gratta une, regarda attentivement ce qu'il en avait ôté et se lava la main dans le Jacuzzi.

— C'est trop dangereux ! répéta-t-il. Je voulais vous le dire en personne.

Il se leva et son sexe parut encore plus énorme. Machinalement, il posa la main dessus, le faisant tourner entre ses gros doigts. Puis son regard se posa sur Nilufer et il lui adressa un sourire bon enfant. Elle fut contente de ne pas avoir un pic à glace sous la main : elle le lui aurait planté dans les yeux. Mais sa décision fut prise instantanément. Elle se leva à son tour, écarta les doigts du vieux et posa sa longue main aux ongles rouges sur le sexe au repos.

— Tu as un très gros sexe, fit-elle d'une voix égale. Est ce qu'il peut devenir encore plus gros ?

Pris de court, Yilderim Gulta bredouilla. Implacable, Nilufer tira sur la peau, découvrant un gland rougeâtre gros comme une petite pomme. Elle commença à le masturber. Le sexe était toujours aussi mou dans sa main, mais avait doublé de volume. Elle n'en avait jamais vu d'aussi gros. Gulta gémit :

— C'est une malédiction du Ciel ! Toute ma vie, les femmes m'ont fui à cause de ce que Dieu m'a donné.

— Ce n'est pas une malédiction ! trancha Nilufer d'une voix sèche. Assieds-toi.

Il obéit. Elle se plaça devant lui, s'agenouillant sur le fond du Jacuzzi, de l'eau jusqu'à la taille, le dos massé par le jet puissant. Puis elle regarda le gros membre reposant dans sa main. Au moins, il était propre. Il fallait en finir le plus vite possible. Avoir ce cauchemar derrière elle. Dominant sa répugnance, elle se mit à le masser entre ses seins, après avoir fait glisser son maillot. À chaque aller-retour, elle prenait le gland dans sa bouche, à s'exploser les mâchoires. Accroché des deux mains au rebord du Jacuzzi, Yilderim Gulta soufflait et tremblait de toute sa graisse.

Nilufer avait l'impression de s'être dédoublée.

D'un côté, elle éprouvait un dégoût viscéral devant ce vieillard lubrique dont elle éveillait à contrecœur le désir, et qui la guettait d'un œil gourmand, sans avoir encore osé la toucher. Et, en même temps, le contact de ce membre énorme qui grandissait entre ses seins et en partie dans sa bouche, éveillait chez elle quelque chose de sale, de clandestin, de honteux. Elle baissa les yeux.

Ce qui avait été une chose pendouillante et blafarde se dressait plus haut que le nombril de Yilderim Gulta. Une colonne prodigieuse, raide, désormais gorgée de sang, dont elle sentait la dureté nouvelle entre ses doigts. Et c'est elle qui avait provoqué ce miracle...

Le vieux salaud soufflait comme un phoque. Brutalement, il lui empoigna la nuque et pesa pour qu'elle fasse entrer encore plus de chair dans sa bouche. Comme un serpent qui avale une proie trop grosse pour lui, elle sentait ses mâchoires se distendre, le goût amer de cette chair sur sa langue. Il se démenait maintenant en sens inverse, ses mains essayant de se faufiler sous son maillot. Elle sentit de gros

doigts forcer son sexe. Alors, désespérément, elle accéléra à la fois les mouvements de son poignet et le ballet de sa langue, murmurant pour elle-même : « Mon Dieu, faites qu'il jouisse vite. »

Elle avait le ventre en feu. C'était plus fort qu'elle. Si le vieil homme parvenait à arracher son sexe monstrueux de sa bouche, elle n'aurait pas la force de l'empêcher de la prendre.

Au moment où elle commençait à désespérer, Yilderim Gulta poussa un cri étranglé et tout son corps se mit à trembler comme de la gélatine. Avant même de sentir le sperme sur sa langue, elle devina aux tressautements de son sexe qu'il avait commencé à jouir. Elle n'eut pas le temps de retirer sa bouche et reçut tout en plein visage. Lui se tordait, agrippait ses seins, ses cuisses, son sexe. Il hurlait. Elle l'aurait tué. Et puis, d'un coup, il retomba, comme une marionnette dont on a coupé les fils, le regard vitreux, la tête sur la poitrine, son sexe énorme en train de dégonfler comme une montgolfière trouée.

Nilufer reprit son souffle, rajusta son maillot, le lissa sur son ventre. Elle avait le vertige. Ce qu'elle venait de faire était atroce. Abominable.

Yilderim Gulta semblait frappé de stupeur. Elle se pencha à son oreille et dit à voix basse :

— Il faut ce passeport très vite. Si tu changes d'avis, je te tuerai moi-même. Voilà les photos.

Elle posa une pochette en plastique qui en contenait deux sur le bord du Jacuzzi et s'éloigna.

* * *

Yilderim Gulta venait de rentrer chez lui quand on frappa à sa porte. Un inconnu qui lui montra rapidement une carte barrée de rouge du MIT. Une fois entré, il sortit de sa poche une enveloppe marron cachetée et la posa sur la table.

— Voilà le document que tu vas remettre à ceux qui te l'ont demandé, dit-il.

Lorsqu'il fut parti, Gulta ouvrit l'enveloppe. Elle contenait un passeport établi au nom de Mehmet Eymur, né le 5 janvier 1941 à Istanbul. Le signalement correspondait à celui d'Omer Ugurlu. Il ne manquait que la photo. Avec un tel document, il serait facile d'arrêter son porteur à la frontière. Il le rangea sur une étagère, se demanda s'il n'allait pas arriver à gagner sur tous les tableaux. Faire plaisir au MIT, encaisser cinq mille dollars et avoir droit à la reconnaissance de Nilufer, dont il sentait encore la bouche sur lui.

CHAPITRE XII

— C'est fait, lança Nilufer à Malko, avant même qu'il ait ôté son manteau. Il a la photo et doit donner le passeport demain. À vous ou à votre chauffeur, chez lui, après son travail. Bien sûr, il faudra le payer à ce moment-là.

Malko la suivit dans le living-room. La journée avait passé lentement, baignée d'une anxiété diffuse. Conscientieux, il avait rendu visite au colonel Sokik, afin de le remercier pour la transmission du dossier et de lui promettre de le voir pendant le week-end. Spontanément il lui avait parlé de Nilufer, en lui laissant entendre que leur aventure continuait, et avait conclu par une plaisanterie :

— Je vis une aventure agréable, le temps est magnifique et je ne quitterai Istanbul que lorsque le ciel se couvrira...

Zeynel Sokik l'avait chaudement encouragé. En dépit de sa cordialité, Malko était inquiet. Impossible que le MIT ait lâché prise. Soit Omer Ugurlu était mort ou sorti du pays, soit les Services turcs le guettaient dans l'ombre. Si Ugurlu ne s'était plus trouvé en Turquie, Nilufer l'aurait rejoint. Il ne restait donc que deux hypothèses, dont une inquiétante.

Il observait Nilufer. Normalement, elle aurait dû exulter. Or, elle ne paraissait pas dans son assiette, son regard fuyait celui de Malko. Elle sortit du bar une bouteille de Stolichnaya et une d'Otard XO et remplit deux verres, vidant le sien presque d'un trait. Ensuite, comme si elle avait été seule, elle se mit à feuilleter le catalogue de Claude Dalle, cornant les pages qui l'intéressaient. Malko était aussi tendu : le compte à rebours avait commencé.

— Une fois que vous aurez ce passeport, demanda-t-il, comment comptez-vous l'utiliser ? Le MIT continue sûrement à vous surveiller.

Il était en train justement de se demander si le MIT n'attendait pas tout simplement qu'Omer Ugurlu sorte de son trou pour le piéger.

— J'ai un moyen de le joindre, dit-elle en posant son catalogue. Je préfère ne pas vous le révéler. J'aurai besoin de vous pour une chose : être certaine qu'on ne me suive pas. C'est possible ?

— Tout à fait, confirma Malko. Ensuite, que comptez vous faire ?

— Filer vers la Bulgarie. L'autoroute jusqu'à Edirne, sur cent soixante kilomètres. Après, c'est de la route ordinaire, une vingtaine de kilomètres. Peu de contrôle. Avec des passeports en règle, il ne

devrait pas y avoir de problème.

— Sauf un, releva Malko.

— Lequel ? Vous savez bien que je ne vous remettrai ce passeport et que je ne collaborerai à votre exfiltration qu'en échange de l'information que je suis venu chercher ici : le nom de l'homme qui, à Sofia, en 1981, a demandé à Omer Ugurlu de faire assassiner le pape Jean-Paul II.

Elle lui jeta un regard méfiant, froid.

— Et si vous nous dénoncez au MIT ensuite ? Je préfère vous donner cette information lorsque nous serons en lieu sûr.

— C'est hors de question, rétorqua calmement Malko. Mais je ne vous dénoncerai pas.

Nilufer termina son cognac d'un trait, esquissant un sourire crispé à l'intention de Malko.

— Je vais en parler à Omer. Nous verrons demain quand nous aurons le passeport. Venez me chercher pour dîner, comme d'habitude. Ce soir, je suis très fatiguée. Vous m'en voulez si je vais me reposer ?

Il n'insista pas. Dans moins de deux jours, il saurait s'il avait réussi ou échoué. Sans l'aide de la CIA.

* * *

Encore une journée interminable. Pour se distraire, Malko était allé visiter le musée de Topkapi, puis était passé voir John Burke, au consulat américain pour lui demander de transmettre un message très simple à Langley : les pourparlers continuaient.

Et maintenant, il attendait Elko Krisantem. Le Turc était parti dans l'après-midi, afin d'avoir le temps de semer d'éventuels suiveurs. Malko lui faisait confiance : à Istanbul, il était chez lui. La nuit était tombée et il regardait les lumières de la place Taksim, la circulation démente des bus, des trams, des « domus », des taxis. Cela grouillait. Enfin, il entendit le timbre de la porte. Elko Krisantem se tenait derrière le battant. Souriant. Sans un mot, il tendit le passeport rouge à Malko.

— Je l'ai vérifié, fit-il. Tout est en ordre. Je lui ai donné les quatre mille dollars.

Malko examina le document, découvrant du même coup le visage d'Omer Ugurlu. On ne voyait que les yeux, enfoncés, vifs, petits, et la grosse arête du nez massif. Un appendice de boxeur. Le mafieux avait la tête de l'emploi. Il examina la page suivante : le passeport, périmé, était renouvelé pour trois ans. Tous les timbres et les cachets s'y trouvaient. Yilderim Gulta avait bien gagné ses cinq mille dollars. Malko glissa le passeport dans sa poche et dit à Krisantem :

— On va à *Akmerkez*.

* * *

Nilufer Bostani semblait avoir récupéré. Maquillée, parfumée, ses longs cheveux blonds cascadeant sur ses épaules, vêtue d'un chemisier d'épaisse soie verte et d'une jupe noire très courte mettant en valeur ses jambes interminables, c'était une apparition de rêve. Avant même de dire bonjour, elle lança à mi-voix :

— Vous l'avez ?

— Oui, dit Malko en entrant

— Venez.

Il la suivit dans le living où une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne, encore bouchée, attendait dans un seau en cristal. Nilufer s'assit, croisa les jambes dans un agréable crissement de nylon et dit :

— Montrez-le-moi.

Il le lui tendit et elle le feuilleta longuement, avant de le reposer sur la table, entre eux.

— Ouvrez cette bouteille, dit-elle, il faut fêter ça. Malko s'exécuta et emplit deux flûtes. Ils trinquèrent, puis elle prit une Marlboro qu'il lui alluma avec son Zippo armorié en argent massif.

— Les juifs disent « L'année prochaine, à Jérusalem », dit-elle. Moi, j'espère seulement « Demain, à Sofia ! » J'ai peur. Tout est trop calme.

C'était justement ce que pensait Malko. Il eut soudain une idée abominable. Il n'y avait toujours que deux hypothèses : ou les Turcs avaient laissé tomber, ou ils savaient ce qui se préparait et attendaient, sûrs de leur coup. Hélas, il ne connaîtrait la bonne réponse que trop tard.

— Vous avez parlé à Omer Ugurlu ? demanda-t-il.

— Oui. Il vous remercie de tout ce que vous faites pour lui. Dès qu'il sera à Sofia, il vous présentera à l'homme que vous cherchez.

— Très bien, approuva Malko. Mais...

Nilufer le coupa et dit d'une voix neutre :

— Il s'appelle Dragan Katsamanski. C'était un major du Premier Directorate de la D.S. [36], détaché à la Kintex [37]. C'est lui qui était chargé d'acheminer les chargements d'armes à l'étranger grâce aux camions qui traversaient la Turquie, protégés par les amis d'Omer.

— Qu'est-il devenu ?

— Il ne sait pas. Nous ne sommes jamais retournés en Bulgarie. La Kintex n'existe plus, il n'y a plus de business à faire là-bas...

— Mais c'est bien lui qui a demandé de faire assassiner le pape ?

— C'est lui.

— Vous le connaissez ?

— Non. Omer traitait ses affaires seul. Je ne suis allée que deux ou

trois fois à Sofia et je restais au *Vitosha*. Il n'y a rien à faire à Sofia pour une femme. Omer pourra le retrouver à Sofia. Vous êtes satisfait ?

— J'aurais préféré plus de détails, avoua Malko. Et j'espère que vous me dites la vérité.

— Omer ne ment pas. Vous verrez quand nous serons à Sofia.

— Très bien, dit-il. Ce passeport est à vous. Vous êtes satisfaite ?

Elle lui adressa un regard plutôt triste.

— Je serai satisfaite lorsque tout sera terminé. Je me méfie et j'ai peur.

Malko non plus n'était pas vraiment tranquille. Rien ne garantissait qu'Omer Ugurlu dise la vérité. Et même si c'était le cas, il allait se mettre à la recherche d'un homme avec vingt ans de retard ! Il pouvait être mort, avoir disparu. Ou surtout avoir « perdu la mémoire ». Certes, l'Empire soviétique avait éclaté, mais, dans les pays de l'Est, le poids des anciens appareils était encore très lourd. N'avaient filtré à l'extérieur que les dossiers sans réelle importance. S'il retrouvait Dragan Katsamanski, le vrai travail commencerait : le faire parler.

Si Omer Ugurlu se moquait de lui, il aurait risqué sa peau et perdu cinq mille dollars pour rien.

— Où voulez-vous dîner ? demanda-t-il.

— Je n'ai pas faim, dit Nilufer, je suis trop anxieuse. Demain, la journée va être longue.

Ils terminèrent la bouteille de Taittinger presque sans parler. En reposant sa flûte vide, Nilufer soupira, après un regard circulaire :

— Je suis un peu triste de quitter cet appartement. C'est moi qui ai choisi tous les meubles de Claude Dalle, à Paris, selon mon goût.

* * *

Omer Ugurlu s'apprêtait à passer une nuit blanche. Maintenant qu'il savait sa fuite imminente, il bâtit déjà des châteaux en Espagne. Dès qu'il serait à Sofia, il se ferait virer cent mille dollars de Suisse et s'organiserait. Le MIT avait le bras long. Aussi pensait-il sérieusement à collaborer avec des Américains. Eux seuls pouvaient lui assurer une vraie protection.

En attendant, il fallait sortir d'Istanbul.

À partir de huit heures du matin, il attendrait Nilufer à un arrêt d'autobus d'Etiler, sur Ciragan Caddesi, au pied du Premier pont. Un endroit où il y avait toujours beaucoup de monde le matin. Personne ne le remarquerait.

Il éprouvait une sensation bizarre : il n'avait plus envie de quitter cet endroit qu'il avait pourtant maudit, où il avait déprimé, mais où, finalement, il se sentait en sécurité. Un peu comme les gens ont peur

de sortir de prison. Il était presque prêt à passer l'hiver là... Il dut s'ébrouer mentalement, se concentrer sur l'avenir pour s'arracher à cet engourdissement mortel.

Il se mit à penser à la Bulgarie. Il ne connaissait plus grand monde à Sofia. Pourvu que son vieil ami Dragan soit toujours là. Il repensa à l'époque folle de la « filière bulgare ». Le début de sa fortune.

Tout ça était si loin... À ses yeux, le pape, cela avait été un contrat comme un autre, un peu plus complexe, c'est tout. Chacun avait accompli sa tâche, sauf cet imbécile d'Ali Agça, en le ratant. D'ailleurs, il n'avait pas été payé... Omer Ugurlu avait reçu les reproches de Dragan, mais ce dernier n'en avait plus jamais reparlé. Omer savait bien que l'officier bulgare n'était pas le véritable « sponsor » de cette « commande », mais s'en moquait éperdument. Il avait l'habitude des « sponsors » discrets. Le MIT non plus n'avait jamais revendiqué le meurtre d'Abdi Ipecki. Il avait été étonné de leur brusque accès de vertu lorsque cette ordure d'Agça s'était mis à balancer. Qu'est-ce que cela pouvait leur faire d'avoir trempé dans l'attentat contre le pape ? Ils devenaient bien vertueux. Ce n'était plus la Turquie qu'il aimait.

Lui, l'Europe, il s'en moquait. Il était plutôt du côté du MHP, pur et dur. Il regarda le niveau de la bouteille de Defender posée en face de lui, qui avait considérablement baissé. Après tout, il n'allait pas l'emporter. Il versa ce qui restait dans un verre et le vida d'un trait. Même sans glace et sans Perrier, c'était un bon tranquillisant.

* * *

Après son « *Iftar party* » quotidienne, Zeynel Sokik était revenu à son bureau vérifier que tout se déroulait selon ses plans. Le numéro du passeport remis à Yildirim Gulta avait été communiqué à tous les postes frontières, aéroports ou frontières terrestres. Était également diffusé le numéro de la voiture de Nilufer Bostani. Dès sept heures du matin, il serait à son bureau. Quelque chose l'intriguait : comment un homme aussi méfiant qu'Omer Ugurlu tombait-il dans le piège ? Sachant que *tous* les « vrais-faux » passeports étaient délivrés avec le feu vert du MIT. Bien sûr, il avait recommandé à Gulta de prétendre qu'il faisait cela en cachette de ses chefs, mais c'était gros... Il fallait que le mafieux soit vraiment aux abois.

Quelque part, cela l'ennuyait de s'attaquer à Omer Ugurlu qui avait toujours servi la Turquie, en même temps que ses intérêts. Hélas, la raison d'État primait et Zeynel Sokik était un homme de devoir.

Perturbé quand même, il décida d'aller cuisiner Yildirim Gulta. À cette heure, il était sûrement chez lui. Lorsqu'il sonna chez le vieil employé, Gulta eut un sursaut en le voyant, comme si le diable lui était apparu. Ce qui mit la puce à l'oreille de Zeynel Sokik.

— Tu m’offres un verre de raki ? demanda-t-il.

— Bien sûr, *effendi*, s’empressa le vieux.

Il apporta la bouteille et deux verres qu’il remplit. Sa main tremblait tellement qu’il en répandit la moitié sur la table. Zeynel Sokik le fixa sévèrement.

— De quoi as-tu peur ?

— De rien, de rien, affirma Yilderim Gulta en allant remplir une carafe d’eau.

C’est en regardant autour de lui que le colonel Sokik découvrit la cause de la terreur du vieil employé. Bien en vue, sur une pile de papiers, il y avait un passeport flambant neuf.

— C’est pour un ami, coassa Yilderim Gulta. Je dois le lui donner.

Zeynel Sokik venait d’ouvrir le passeport et de regarder son intitulé. Une rage aveugle l’envahit : c’était celui préparé par ses services pour être remis à Omer Ugurlu.

CHAPITRE XII

Nilufer jeta un sac de voyage dans le coffre de sa BMW verte et se mit au volant. Elle portait un pantalon de cuir noir, avec un pull et une veste assortis, des lunettes noires. Elle jeta un coup d'œil à sa montre : huit heures pile. Le cœur battant la chamade, elle appuya sur le bip ouvrant le garage et s'engagea lentement dans la rampe. Eblouie par le soleil levant, elle tourna à droite dans l'avenue, cherchant la Mercedes de Malko. Elle la repéra garée un peu plus loin, un homme au volant. En passant devant, elle reconnut Elko Krisantem et fut balayée par une grande vague de soulagement. Tout fonctionnait comme prévu. Il démarra et passa devant elle, se dirigeant vers le nord, par Zincerlikuyu Caddesi, vers l'université. Ils montèrent presque jusqu'au Deuxième pont, puis la Mercedes s'engagea dans un labyrinthe de rues étroites descendant vers le Bosphore. À certains endroits, deux voitures ne pouvaient même pas se croiser. La Mercedes ralentit et Elko Krisantem lui fit signe de la dépasser. Presque aussitôt, il s'immobilisa, interdisant toute poursuite, vu l'étroitesse de la route. Nilufer eut le temps de voir le chauffeur sortir du véhicule et soulever son capot avant d'être avalée par un virage. Elle avait envie de crier de joie. Quelques minutes plus tard, elle rejoignit Rumeli Hisari Caddesi, la voie longeant le Bosphore, et tourna à droite en direction du centre. Elle se détendit un peu, noyée dans la circulation matinale.

Le Premier pont était à un kilomètre. Coincée derrière un bus, elle avançait au pas, le cœur cognant dans sa poitrine. Elle put enfin déboîter et aperçut une queue devant l'arrêt des bus. Elle ralentit, cherchant des yeux Omer Ugurlu. Soudain, quelqu'un se détacha de la foule et avança sur la chaussée. C'était lui ! La BMW verte se repérait de loin. Nilufer se rabattit sur la droite et pila. Omer Ugurlu ouvrit la portière et sauta dans la voiture.

— Formidable ! explosa-t-il. Tu es formidable !

Il se pencha et l'étreignit, lui faisant presque lâcher le volant. Nilufer lui adressa un sourire radieux.

— Tu es bien ?

— Mieux que ça fit-il.

Ôtant le pistolet glissé dans sa ceinture, il le posa sur le plancher et recommanda :

— Ne roule pas trop vite.

Désormais, ils ne risquaient plus grand-chose. Ils avaient tous les deux des papiers en règle et le MIT avait perdu leur trace.

Rapidement, Nilufer lui expliqua ce qui avait été convenu avec l'agent de la CIA. Omer écoutait d'une oreille distraite. Il lui sourit et posa la main sur sa cuisse.

— On parlera business plus tard. J'ai envie de prendre un bain chaud et de te baiser.

Nilufer était fière d'être parvenue à sauver cet homme qui lui avait tant apporté. Même si elle n'était plus amoureuse de lui. Pour l'instant, elle se concentrait sur la circulation. Elle se mit sur la gauche pour rattraper Barbos Bulvari qui se jetait dans le Freeway E5. Dix minutes plus tard, ils y étaient et elle se détendit un peu. Au milieu de la circulation intense des camions en transit pour l'ouest du pays, sa voiture passait totalement inaperçue... Elle se cala sur la file de gauche et commença à doubler.

— Tu as faim ? demanda-t-elle.

Omer Ugurlu secoua la tête.

— Non, et je ne veux pas m'arrêter tant que nous ne serons pas en Bulgarie.

La tête bien calée sur l'appui-tête, il ferma les yeux, bercé par le grondement de la circulation.

La vie était belle. Une main posée sur la cuisse gainée de cuir de Nilufer, il s'assoupit, ses nerfs se dénouant d'un coup. Encore trois heures et ils seraient en sécurité.

* * *

Malko sortit du parking de l'aéroport au volant d'une Opel blanche de location et fonça en direction de l'autoroute E5. Il avait quitté le *Marmara* à sept heures, comme s'il prenait l'avion. Elko Krisantem après avoir rendu la Mercedes à Curtis Wood, prendrait l'avion pour Vienne deux jours plus tard, afin de prendre le temps de rendre visite à sa famille. En Bulgarie, il était de peu d'utilité... Après de multiples embranchements, il se retrouva enfin sur l'E5. Plus il s'éloignait d'Istanbul, plus la circulation était fluide. Il attendit encore une demi-heure et ouvrit son portable où était enregistré le numéro de celui de Nilufer. Il dut s'y reprendre à trois fois pour l'accrocher. Enfin, il discerna la voix de la jeune femme au milieu des parasites.

— Tout va bien, dit-elle simplement. Nous venons de passer Selimpaça.

Il regarda sa carte : ils se trouvaient environ vingt kilomètres devant lui.

— Je suis derrière vous, dit-il. N'allez pas trop vite, je vais vous rejoindre.

Il n'entendit pas la réponse de la jeune femme : la communication avait été coupée. Accélération, il se mit à doubler toutes les voitures. Il lui fallut quand même près de quarante minutes avant d'apercevoir la BMW verte. Il venait de passer Turgutbey et l'autoroute filait tout droit, plein nord-ouest. Il prit position derrière la voiture verte et leva le pied.

Rien ne se passa pendant dix minutes. Puis, il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et son poulx grimpa brutalement : une voiture de police arrivait derrière lui, à pleine vitesse, gyrophare en marche. Elle le dépassa et il aperçut deux policiers en uniforme à l'avant et deux civils derrière. À peine l'eut-elle doublée qu'elle se rabattit, se plaçant derrière la BMW verte. Sa sirène se déclencha.

Malko eut l'impression de recevoir un coup de poignard en pleine poitrine. Devant lui, les événements s'accéléraient. La BMW avait bondi en avant, distançant facilement la poussive voiture de police qui continuait quand même sa poursuite. Mais la manœuvre de Nilufer Bostani était sans espoir. Il y avait peu de sorties sur l'autoroute et les policiers pouvaient facilement alerter leurs collègues pour les bloquer. L'estomac noué, Malko accéléra à son tour. Se demandant ce qui avait dérapé.

* * *

Nilufer Bostani, livide, les mains crispées sur le volant le compteur à plus de cent soixante, jetait d'incessants coups d'œil dans le rétroviseur. Certes, elle avait mis un bon kilomètre entre elle et ses poursuivants, mais cela ne suffisait pas.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-elle d'une voix blanche.

Omer Ugurlu était plongé dans une carte, le pistolet sur ses genoux, les traits tendus.

— Il y a un embranchement à Babaesi, dit-il. On va sortir et prendre la 555 au nord. On les sèmera sur les petites routes. (Il explosa :) Fumier de Gulta !

Nilufer demeura muette. S'il savait ce qu'elle avait dû faire au vieux fonctionnaire pour obtenir ce passeport ! Et il les avait trahis ! Elle se concentra sur la route. Leurs poursuivants ne gagnaient pas de terrain et c'était bon signe. Ils allaient peut-être s'en sortir. Elle essaya de se persuader qu'ils avaient peut-être tout simplement été repérés par un radar pour excès de vitesse. Dans ce cas, ils auraient dû s'arrêter. Mais désormais, c'était trop tard. Nilufer voulait s'arrêter quand elle avait entendu la sirène, mais Omer le lui avait interdit. Le regard droit devant lui, il ne disait plus un mot, les mâchoires serrées... Comptant les minutes. Il aperçut une aire de repos, devant lui. Un gros semi-remorque était en train de manœuvrer pour revenir sur l'autoroute.

Nilufer écrasa le klaxon et fit un appel de phares. Le semi-remorque s'immobilisa aussitôt. Elle accéléra, jetant un coup d'œil dans le rétro. Omer Ugurlu poussa soudain un hurlement.

— Attention !

Nilufer baissa les yeux sur la route et sentit son cœur se décrocher. Le semi-remorque avait avancé, perpendiculairement à l'autoroute, occupant toute la chaussée.

Désespérément, elle écrasa le frein. Si brutalement que la BMW se mit en travers et, à près de cent cinquante à l'heure, se jeta littéralement sur le camion. Nilufer se baissa juste avant que le pare-brise n'explose, la criblant de débris, et que le volant ne lui enfonce la cage thoracique. Elle hurlait encore quand la BMW s'encastra sous le camion.

* * *

Malko ralentit devant les gestes exaspérés d'un policier en uniforme sorti de la voiture au gyrophare. Des flammes énormes montaient de l'enchevêtrement du camion et de la BMW. Le coffre de celle-ci s'était ouvert et il aperçut fugitivement un sac Vuitton. Il en avait la nausée. Personne ne pouvait survivre dans ce brasier ! Deux policiers arrosaient sans conviction les débris de neige carbonique. Un autre discutait avec le chauffeur du poids lourd qui gesticulait.

Puis, il toussa, respirant la fumée âcre et noire qui s'élevait du brasier.

Ce n'était pas un accident, mais un meurtre délibéré. Finalement, le MIT avait rattrapé Omer Ugurlu... Et Nilufer, par la même occasion. Il la revoyait en train de lui dire « À demain, à Sofia ». Maintenant, elle n'était plus qu'un amas de chairs carbonisées. Et elle s'était vue mourir. Dans un état second, il continua jusqu'à la prochaine rampe et fit demi-tour, revenant vers Istanbul. Il n'avait plus envie de gagner la Bulgarie en voiture, après ce qu'il venait de voir. L'estomac tordu, il repassa devant les deux véhicules enchevêtrés. Les flammes avaient diminué de volume, une seconde voiture de police était là et les voitures ralentissaient devant le spectacle, par curiosité morbide.

Que s'était-il passé ?

Elko Krisantem avait peut-être la réponse. Il devait encore se trouver au *Marmara*. Malko de son portable appela Curtis Wood.

— Je vous croyais parti, s'étonna l'Américain.

— J'étais parti, fit Malko, mais je reviens. Il y a eu un accident sur l'E5. La BMW de Nilufer Bostani s'est écrasée contre un camion. Elle et Omer ont été brûlés vifs.

— C'est horrible ! compatit l'Américain. Je vous invite à déjeuner, ça vous changera les idées.

— Avec plaisir. À une heure, au *Marmara*.

C'était samedi. Yilderim Gulta ne travaillait pas. Par lui, on aurait peut-être une explication du drame. Il appela Elko. Le Turc n'était pas à l'hôtel. Il décida quand même d'aller rendre visite au vieux fonctionnaire.

* * *

Zeynel Sokik, qui buvait rarement, se versa un verre de raki et l'avalait presque pur. Enfin, il pouvait se détendre ! Au dernier moment, il avait changé sa tactique. Il n'était plus question de laisser les fugitifs arriver à la frontière bulgare. Il n'avait pas le temps de prévenir tout le monde du changement de passeport et il était hors de question de risquer une bavure. Durant la nuit, il avait monté son plan, certain qu'Omer Ugurlu et Nilufer se dirigeraient vers la Bulgarie. Plusieurs voitures de police patrouillaient sur les différents itinéraires à la sortie d'Istanbul. Ils avaient facilement repéré la BMW verte. Il n'y avait plus qu'à la pousser vers le piège. Un camion « réquisitionné » et un chauffeur appartenant au MIT.

Le reste était une question d'exécution... Il était regrettable que Nilufer Bostani ait été tuée aussi, mais impossible de faire autrement. Omer Ugurlu devait mourir discrètement. La justice turque n'avait rien à lui reprocher.

L'officier se lança dans la rédaction de son rapport la partie la plus ennuyeuse de sa mission. Il serait félicité par ses chefs, les Américains ne pourraient rien lui reprocher et toute tache potentielle sur le blason de la Turquie était lavée. Omer Ugurlu ne parlerait plus jamais. En un mois, le MIT avait fait le ménage, comme au bon vieux temps où on massacrait les gauchistes par paquets.

* * *

Malko arriva devant l'immeuble où habitait Yilderim Gulta et faillit ne pas le reconnaître. C'était la première fois qu'il le voyait de jour : lépreux, les volets déglingués, étayé par des madriers, il ne payait pas de mine. Un petit panier rempli de fruits et de légumes pendait au bout d'une corde à la fenêtre du retraité. Il devait être chez lui.

Au deuxième étage, il trouve un chat tapi sur les marches, qui se mit à le suivre. Il lui sembla reconnaître un de ceux du fonctionnaire, aperçus lors de sa première visite. Arrivé au troisième, il s'immobilisa, surpris : la porte d'Yilderim Gulta était entrouverte. Le chat s'avança en miaulant et se glissa à l'intérieur. Preuve qu'il n'y avait pas de danger. Malko le suivit et s'arrêta net.

L'odeur fade du sang sautait aux narines. Yilderim Gulta était

étendu sur le dos, en travers de la pièce, la tête entourée d'une mare de sang, la gorge ouverte d'une oreille à l'autre, les mains croisées sur sa poitrine. Un rasoir ensanglanté était posé à côté de sa tête. La plaie béante permettait de voir les carotides et tout le magma que renferme l'intérieur d'un corps humain. Soudain Malko nota quelque chose d'étonnant : Gulta n'avait pas une seule goutte de sang sur les mains ! Comme s'il avait mis des gants pour s'égorger... Quelque chose était posé sur sa poitrine : un passeport flambant neuf. Malko le prit et l'ouvrit. Il était établi au nom de Mehmet Eymur et il manquait la photo...

Il avait désormais la réponse à la question qu'il s'était posée quelques jours plus tôt. Le MIT avait suivi l'opération de bout en bout. Voilà pourquoi il avait eu la paix... Gulta avait décidé de doubler le MIT, pour une raison qu'il ignorerait toujours, et cela lui avait coûté la vie... Le chat se frottait contre les jambes de Malko, s'approchant parfois du cadavre pour le flairer avec méfiance. Il allait probablement rejoindre la cohorte des chats abandonnés d'Istanbul. Malko allait remettre le passeport en place lorsqu'il se ravisa et l'empocha.

* * *

Malko venait de regagner le *Marmara* quand le téléphone sonna. La voix joyeuse de Zeynel Sokik éclata dans l'écouteur :

— Vous êtes libre à déjeuner ?

— Oui, fit Malko, après une brève hésitation.

Il allait décommander Curtis Wood.

— Bien, je vous emmène dans un petit restaurant de poissons de la rive asiatique, le *Necati*, à Çengelköy. Votre chauffeur trouvera facilement. À une heure ?

— À une heure, répéta mécaniquement Malko.

Il n'était pas encore remis du choc de la mort de Nilufer et d'Omer Ugurlu. Même si c'était un assassin, celui ci ne méritait pas de griller vif dans sa voiture comme un poulet. Dans le hall, il se heurta à Elko Krisantem qui sortait de la *breakfast-room*. Avant son déjeuner, il devait prévenir la CIA de ce macabre et ultime rebondissement. Elko Krisantem le déposa devant le consulat. John Burke l'attendait dans le hall de l'ancien building. Intrigué.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

— Nilufer Bostani et Omer Ugurlu sont morts. Un « accident » organisé par le MIT. J'y ai assisté de loin.

Dans son bureau, Malko lui fit le récit des derniers événements.

— Vous allez à Sofia ? demanda John Burke lorsqu'il eut terminé.

Malko hocha la tête.

— Je n'en sais rien. Reprendre une piste refroidie depuis vingt ans,

ce n'est pas vraiment enthousiasmant. Je ferai ce que veut Langley.

— Je vous arrange une liaison immédiatement, proposa l'Américain.

Dix minutes plus tard, Malko était installé en face du téléphone protégé, une tasse de café tiède à côté de lui. Il avait appelé Thomas Ray chez lui : il était à peine six heures du matin en Virginie. Pourtant l'Américain répondit immédiatement, parfaitement réveillé. Malko dut faire son récit une seconde fois. La mort des deux Turcs ne parut pas émouvoir outre mesure le haut fonctionnaire de la CIA. Son souci était ailleurs.

— Sur une échelle de 1 à 10, à combien mettez-vous l'information de Nilufer Bostani ?

— 7, dit Malko.

— Alors, vous allez à Sofia. Je préviens la station là-bas. Qu'ils vous trouvent un « stringer » et vous apportent de l'aide pour vos communications. Vous verrez vite s'il y a une chance de progresser. Mais, déjà, c'est un résultat formidable. Vous avez remonté jusqu'à la Bulgarie. La véritable filière bulgare. Bravo. Maintenant, il faut retrouver ce Dragan Katsamanski. Sofia est une petite ville : vous devez y parvenir.

Toujours optimiste ! Malko se dit qu'en vingt ans beaucoup de choses avaient dû changer. Et que, même s'il retrouvait le « contact » d'Omer Ugurlu, il faudrait le faire parler... Et là, c'était une autre paire de manches...

* * *

En plein été, l'endroit devait être paradisiaque ! Un restaurant au bord de l'eau, sur la rive asiatique du Bosphore, à côté d'un minuscule port de pêche. La mer clapotait le long du quai et l'odos, le vent du sud, réchauffait l'atmosphère. La vue était magnifique et la salle plutôt coquette. Déserte, à part Zeynel Sokik. Le Turc vint à la rencontre de Malko et l'étreignit.

— *Mehraba* [38]. Je suis content que vous ayez pu venir ! C'est sympa ici, non ? J'y viens souvent l'été. On est tranquille et le poisson est délicieux. Je vous ai commandé une salade de langoustines, pour commencer, avec beaucoup de tomates. Et du vin d'Anatolie. Un petit blanc sec...

Malko prit place en face de lui. Le ciel venait de se couvrir et le Bosphore était d'un gris sinistre. Zeynel Sokik semblait d'excellente humeur, ne paraissant pas remarquer l'attitude plutôt froide de Malko. Après la salade, il se pencha vers lui :

— Alors, où en êtes-vous avec la belle Nilufer ?

Malko le dévisagea froidement.

— Zeynel, vous savez très bien où j'en suis... Elle est morte ce matin, sous mes yeux, assassinée par des gens de votre service.

Le Turc se tut brusquement. Malko sortit le passeport trouvé chez Yilderim Gulta de sa poche et le posa sur la table, à côté du pain.

— Ceci peut encore servir... Mais ne me prenez pas pour un imbécile ou je vous laisse déjeuner seul...

Ses yeux dorés s'étaient brutalement striés de filaments verts. Il était hors de lui. Zeynel Sokik changea aussitôt de ton.

— Je suis désolé, Malko, dit-il d'une voix égale. Dans cette affaire, nous avons servi chacun les intérêts de nos pays. Parfois, ils peuvent diverger. Mais vous n'avez jamais été en danger. J'avais donné des ordres pour qu'on ne vous touche pas. Désormais, je peux vous le dire.

Malko but un peu de son vin blanc. Zeynel Sokik disait sûrement la vérité. Mais ce n'était pas seulement par amitié pour lui. On ne se met pas impunément la Central Intelligence Agency à dos, quand on appartient à un service allié.

— Vous êtes quand même responsable de la mort de trois employés de l'Agence, remarqua Malko. À Langley. Plus deux policiers.

Zeynel Sokik posa sa fourchette, très pâle.

— Jamais nous n'avions donné de tels ordres ! C'est une bavure, attribuable aux exécutants.

Toujours la sous-traitance. Malko n'insista pas. À quoi bon ? Ils étaient entre professionnels. Un silence lourd régnait lorsque le patron apporta le dos de cabillaud grillé. Malko attendit qu'il soit parti pour demander :

— Pourquoi votre Service s'est-il déchaîné de cette façon ? C'est une histoire ancienne.

Le Turc posa sa fourchette et mit la main sur son cœur :

— Malko, je vous jure sur la tête de mes enfants que je l'ignore ! Il s'agit d'une décision *politique*. Au plus haut niveau. Le gouvernement de Buley Elevit est obsédé par l'image de la Turquie. Notre nouveau directeur est un fervent partisan des droits de l'homme. Le seul fait de révéler que le MIT était au courant de l'attentat de 1981 pouvait être dévastateur. Nous voulons rejoindre l'Europe.

— Et si, en Bulgarie, je trouve quelque chose sur cet attentat ?

Zeynel Sokik lui jeta un regard stupéfait.

— Comment ? Que voulez-vous dire ?

— Avant de mourir, Nilufer Bostani a parlé, fit simplement Malko. Si elle m'a dit la vérité, je sais désormais *qui* était le contact d'Omer Ugurlu à Sofia. Celui qui lui a demandé d'organiser l'attentat.

Zeynel Sokik se contenta de hausser les épaules, fataliste.

— Ce que les Bulgares ou d'autres ont fait ne nous regarde pas... Désormais plus personne ne peut salir l'image de la Turquie.

C'était un peu grandiloquent, mais exact. Ce n'était pas le nettoyage

à sec mais au sang...

Ils finirent leur déjeuner sans plus parler de l'affaire. En se séparant, Zeynel Sokik demanda :

— Quand partez-vous ?

— Tout à l'heure, 16 h 30.

— J'espère que votre prochain séjour à Istanbul sera plus chaleureux, dit l'officier turc. Mais nous ne faisons pas toujours ce que nous voulons.

Elko attendait dans la Mercedes. Les bagages de Malko étaient déjà dans le coffre. Il sortit de sa poche une liasse de billets, en détacha quatre de dix millions de livres et les tendit à Zeynel Sokik, médusé.

— Puis-je vous demander un service, d'homme à homme ?

— Bien sûr.

— Je tiens à ce qu'il y ait de très belles fleurs sur la tombe de Nilufer Bostani. Pouvez-vous vous en charger ?

Zeynel Sokik prit les billets.

— Vous pouvez compter sur moi, dit-il d'une voix qui tremblait très légèrement.

— Merci, dit Malko.

* * *

L'aéroport ultramoderne d'Istanbul parut d'un froid glacial à Malko. Il regarda le petit AT42 fatigué des Balkan Airlines qui allait l'emmener à Sofia. Se demandant ce qu'il y trouverait comme vestige d'un monde disparu : l'Empire soviétique, dont la Bulgarie n'était qu'une des marches méridionales. Todor Zhivkov, le dernier dictateur rouge, était mort dans son lit en 1996. La Balkan Airlines appartenait désormais aux Israéliens, et la CIA, depuis la guerre du Kosovo, avait choisi Sofia comme base avancée.

Lui allait tenter de retrouver un homme dont il ne savait que le nom et le grade vingt ans plus tôt, dans un autre monde. Il lui fallait remonter le temps à la recherche d'une vérité qui, à ce jour, avait déjoué toutes les enquêtes. Qu'est-ce qui pouvait l'attendre là-bas, quand il avait fallu des flots de sang pour seulement obtenir le nom de Dragan Katsamanski ? Les gardiens de l'ancien temple allaient se déchaîner contre lui avec la même férocité s'il cherchait à découvrir la vérité.

CHAPITRE XIV

À travers les hublots de l'AT42, Malko devina dans le brouillard qui flottait sur l'aéroport de Sofia quelques vieux TU134 au nez vitré comme des bombardiers, d'antiques Tupolev à la peinture délavée, des Antonov 20, au milieu des rares Boeing 737 de la Balkan Air, désormais propriété d'un groupe israélien. Le brouillard et la nuit tombaient sur Sofia et il était tout juste quatre heures ! L'aérogare, glaciale, sentait la province et la pauvreté, mais le lev [39] valait un mark. Malko avait l'impression d'avoir effectué un saut dans le passé. Les gens étaient mal habillés, engoncés dans des vestes de cuir mal coupées, et arboraient des visages moroses. À peine sorti avec ses bagages, il aperçut un homme brandissant une pancarte à son nom et s'approcha.

— Je suis Malko Linge.

— Bienvenue à Sofia, monsieur Linge, fit le jeune homme. M. Alister Scott m'a chargé de vous conduire à votre hôtel et de vous emmener ensuite à l'ambassade pour une réunion de travail.

Malko le suivit jusqu'à une Ford grise un peu cabossée et prit place à l'arrière. Cela lui faisait un drôle d'effet de revenir dans ce pays « décommunisé » qui ne rêvait plus que d'une chose : rejoindre l'OTAN ! Étrange retour des choses, la Bulgarie était jadis un des fers de lance de l'Empire soviétique, vouant un culte touchant à la grande nation sœur qui jadis l'avait délivrée de la domination de l'Empire ottoman. À cette complicité culturelle s'ajoutaient une religion commune, l'orthodoxie, et le communisme militant de ses anciens dirigeants, dont le dernier, le sinistre Todor Zhivkov, était mort paisiblement dans son lit, en 1996, sans avoir fait plus d'une semaine de prison...

Malko regarda la route. On se serait cru revenu dix ans en arrière. La Ford doublait des Trabant pétaradantes et hideuses, des Zastava, des Lada, des Jigouli ne tenant plus que par la peinture. Comme si la Bulgarie n'était que la poubelle d'une Europe disparue... L'autoroute, à la chaussée trouée comme une piste africaine, courait au milieu d'innombrables clapiers de béton qui s'étendaient jusqu'à l'horizon. Un paysage plat, coupé de bois de sapins, déprimant.

— À quel hôtel m'avez-vous mis ? demanda Malko.

— Au *Sheraton*, *sir*. C'est tout à côté de l'ambassade.

- Le *Vitosha* n'existe plus ?
- Si, *sir*, mais il n'est pas...
- Nous allons au *Vitosha*, trancha Malko.

C'est là que, dix-sept ans plus tôt, il avait déjà tenté de résoudre l'énigme de l'attentat contre le pape, dans un théâtre d'ombres menteuses qui l'avait laissé sur sa faim. Avec quelques cadavres de plus. À cette époque, on n'entrait pas facilement en Bulgarie et on en sortait encore plus difficilement. Des années plus tard, la CIA avait acquis la conviction que le général soviétique qui avait prétendu, à l'époque, détenir la vérité sur l'attentat contre le pape n'était qu'un imposteur désireux de se faire exfiltrer de Bulgarie... Ce qui lui avait d'ailleurs coûté la vie.

La voiture rejoignit un immense boulevard rectiligne filant vers le nord.

— Comment s'appelle cette avenue ? demanda Malko.

— Tzarigradsko Shosse, annonça le jeune Américain. C'est la route qui mène en Turquie.

Avant, c'était l'avenue Lénine... Malko cherchait à se retrouver. Il reconnut, plus loin, l'énorme tour de la télé. On circulait mal, au milieu de vieux trams verts et d'un flot de véhicules qui se traînaient. Quelques Mercedes ou BMW, beaucoup de camions. L'architecture soviétique était omniprésente, des queues immenses s'allongeaient aux arrêts de tram et la circulation était d'une lenteur exaspérante. Son chauffeur parlait à mi-voix dans son portable. Il se retourna.

— Je viens de prendre une réservation au *Vitosha*, nous y serons dans quelques minutes.

Après avoir contourné le centre par une route périphérique qui s'appelait désormais Evgueni Georgiev, ils débouchèrent sur une place immense, écrasée par une énorme « pâtisserie » circulaire : Le Palais de la Culture, édifié du temps de l'ancien régime. Juste en face, au sommet d'un grand mât, une réclame lumineuse pour McDonald's tournait inlassablement... La Ford traversa le carrefour, montant un grand boulevard plein sud. Au sommet de la côte, le chauffeur tourna à droite et Malko aperçut la tour de vingt étages de l'ex-*Vitosha*, rebaptisé *Kempinski Zografski*. Jadis le plus bel hôtel de Sofia, carrefour de tous les trafics et berceau de la « filière bulgare », il se dressait au milieu d'une esplanade et d'un parking également vides.

Le hall était tout aussi désert, lugubre, avec au fond une sorte de fosse claire, le bar. Sur des canapés de cuir noirs, quelques clients plutôt patibulaires discutaient à voix basse. Malko gagna la réception, donna son passeport. Il était en train de remplir sa fiche lorsque apparut une brune aux épaules larges, les cheveux très noirs séparés par une raie au milieu, les yeux barbouillés de violet, un chemisier blanc bien rempli, une jupe courte sur des bas noirs. Elle adressa un

sourire éblouissant à Malko.

— Bienvenue au *Vitosha*. Je suis Simenova Kolev, l'assistant manager. Si vous avez besoin de quelque chose... Je suis ici depuis vingt-trois ans.

Malko regarda l'immense hall vide, le bar désert. Quand il était venu, le *lobby* grouillait d'animation...

— Le casino existe toujours ? demanda-t-il.

Simenova Kolev secoua la tête avec un sourire ambigu.

— Non, il est fermé, mais si vous voulez dépenser votre argent, je connais d'excellents moyens...

Son regard direct en disait plus que ses paroles, sans ambiguïté. C'est avec *elle* qu'il fallait se ruiner... Malko monta s'installer. La chambre était sinistre avec ses boiseries sombres. La rue encore pire. De hideuses HLM grisâtres, la neige, le ciel bas et au fond, les montagnes. Lorsqu'il redescendit, Simenova Kolev avait disparu. Il regretta de ne pas avoir accepté le *Sheraton*.

Le jeune chauffeur de l'ambassade américaine l'attendait à son volant. Ils remontèrent vers le centre, débouchant après un parcours tortueux dans le boulevard Vitosha, les Champs-Élysées de Sofia, bordé de boutiques de luxe toutes plus vides les unes que les autres. La circulation y était infernale, les feux plus longs qu'en Suisse, les tramways de toutes les couleurs se traînaient à la queue leu leu.

— La Bulgarie est devenue riche, remarqua-t-il.

Le jeune Américain gloussa :

— Non, il n'y a personne dans ces magasins, sauf quelques mafieux. Le salaire moyen est de cent cinquante lev's [40]...

Ils tournèrent à droite et Malko aperçut au passage l'enseigne lumineuse du *Sheraton*, cinq étages roses encore très stalinien. L'ambassade américaine était toujours située au bout de la rue Suborna, juste avant le parc Batenberg, modeste immeuble de cinq étages avec la bannière étoilée pendant du premier, jouxtant un magasin de mode. Une grande affiche sur la façade : « Dix ans de démocratie ». La rue était barrée par une clôture métallique gardée par des policiers. Le chauffeur se gara dans l'enceinte *off limits* et Malko le suivit à l'intérieur de l'ambassade, passant devant les inévitables Marines dans leur guérite blindée. À l'intérieur, c'était une ruche ! Les cinq étages étaient pleins comme un œuf, des employés se bousculaient dans l'escalier, dans une chaleur saharienne : le chauffage était à fond. Son guide conduisit Malko au troisième et s'effaça pour le faire entrer dans le bureau du chef de station, Alister Scott. Un homme de petite taille, les cheveux en brosse, des lunettes carrées et l'allure affable.

Après une vigoureuse poignée de mains, l'Américain invita Malko à s'asseoir.

— Depuis la guerre au Kosovo, c'est de la folie ! expliqua-t-il. Nous avons accueilli la moitié de nos gens de Francfort. Ici, on est plus près de la Serbie. On est six par bureau ! Bon, je crois que vous cherchez à retrouver quelqu'un ?

— Exact, confirma Malko. Un homme dont je n'ai que le nom et le grade de l'époque.

— Moi, je ne suis pas dans le coup, précisa le chef de station, mais j'ai demandé à notre analyste spécialiste de l'ancien système bulgare de venir nous rejoindre. Un café ?

— Volontiers, accepta Malko pour ne pas le vexer.

Cinq minutes plus tard, une grosse femme au visage avenant, son corps informe enveloppé dans une robe tombant jusqu'aux chevilles, fit son apparition, un paquet de dossiers sous le bras. Alistair Scott fit les présentations.

— Ann Powers a fait depuis deux ans un travail de fourmi, expliqua-t-il, en reconstituant tous les organigrammes de nos « homologues ». C'est elle qui peut vous aider le mieux.

Ann Powers déposa ses dossiers et s'assit avec la grâce d'un éléphant. On aurait dit qu'elle allait exploser...

— Qui recherchez-vous ? demanda-t-elle, brûlant visiblement du désir de se rendre utile.

— Un officier du Premier Directorate de la Dijournal Sigurnost qui, en 1980, était détaché à la Kintex et en contact avec les mafieux turcs travaillant dans la « filière bulgare ». Cet homme s'appelait Dragan Katsamanski et avait le grade de major.

Elle nota le nom et demanda

— Ce sont les seuls éléments que vous possédez ?

— Hélas oui.

Ann Powers feuilleta un de ses dossiers, puis leva la tête.

La Kintex n'existe plus, comme vous le savez. Elle avait pour objectif d'exporter frauduleusement de l'armement, en grande partie via la Turquie. Elle en profitait pour faire du renseignement et implanter des « clandestins » dans différents pays. Bien entendu, bien qu'elle appartînt officiellement au ministère du Commerce, elle était entièrement contrôlée par la DS, une partie de ses recettes servant à financer le département des *Aktivni meropriata* [41] qui dépendaient du Premier Directorate.

Les « opérations actives », c'étaient les coups tordus. Un service qui pouvait avoir trempé dans le projet d'assassinat du pape.

— Qui était le responsable des *Aktivni meropriata* ?

— Le général Vladimir Todorov, de 1960 à 1990. Il a fait un an de prison et il a disparu. Il paraît qu'il vit en Russie. Les Services bulgares étaient très proches des Soviétiques. C'est le 11^e département du Premier Directorate du KGB qui gère la liaison avec la DS. À

l'époque qui vous intéresse, le KGB était dirigé par Vladimir Krioutchov.

— Qui dirigeait la DS ?

— Le général Vassil Kotsev.

— Qu'est-il devenu ?

— Il est mort avec sa femme, en 1990, dans un bizarre accident de voiture causé par un camion.

C'était réconfortant de voir que les mêmes méthodes étaient pratiquées partout.

— Si je me souviens bien, reprit Malko, c'était un général qui commandait la Kintex. Où est-il maintenant ?

Ann Powers consulta ses fiches et annonça, l'air désolé :

— Exact. Le général Todor Storamov. Il est mort en 1992, d'un cancer.

Un ange passa. Devant l'air sceptique de Malko, l'analyste précisa aussitôt :

— D'après nos sources, c'était *vraiment* un cancer...

Ou alors, les Bulgares avaient trouvé le moyen d'inoculer le cancer. Au pays du « parapluie bulgare », il ne fallait douter de rien.

— Vous pensez avoir une chance de retrouver ce Dragan Katsamanski ?

— J'espère ! Je vais d'abord vérifier le Premier Directorate. Mais tous les officiers détachés à la Kintex ne venaient pas de là. La DS était divisée en six Directorates. Le premier, chargé du renseignement extérieur et des « opérations actives », le deuxième, du contre-espionnage, le troisième, du contre-espionnage militaire. Le quatrième gérait les opérations techniques, les écoutes, les surveillances diverses. C'est lui, par exemple, qui avait neutralisé le 17^e étage du *Vitosha*, pour y installer des micros et des caméras dans toutes les chambres. Le Cinquième Directorate veillait à la sécurité des hauts fonctionnaires du Parti. Et le sixième était la police politique, chargée du contrôle du Parti et de la population. À la Kintex, on trouvait des gens du Premier, du Deuxième et même du Quatrième Directorate. De toute façon, je vais étudier la liste des officiers de *tous* les Directorates.

— Vous possédez cette liste ? s'étonna Malko.

— Oui, fit Ann Powers avec fierté. La structure qui a remplacé la DS depuis mars 1990, la *National Razushravata Slushba*, coopère totalement. Leur nouveau patron, Gimo Guiadorov, n'a que 35 ans, et n'a pas été mêlé aux sales affaires de cette époque. La NRS est tout près du *Vitosha*, d'ailleurs, boulevard Cherni Vruh. Vous pourrez y aller avec moi. Évidemment, beaucoup d'officiers de cette époque sont morts et les autres sont à la retraite. Mais on sait où les trouver.

— Quels sont les rapports des Bulgares avec les Russes aujourd'hui ?

Ann Powers sourit.

— Officiellement, distants. Culturellement, très proches. Comme les « Cousins » et nous. Le SVR est très actif à Sofia. Les caves de l'ambassade de Russie sont aménagées en station d'écoute pour les Balkans. Mais, comme je vous l'ai dit, les Bulgares ne rêvent que de l'OTAN. Donc, ils gardent leur distance avec le SVR. Venez demain matin, je vais vérifier tout cela.

Malko se leva, mais pensa soudain à sa rencontre à l'hôtel.

— À la réception du *Vitosha*, dit-il, il y a une femme qui dit être là depuis vingt-trois ans. Simenova Klev. Vous ne l'avez pas sur vos listes ?

Ann Powers réfléchit quelques instants.

— Attendez, je vais regarder le Deuxième Directorate.

Elle compulsa ses fiches et leva la tête.

— Vous avez raison : elle appartenait bien au Deuxième Directorate. Elle a quitté le Service en 1990, mais a conservé son job officiel au *Vitosha*.

Voilà quelqu'un qui devait savoir pas mal de choses. Malko prit congé et partit à pied prendre un taxi au *Sheraton*. Le parvis de la cathédrale Nevski pullulait de petits gitans qui le harcelèrent comme une nuée de sauterelles jusqu'à l'hôtel.

* * *

Un policier réglait la circulation au carrefour du Palais de la Culture, utilisant un petit disque rouge, vestige de l'époque communiste. Le taxi poussif eut du mal à monter le boulevard Cherni Vruh, mais Malko ne paya que quatre levs...

Le hall du *Vitosha* était à peine plus animé que deux heures plus tôt. Il repéra Simenova Klev à la réception et elle l'accueillit avec un sourire gourmand.

— Vous avez trouvé un casino ?

— Non, avoua Malko, mais j'ai mieux pour me distraire...

— Ah bon. Quoi ?

— Vous, dit-il avec un sourire. Je n'aimerais pas dîner seul.

Simenova Klev ne fit même pas semblant d'hésiter.

— Si vous pouvez m'attendre jusqu'à dix heures, dit-elle avec un sourire carnassier. Je termine à cette heure là...

— Cela ira parfaitement, affirma Malko.

Il erra un peu dans le hall parsemé de vitrines offrant des antiquités d'origine douteuse. Quelques businessmen japonais bavardaient au bar sous un éclairage de Scialytique. Deux putes à l'air déprimées, vautrées dans un canapé, lui adressèrent des sourires fatigués. Il monta dans sa chambre. Les premiers flocons de neige commençaient

à tomber. Il avait l'impression d'être un ethnologue à la recherche d'une civilisation disparue.

Il regarda CNN, lut, compara son vieux plan de Sofia au nouveau, constatant que la plupart des grandes voies avaient changé de nom, et se retrouva à dix heures moins cinq dans le hall.

Simenova Kolev attendait au pied de l'ascenseur, drapée dans un vison, plus maquillée que jamais.

— Je vous emmène dans un endroit agréable, annonçât-elle, le temple de la magie... Le restaurant *Astor*, tenu par un magicien très connu. En plus, ce n'est pas loin. On va prendre un taxi.

Effectivement, c'était juste en bas de la côte, avant la Maison de la Culture. Au fond d'un jardin, une petite salle tapissée d'affiches avec un barbu au crâne rasé. Le magicien... Celui-ci buvait au bar. À peine installée, Simenova Kolev commanda du vin rouge épais comme du sang dont elle but un grand verre avant de soupirer :

— Personne ne vient plus au *Vitosha* ! Le *Sheraton* attire tous les étrangers.

C'est elle qui fit le menu. Du *tarator*, soupe froide de yaourt au concombre, de la charcuterie et du chachlik. La charcuterie aurait fait dégueuler un rat et les pommes de terre étaient crues. Pourtant, la Bulgare semblait ravie. Elle ôta sa veste, révélant sa lourde poitrine. La salle était remplie. Au dessert, le magicien monta sur scène pour quelques tours assez minables. Puis, le rideau retomba, faisant place à la musique.

— On danse ? proposa Simenova Kolev.

Ils étaient trois couples sur la piste minuscule. Elle s'incrusta aussitôt contre Malko, sans équivoque. Son regard perçant ne le quittait pas.

— Qu'est-ce que vous faites à Sofia ? demanda-t-elle.

— J'ai une affaire de transports en Autriche, affirma Malko. Je cherche des partenaires.

— En Bulgarie ?

— Pourquoi pas.

La Bulgare secoua la tête.

— On voit que vous n'êtes pas venu depuis longtemps. Rien ne marche plus dans ce pays. Si j'étais plus jeune, j'émigrerais...

— À propos, dit Malko, j'aimerais bien retrouver quelqu'un que j'ai connu en 1983. Il était toujours fourré au *Vitosha*.

— Un Bulgare ?

— Oui. Il travaillait pour la Kintex. C'était mon contact ici. Il était très sympa.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Dragan Katsamanski.

Elle réfléchit quelques instant et laissa tomber :

— Je ne vois pas. À quoi ressemble-t-il ?

— Un type costaud, fit Malko à tout hasard. Brun.

Simenova Kolev eut un haussement d'épaules fataliste.

— De toute façon, il doit être mort ou en train de mourir de faim avec une retraite de cent levs... C'est ce qui m'attend. Si je n'avais pas l'appartement donné par l'ancien gouvernement, je dormirais dehors ! Au *Vitosha*, je gagne tout juste de quoi manger et m'habiller.

Il regarda discrètement sa Crosswind.

— On rentre ?

Dehors, il faisait un froid de gueux et le boulevard Cherni Vruh était désert.

— Je peux vous déposer ? proposa Malko.

— Je vais comme vous au *Vitosha*, précisa Simenova Kolev. J'y ai une chambre.

Pendant que le taxi montait la cote, elle se pencha vers lui et, sans perdre de temps, darda une langue audacieuse dans sa bouche. Elle embrassait avec la brutalité d'un homme, la jupe remontée sur les cuisses. Elle se détacha comme ils arrivaient et sourit.

— Il faut bien que je paie mon dîner. À une autre fois...

— Attendez ! fit Malko. On peut boire un verre au bar.

Elle lui adressa un sourire salace

— *Dobre* [42]. À tout à l'heure !

Elle disparut dans l'ombre quand il entra dans le hall. Malko gagna un bar sombre où officiait un pianiste. Presque personne, à part les trois putes de service. Il n'y était pas depuis cinq minutes que Simenova Kolev le rejoignit, débarrassée de son vison.

Elle se laissa tomber sur le siège voisin et lui lança un regard ironique.

— On aurait pu faire quelque chose de plus agréable...

La lueur dans ses prunelles sombres expliquait très bien ce à quoi elle pensait. Malko ne releva pas.

— Qu'est-ce que vous buvez ?

— Un Defender « Very Classic Pale », avec beaucoup de glace.

Lui avait déjà une vodka. Soudain, Simenova jura comme un charretier :

— J'ai filé un bas ! Sûrement dans le taxi ! Ici, ça coûte une fortune.

— Je vous en offrirai quelques paires, promit Malko. Et, sautant sur l'occasion, il précisa : D'ailleurs, je pourrai vous faire gagner un peu d'argent.

Simenova Kolev en oublia son bas filé.

— Comment ?

Son regard luisait déjà d'une lueur salace. Une vraie salope pur sucre. Malko tint à la détromper.

— Je tiens absolument à retrouver ce Dragan Katsamanski,

expliqua-t-il. Vous pouvez sûrement m'y aider, vous devez connaître tout le monde à Sofia. Je vous donnerai mille dollars si vous y arrivez.

Pensive, la Bulgare prit une cigarette que Malko lui alluma aussitôt avec son Zippo armorié. Elle lui jeta un regard intrigué.

— Pourquoi voulez-vous tellement retrouver cet homme ? Il vous doit de l'argent ?

— Non, j'ai une affaire à lui proposer, mentit Malko. Ça vous intéresse ?

— Elle lui lança un sourire carnivore.

— Évidemment ! C'est ce que je gagne en six mois. Et en plus, vous m'emmènerez au restaurant ?

— Avec joie !

En un clin d'œil, elle vida son Defender, ne laissant que la glace, et regarda sa montre.

Il faut que je rentre, fit-elle, sinon, mon mari va téléphoner à l'hôtel.

Malko prit deux billets de cent dollars dans sa poche et les lui tendit.

— Voilà pour montrer que je suis sérieux...

Simenova Kolev empocha les billets et se leva.

— Je vais essayer de retrouver votre copain.

* * *

Malko se fit annoncer à la réception de l'ambassade américaine et grimpa au troisième, directement chez Ann Powers. Il avait loué une Opel chez Avis, au *Sheraton*, pour circuler plus facilement. Ann Powers l'accueillit chaleureusement.

— J'ai travaillé pour vous ! annonça-t-elle.

— Vous l'avez trouvé ? demanda Malko, le cœur battant.

L'Américaine arbora un air dépité.

— Non. Il doit y avoir une erreur. Aucun officier du nom de Dragan Katsamanski ne travaillait à la Kintex.

— Ce n'est pas possible !

— Si, insista-t-elle. J'ai vérifié les listes de *tous* les Directorates de 1975 à 1990. Il n'y a aucun Katsamanski. J'ai même été à la NRS ce matin et j'ai interrogé les anciens de la DS. Aucun ne connaît ce nom.

Malko encaissa le coup. Finalement, Nilufer Bostani s'était moquée de lui. Son enquête à Sofia n'aurait pas duré longtemps.

CHAPITRE XV

Devant la déconvenue évidente de Malko, Ann Powers se reprit aussitôt :

— Tout n'est pas perdu. Nous avons de très bonnes relations avec le général Brigo Kasamov. Il a passé de longues années au Premier Directorate, et même, l'a dirigé jusqu'en 1990. Ensuite, comme c'était un démocrate, il a dirigé la NRS jusqu'en 1995. Il connaît *très bien* le milieu du renseignement bulgare. Peut-être que celui que vous cherchez se trouvait ailleurs qu'à la DS.

— Ou alors, suggéra Malko, il établissait ses contacts sous une fausse identité.

Procédé courant dans le Renseignement.

— *It's a distinct possibility* [43], reconnut Ann Powers. Je vais vous obtenir un rendez-vous avec le général Kasamov. Mon assistante vous accompagnera. Elle est bulgare mais parle très bien anglais. Je vais vous la présenter.

Elle décrocha son téléphone et dit :

— Mara, pouvez-vous venir ?

Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit sur une frêle jeune femme aux grands yeux bleus et à la bouche molle, très mince, dans une robe de lainage gris, l'air timide dans ses bottes. Elle jeta un coup d'œil en coin à Malko, comme une pensionnaire convoquée chez le directeur.

— Mara Glavinova travaille avec nous depuis trois ans, expliqua Ann Powers. C'est notre interprète attitrée.

Elle se tourna vers la jeune Bulgare.

— Mara, M. Linge voudrait rencontrer le général Kasamov, le plus vite possible.

— Je m'en occupe tout de suite, fit la jeune femme d'une voix timide.

Dès qu'elle fut sortie, Ann Powers se pencha vers Malko.

— Bien entendu, elle ignore *pourquoi* vous recherchez ce Dragan Katsamanski.

— On peut se fier au général Kasamov ?

— C'est un homme très bien, très libéral, affirma Ann Powers. En 1990, le nouveau président bulgare, Jelim Jelev, lui a confié la réorganisation des Services. Ensuite, il a beaucoup coopéré avec nous,

jusqu'à sa retraite.

La porte se rouvrit sur le minois souriant de Mara Glavinova.

— Le général Kasamov nous recevra aujourd'hui à trois heures, annonça-t-elle.

* * *

Mara Glavinova se drapa frileusement dans son vison râpé. Un vent glacial, mêlé de flocons de neige, balayait l'avenue Vitosha. Dans cette partie-là, vers le sud, il y avait très peu de boutiques.

— Nous sommes en avance, remarqua Malko.

— Allons boire un thé dans ce café, proposa la jeune interprète.

L'endroit ressemblait à une petite isba, avec ses murs en rondins. Une ravissante serveuse aux yeux gris les accueillit et ils commandèrent du thé. Mara Glavinova leva un regard ravi sur Malko.

— Je suis si contente de travailler à l'ambassade ! Avant, j'étais chez Avis, dans un bureau au sous-sol du *Sheraton*. Je ne voyais jamais personne, c'était sinistre... Et puis, un jour, j'ai loué une voiture à un diplomate américain et il m'a trouvé un travail à l'ambassade.

Elle semblait fragile, vulnérable, sincère. Pourtant, le vison, même râpé, ne cadrait pas avec les salaires bulgares. Ils burent leur thé brûlant et ressortirent. Le numéro 16 se trouvait en retrait des autres immeubles. Un malabar en col roulé veillait devant la porte. Après avoir échangé quelques mots avec Mara Glavinova, il les fit pénétrer à l'intérieur. Un homme de haute taille, au regard clair, bronzé, les cheveux courts, très play-boy, les accueillit au premier. Le général Brigo Kasamov. Ils s'installèrent tous les trois dans un bureau moderne autour d'une grande table, devant des verres de thé. Le général bulgare semblait plutôt sur la défensive. Brutalement, il demanda, par l'intermédiaire de Mara Glavinova :

— Que voulez-vous savoir au juste ?

— Vous parlez russe ? interrogea Malko.

— Bien sûr ! répondit aussitôt Kasamov, surpris. Vous aussi ?

— *Da*, dit simplement Malko, continuant la conversation en russe. Je cherche à retrouver un membre du Premier Directorate de la DS. Un certain Dragan Katsamanski.

Le général Kasamov nota le nom, le regarda, réfléchit quelques instants et laissa tomber :

— Je ne connais personne de ce nom. J'ai passé quatorze ans au Premier Directorate. Je connais tout le monde. Ce n'est pas quelqu'un de chez nous.

— Il travaillait à la Kintex.

— Beaucoup de nos camarades y étaient affectés pour de courtes durées, précisa le général. C'était une structure comme il y en a dans

tous les pays... tenue d'une façon très stricte.

Malko décida de s'aventurer dans une autre voie.

— À la Dijourna Sigurnost, demanda-t-il, quel était le Directorate chargé des « mokre delia » [44] ?

— Aucun, trancha sèchement Brigo Kasamov. Nous ne pratiquions pas ces activités.

Devant un mensonge aussi énorme, Malko ne trouva pas de réponse, laissant son regard errer sur les murs. Il s'immobilisa sur un petit buste en bronze posé sur une étagère. Le général se pencha au-dessus de la table.

— Vous savez qui c'est ?

— Oui. Dzerjinski.

Le créateur de la Tcheka, devenue le KGB. Celui dont la statue gigantesque se trouvait jadis en face du siège du KGB à Moscou. Une des premières qu'on ait déboulonnée. Le symbole de la terreur marxiste-léniniste. Responsable de centaines de milliers de morts. C'était inattendu de le retrouver dans le bureau de cette compagnie financière, dix ans après la chute de l'Empire soviétique... Le général Kasamov était ému aux larmes que Malko ait reconnu son idole.

— Cette statue ! précisa-t-il avec indignation, je l'ai ramassée dans une poubelle. C'est une honte ! Dzerjinski était un grand professionnel. Je suis heureux que vous l'admiriez aussi.

Le vernis libéral du général craquait sérieusement. Malko profita de ses bonnes dispositions pour demander :

— Que sont devenus les officiers de la DS qui travaillaient à la Kintex ?

L'ancien patron du Premier Directorate lui jeta un regard étonné.

— Rien de plus que les autres. Ils ont pris leur retraite. Comme moi... Ils vivent souvent misérablement. Alors qu'ils ont servi leur pays.

Malko hocha la tête avec compassion. Il lui restait une flèche à tirer.

— En Russie, dit-il, de nombreux officiers du KGB se sont reconvertis dans le business. Cela ne s'est pas passé ainsi en Bulgarie ?

— *Niet !* tonna le général. C'étaient des gens honnêtes. Je les connaissais tous. J'en ai écarté quelques-uns en 1990 pour des raisons politiques. Nous avons dissous le Sixième Directorate, chargé de surveiller les membres du Parti communiste bulgare, mais c'est tout.

Malko comprit qu'il n'en tirerait rien d'autre.

— On a dû me communiquer un faux nom, conclut-il. Je vous remercie.

— Je vais me renseigner auprès de quelques collègues et je vous ferai savoir si je trouve quelque chose... promit le général.

Ils se serrèrent vigoureusement la main. Malko éprouvait un certain

malaise devant ce colosse tout d'un bloc, toujours rouge à l'intérieur. Il avait le choix entre deux hypothèses. Ou Nilufer lui avait menti. Ou l'homme qu'Omer Ugurlu avait connu sous le nom de Dragan Katsamanski ne s'appelait pas ainsi. Mara Glavinova semblait tout aussi désolée.

Plantée sur le trottoir du boulevard Vitosha, frileusement enveloppée dans son vieux vison, elle demanda :

— Que voulez-vous faire maintenant ?

— Y a-t-il d'autres personnes qui puissent me donner des informations sur les anciens de la DS ?

— Il y a une association. Une sorte de coopérative.

— On peut y aller ?

— Oui. C'est dans le centre, 2 rue Sophrani Vachaski.

* * *

Le 2 rue Sophrani Vachaski était un vieil immeuble brunâtre dont le crépi s'en allait par plaques. Pas d'ascenseur, un vieil escalier de bois. Des fenêtres aux vitres rafistolées avec du papier marron donnaient sur une cour pleine de détritrus. Au troisième étage, une femme sans âge leur ouvrit. Deux pièces au plafond bas, froides, un mobilier sommaire... Mara Glavinova expliqua le but de leur visite.

— Le président de l'association est là ! dit-elle. Venez lui parler...

Ils passèrent dans la pièce voisine, occupée presque en entier par une longue table en bois. Un barbu plutôt bien habillé les accueillit. Derrière lui trônait sa photo en uniforme avec de superbes épaulettes rouges. Interrogé par l'interprète, il se lança dans un long monologue sur la façon répugnante dont les anciens des Services avaient été traités. Ce n'est qu'une demi-heure plus tard que Mara Glavinova parvint à placer sa demande.

— Nous allons consulter la liste de nos adhérents, dit-il. Je n'ai plus très bonne mémoire.

Il revint avec un vieux registre et fila à la lettre K. Quelques minutes plus tard, il releva la tête.

— Il n'y est pas. Il doit être mort. En vingt ans, beaucoup de gens ont disparu.

Malko reposa sa question sur les membres des Services reconvertis dans les affaires, obtenant la même réponse. Il n'y avait pas de mafieux en Bulgarie. Quand il ressortit, il était plutôt découragé.

— Je vous ramène à l'ambassade ? proposa-t-il à Mara Glavinova.

— C'est un peu tard, dit-elle. J'irai bien prendre un thé au *Sheraton*. Je suis gelée.

Malko avait surtout envie d'une vodka. Tout allait de mal en pis... Le *Sheraton* avait toute la grâce d'un monument stalinien, mais

l'intérieur était un peu plus gai que la façade.

Le bar, face à la réception, était animé par un pianiste dans la pure tradition d'Europe de l'Est. Mara Glavinova, après avoir commandé son thé, jeta un coup d'œil anxieux à Malko.

— Je n'ai pas été très utile...

— Ce n'est pas de votre faute, assura Malko, je cherche quelqu'un qui n'existe peut-être pas.

La jeune Bulgare but un peu de son thé et dit à voix basse :

— Les Américains sont très naïfs. Lors des événements de 1990, quand on a déboulonné Todor Zhivkov, rien n'a vraiment changé. Le général Brigo Kasamov était totalement aux ordres du régime Zhivkov. Seulement, quand l'Union soviétique s'est effondrée, en Bulgarie, il n'y avait pas d'opposition. Donc, on a choisi les moins compromis pour la « relève ». Ce n'est que depuis deux ans que les mentalités changent vraiment. Les deux anciens des Services que vous avez rencontrés aujourd'hui mentent. Ils se couvrent les uns les autres, ils sont furieux. Non de l'effondrement du régime communiste, mais d'avoir perdu le pouvoir. Et tout ce qui va avec.

— Ils sont vraiment tous honnêtes ?

Mara Glavinova pouffa.

— Vous plaisantez ! Les seuls riches en Bulgarie sont les mafieux. Presque tous sont liés aux anciens Services...

Le tableau devenait plus vraisemblable, mais Malko était toujours face à ses trois hypothèses : Nilufer s'était moquée de lui, Katsamanski n'existait pas ou il existait sous un autre nom.

— Comment pourrais-je retrouver un agent de la DS dont je ne sais pas le véritable nom, mais qui travaillait à la Kintex ? demanda-t-il.

Mara Glavinova but une gorgée de son thé avant d'avancer timidement :

— Je ne connais qu'une seule personne qui puisse vous aider. Une amie, Sergueva Vasov. Elle travaille à la radio.

— Pourquoi ?

— Son père, Roman Vasov, a participé au changement de régime. C'était un libéral et il voulait faire passer Todor Zhivkov en jugement. En 1991, il appartenait au Conseil de sécurité de la nouvelle présidence et il a été chargé d'enquêter sur les meurtres commandités par le régime Zhivkov. Il a retrouvé le responsable du meurtre de Georges Markov, l'affaire du « parapluie bulgare ». Il a sorti les dossiers de centaines de milliers de Bulgares d'origine turque qu'on a forcés à changer de nom, des gens internés dans des camps, qui y mouraient comme des mouches, les dossiers des liquidations sommaires d'ennemis du peuple... On dit souvent qu'il n'y avait pas d'opposition en Bulgarie, mais en fait c'est faux : elle est tout entière dans les cimetières.

— C'est ce Roman Vasov que je dois rencontrer, fit Malko.

Mara Glavinova eut un sourire triste.

— Impossible. Il est mort. Empoisonné, en 1992. On n'a jamais su par qui. Il a agonisé durant plusieurs semaines. Sergueva ne s'en est jamais remise. Elle ne s'est pas mariée et habite un petit appartement dans Tsarigradsko Shosse. Je suis sûre qu'elle peut vous aider.

— Je peux la rencontrer ?

— Je vais lui demander. Je dîne chez elle ce soir.

— Je vous en serai éternellement reconnaissant ! Même s'il est mort, je voudrais au moins retrouver la trace de ce Dragan Katsamanski.

Il termina sa vodka et ils se séparèrent. La circulation était toujours aussi effroyable et il mit presque une heure à regagner le *Vitosha*. Comme il demandait sa clef à la réception, Simenova Kolev surgit, un sourire carnassier aux lèvres. Elle la lui remit et dit à voix basse :

— Vous me devez mille dollars...

Malko crut avoir mal entendu.

— Pourquoi ?

— J'ai retrouvé Dragan Katsamanski, dit-elle. Il est d'accord pour vous rencontrer demain, à six heures, ici, au *Café Viennois*.

— Comment avez-vous fait ?

Elle sourit, mystérieuse.

— J'ai bonne mémoire...

Il remonta dans sa chambre, euphorique. Il fallait avoir le cœur solide dans ce métier.

Le plus dur restait à faire : confesser l'ancien officier de la DS.

* * *

À peine fut-il arrivé le lendemain à l'ambassade américaine que le Marine de garde lui annonça que Mara Glavinova désirait le voir. Il monta au troisième. La jeune interprète l'accueillit avec un sourire modeste.

— Mon amie Sergueva accepte de vous voir. Elle sera à sept heures dans le hall du *Vitosha*.

Il faillit lui dire que c'était désormais inutile, mais ne voulut pas gâcher sa joie.

— Je la verrai avec plaisir, affirma-t-il.

Le temps allait être dur à tuer jusqu'à son rendez-vous avec Dragan Katsamanski, à six heures.

* * *

Le cœur battant, Malko attendait dans le hall du *Vitosha*, en face de

la réception. À six heures pile, un petit bonhomme enveloppé dans un vieux pardessus, un chapeau sur la tête, franchit la porte tournante et fonça dans la direction de l'accueil où trônait Simenova Kolev. Celle-ci lui désigna Malko.

— Dragan Katsamanski, fit le nouveau venu en serrant la main de Malko. Nous pouvons parler anglais...

Malko l'emmena au *Café Viennois*. De petite taille, le regard vif, les cheveux gris, il paraissait très intelligent.

— Que buvez-vous ? demanda Malko.

— Un cognac français, si ce n'est pas trop cher ! Je n'ai plus souvent l'occasion d'en boire. Et je prendrais bien un gâteau avec.

Malko lui commanda un Otard XO que le Bulgare entoura aussitôt de ses mains, comme s'il allait se sauver. Ensuite, il se fit apporter par le serveur une énorme part de gâteau au chocolat. Il jeta un coup d'œil malicieux à Malko.

— Il paraît que vous me cherchez...

— Je cherche un certain Dragan Katsamanski. Un officier du Premier Directorate qui a travaillé pour la Kintex en 1980.

— C'est moi, fit paisiblement le Bulgare. Je suis entré à la DS en 1948 et j'en suis sorti en 1990. Je suis à la retraite et je touche cent cinquante levs, ma femme, cent huit. Heureusement que nous avons un appartement... C'est le cas de presque tous les anciens du Service. On nous a très mal traités.

Son anglais, bien qu'un peu rugueux, était parfaitement compréhensible.

— J'ai interrogé le général Brigo Kasamov et le président de l'association des anciens de la Dijourna Sigurnost. Personne ne vous connaît. L'ambassade américaine prétend avoir la liste de *tous* les anciens membres de la DS. Vous n'y êtes pas. Comment cela se fait-il ?

Dragan Katsamanski trempa ses lèvres dans son cognac et demanda :

— Vous travaillez pour les Américains ?

— Oui.

Inutile de biaiser désormais.

Dragan Katsamanski noua ses gros doigts autour de son verre d'Otard XO et laissa tomber :

— Les Américains sont nos amis mais ils sont parfois naïfs. Ils ont des listes, mais elles ne sont pas absolument complètes. Tous ceux qui, comme moi, ont participé à certaines opérations n'y figurent pas. Le général Kasamov est un vieil ami, très concerné par les intérêts de notre pays : il n'allait pas me trahir. Quant à l'association, je n'en fais pas partie. Ce sont des nostalgiques, des pleureurs qui se plaignent que le monde ait changé. Voilà pourquoi vous ne m'avez pas trouvé.

— Et pourquoi, dans ce cas, avez-vous accepté de me voir ?

— D'abord, fit Dragan Katsamanski avec un sourire, pour faire gagner mille dollars à mon amie Simenova. Elle en a bien besoin. Et puis, je n'ai rien à cacher ! J'ai 76 ans et je suis à la retraite.

— Vous acceptez de répondre à des questions ?

— Pourquoi pas ? Surtout si vous m'offrez un second cognac, après celui-là. Il est délicieux.

Rieur, décontracté, le regard vif sans cesse en mouvement, il attendait la suite.

— Pourquoi vous a-t-on affecté à la Kintex ? demanda Malko.

Je parlais bien anglais. Les gens avec qui nous étions en contact ne parlaient ni bulgare ni russe. Mais je suis vite reparti en poste à l'extérieur. En France, en Grèce, en Angleterre. J'aime bien l'Angleterre, mais mon anglais est un peu rouillé. Alors, pourquoi me cherchiez-vous ?

Son regard était vrillé dans celui de Malko. Il était âgé mais pas gâteux.

— Un ami m'a parlé de vous à Istanbul.

— Qui ?

— Omer Ugurlu.

Le Bulgare fronça les sourcils.

— Ugurlu... Ah oui, un Turc qui nous louait ses camions. Un voyou, mais bien utile. Il jouait beaucoup au casino d'ici. Il va bien ? Je ne l'ai pas revu. Vous savez, les Turcs ne viennent plus ici depuis que la Kintex n'existe plus...

— Il va bien, confirma Malko.

Le Bulgare ne le lâchait pas des yeux.

— Alors, quelles questions voulez-vous me poser ?

Malko hésita, mais, sous le regard aigu de son interlocuteur, il n'avait guère le choix.

— Il prétend que vous lui auriez demandé d'assassiner le pape.

Dragan Katsamanski éclata de rire.

— Le pape ! Pourquoi le pape ? Je ne suis pas croyant, mais je respecte la religion. Vous savez bien que la « filière bulgare » évoquée par la justice italienne était une invention de vos services ! Le malheureux Ivanov qui représentait la Balkan à Rome ne s'en est jamais remis. Il travaille toujours à la Balkan, mais c'est un zombie. Pourtant, il a été acquitté.

— Je sais que *cette* filière-là était fausse, confirma Malko. Mais nous sommes persuadés que l'ordre de tuer le pape est venu de Moscou et a transité par Sofia. L'homme dont je vous parle, Omer Ugurlu, a engagé Ali Ağça, le tueur.

— Moi, je faisais seulement des affaires avec lui, précisa Katsamanski. Du business. Il acheminait nos camions chargés d'armes à travers la Turquie.

— À cette époque, demanda Malko, comment s'articulaient la DS et le KGB ?

— À côté de chaque responsable de Directorate, il y avait un représentant du KGB. Nous avions également, à Moscou, un représentant à notre ambassade en contact avec la Centrale du KGB. C'était un accord intéressant pour nous qui étions un petit service absent de beaucoup de pays. On travaillait sur un pied d'égalité.

Malko le sentait sincère : il ne voulait pas passer pour le valet du KGB. Malko revint à son problème :

— Pourquoi Omer Ugurlu m'a-t-il menti ?

Le Bulgare lui expédia un regard malicieux.

— C'est à *lui* qu'il faut le demander... Moi, je vous jure sur la tête de mes enfants et de mes petits-enfants que je n'ai jamais demandé d'assassiner le pape.

Il reprit de son gâteau avec appétit. Malko dissimulait sa déception. Il avait retrouvé Dragan Katsamanski et était revenu au point de départ. L'homme qu'il avait en face de lui était un espion retors. Même s'il était coupable, il ne parlerait pas.

Son gâteau terminé, il finit son cognac et sourit à Malko.

— Je dois vous quitter, ma femme m'attend pour dîner. J'espère que votre séjour en Bulgarie se passera bien.

Il remit soigneusement son pardessus, son chapeau et Malko le suivit dans le hall. Simenova Kolev avait gagné ses mille dollars mais lui n'était pas plus avancé... Il accompagna son visiteur jusqu'à la Porte tournante et revint sur ses pas. Une femme se leva soudain d'un des canapés noirs. Une très jolie blonde avec une grande bouche, des yeux très bleus, des épaules larges, un nez assez long, mais beaucoup de charme.

— Vous êtes monsieur Linge ? demanda-t-elle.

— Oui, fit Malko.

— Je suis Sergueva Vasov. Nous avons rendez-vous. Je suis un peu en avance.

Ils s'installèrent au bar, sous la lumière crue, à côté de trois Japonais. Sergueva Vasov ôta son manteau gris, découvrant un pull rouge bien rempli. Elle portait une jupe, des collants noirs et des bottes.

Malko baissa les yeux sur sa Breitling : sept heures. La déconvenue lui donnait faim.

— Si nous allions dîner ? suggéra-t-il. Nous aurions le temps de bavarder.

— Oui, si vous voulez, accepta la jeune Bulgare après une petite hésitation. Où ?

— Vous connaissez mieux que moi.

— Il y a un restaurant près de l'ambassade de France, *Les Trente-*

trois Chaises, dans Professor Aslem Zlatarov Ulitza. C'est bon, mais très cher.

— Allons-y.

* * *

La salle des *Trente-trois Chaises* était minuscule, en sous-sol, et ne comportait vraiment que trente-trois places. Il y régnait une atmosphère enfumée et chaleureuse. Sergueva Vasov semblait un peu empruntée. Elle s'excusa avec un sourire.

— Je ne vais pas souvent au restaurant, c'est trop cher. Depuis 1990, les choses ne se sont pas beaucoup améliorées en Bulgarie. Je n'ai même pas de voiture, pas même une Trabant.

Il lui servit du vin et elle le but d'un trait. La cuisine était vaguement française. Malko la laissa terminer des frites grasses avant de dire :

— Mara m'a dit que vous pouviez m'aider. Je cherche des renseignements sur les anciens de la DS.

— Mon père a beaucoup enquêté là-dessus, fit aussitôt Sergueva Vasov. Il en est mort.

— Vous voulez dire que...

— Il a été assassiné, trancha-t-elle. Ils l'ont empoisonné. Je ne sais pas avec quoi, mais il me l'a dit. Comme Georges Markov, à Londres, et beaucoup d'autres.

— Qui « ils » ?

— Ceux qui ne voulaient pas que l'on découvre certains aspects du régime de Todor Zhivkov, toutes les saloperies de quarante ans de communisme. Quand on pense que Zhivkov est mort dans son lit... Mon père a épuré beaucoup d'agents de la DS, appuyé par le nouveau président Jelev. Ils se sont vengés. Personne n'a jamais été inculpé pour sa mort...

— Je crains de ne plus rien avoir à vous demander, remarqua Malko. J'ai retrouvé l'homme que je cherchais, Dragan Katsamanski... J'étais avec lui tout à l'heure. Peut être l'avez-vous vu dans le hall du *Vitosha*.

Sergueva Vasov posa sa fourchette, très pâle.

— Le petit avec le chapeau ?

— Oui.

Elle lui jeta un regard plein de désarroi.

— Mais celui-là ne s'appelle pas Katsamanski ! C'est Leonid Chevarchine. Un des plus prosoviétiques de la DS. Formé à Moscou. Je pense, sans en avoir la preuve, qu'il était le « contrôleur » secret du KGB. Ce qui explique qu'il ait été mis simplement à la retraite. Il a commencé au Sixième Directorate, quand la répression était la plus

féroce. C'est un salaud de communiste !

Malko posa sa fourchette à son tour. Les embrouilles commençaient.

CHAPITRE XVI

Malko, le cerveau en ébullition, n'entendait plus le brouhaha du restaurant, sous le regard des grands yeux bleus de Sergueva Vasov qui semblait soudain regretter ce qu'elle avait dit. Pourquoi Simenova Kolev avait-elle monté cette manip ? Pour gagner mille dollars ? Un homme comme le faux Katsamanski pouvait-il se prêter à ce jeu ? L'autre hypothèse était beaucoup plus inquiétante. On avait seulement cherché à l'emmener sur une fausse piste, à désamorcer son enquête. L'homme qu'il avait rencontré connaissait le nom d'Omer Ugurlu. Donc il était au courant de beaucoup de choses. Cet étrange rendez-vous signifiait au moins une chose : les anciennes équipes de la DS étaient toujours opérationnelles. Le fait que l'homme qu'il venait de rencontrer ait été proche du KGB ajoutait au soupçon. Malko, en se confiant à Simenova Kolev, s'était jeté dans la gueule du loup. La réceptionniste était apparemment toujours liée à l'ancien système. En toute hâte, « on » avait érigé une digue pour stopper l'enquête de Malko.

Du travail de professionnel.

— Vous ne me croyez pas ? interrogea Sergueva Vasov, presque les larmes aux yeux.

— Oh si, fit Malko.

Il venait de réaliser que si « on » s'était donné la peine de mettre sur pied cette manip, c'est que le vrai Dragan Katsamanski existait toujours. Sinon, pourquoi l'orienter sur une fausse piste ?

— À quoi pensez-vous ? demanda la jeune Bulgare.

— À ce qui vient de se passer, dit Malko. Sans vous, je tombais dans le piège qui m'était tendu. Sans possibilité de recoupement... Croyez-vous que l'influence des équipes de l'époque Zhivkov soit toujours aussi forte ?

— Jusqu'en 98, c'est eux qui tiraient toutes les ficelles ! dit-elle simplement. Ici, il n'y a pas eu d'épuration véritable. Les autres avaient fait le ménage *avant*. Si vous me dites ce que vous cherchez *vraiment*, je peux peut-être vous aider.

Malko lui sourit.

— Vous le pouvez sûrement. Je cherche un homme qui, en 1980, travaillait pour la Kintex. Un officier de la DS. Il se faisait appeler Dragan Katsamanski et « traitait » les voyous turcs travaillant avec la

Kintex. À ce titre, il était tout le temps au *Vitosha*. Désormais, je suis à peu près certain qu'il ne s'appelait pas Katsamanski. J'ignore totalement ce qu'il est devenu. Mais il est très important que je le retrouve. Il est en possession d'un secret historique.

— L'histoire du pape ?

— Vous êtes au courant ?

— Tout le monde est au courant. Il y a eu le procès de Rome, l'acquittement. Ici, beaucoup de gens étaient persuadés qu'il s'agissait d'une « commande » du KGB. À cette époque, Leonid Brejnev et Todor Zhivkov étaient intimes. La DS mangeait dans la main du KGB, accomplissait toutes ses sales besognes. C'est pour avoir voulu le révéler que mon père a été assassiné.

— Il était au courant, pour le pape ?

— Je ne sais pas. Mais il était en train de fouiller tous les anciens dossiers. Je vais me mettre au travail.

— Comment ?

Elle eut un mince sourire.

— J'ai encore beaucoup de ses papiers. Je vais chercher quelqu'un qui correspond à votre profil. Donnez-moi deux jours.

Ils terminèrent de dîner et Sergueva finit le vin.

— Il y a longtemps que je n'avais pas été au restaurant, soupira-t-elle. Mon travail à la radio me permet tout juste de vivre. Je travaille tôt demain matin, il faut que j'aille prendre mon bus.

— Vous n'y pensez pas, dit Malko. Je vous raccompagne.

Les rues étaient glaciales, sombres et désertes. Sergueva guida Malko jusqu'à l'ex-avenue Lénine. Elle habitait une sorte de HLM au milieu d'un bois de sapins, le long de la grande artère. Lorsqu'il rentra au *Vitosha*, il était encore sous le coup de sa découverte. Il eut du mal à s'endormir.

* * *

Malko avait passé une partie de la journée à l'ambassade américaine, en compagnie de Mara, à compiler les listings de la DS. Premier succès : il avait facilement retrouvé le nom de Leonid Chevarchine. Son dossier indiquait : 1976-1991 : *Information-analytical Department of the Intelligence Service*. C'est-à-dire qu'il avait passé seize ans au Premier Directorate de la DS, celui du renseignement extérieur. Il avait donc alterné les postes à l'étranger et à Sofia. La CIA, à Langley, avait sûrement un dossier sur lui. Il alla trouver Ann Powers.

— Je voudrais que Langley m'envoie d'urgence tout ce qu'ils ont sur cet homme, demanda-t-il. La liste de tous ses postes à l'étranger.

L'analyste rédigea aussitôt un message urgent.

— Vous n'aurez rien avant demain, avertit-elle.

L'âme en paix, il regagna le *Vitosha*. Simenova Kolev était à la réception. Elle lui expédia un regard aussi direct que brûlant.

— Vous m'emmenez dîner ?

— Bien sûr ! dit Malko. En plus, je vous dois de l'argent...

Surtout, lui laisser croire que la manip avait marché.

Je vous appelle dans votre chambre quand j'ai fini, promit-elle.

À dix heures moins le quart, le téléphone sonna. Simenova Kolev attendait dehors.

— Je vous emmène dans un des restaurants à la mode de Sofia, l'*Olympe*, annonça-t-elle.

L'*Olympe* se trouvait un peu à l'écart du centre, dans une rue défoncée et sombre. Plusieurs Mercedes stationnaient devant, gardées par deux videurs à la carrure imposante. À l'intérieur, il y avait un grand bar désert et une salle trop éclairée avec des serveuses empotées et sexy en costume folklorique. La carte était plus triste que les chaises recouvertes de fausse panthère : toujours les mêmes plats. Simenova Kolev commanda son habituel vin rouge sang et en but tout de suite un verre.

— Alors, vous êtes content ?

Malko s'attendait à cela. Discrètement, il lui glissa huit billets de cent dollars pliés qu'elle fit disparaître dans son sac.

— Vous avez été très efficace...

Elle eut une moue amusée.

— Il y a plus de vingt ans que je travaille dans cet hôtel. J'ai vu passer beaucoup de monde. À l'époque, je devais remettre les passeports aux officiers de la DS qui travaillaient à la Kintex. C'est comme ça que j'ai connu Katsamanski. Ça n'a pas été difficile de le retrouver, il habite tout à côté...

— Il n'a pas fait de difficultés ?

— Je lui donne cent dollars, fit-elle simplement. Il n'a pas d'argent et sa femme est malade.

Elle paraissait si sincère que Malko eut brutalement un doute. Et si Sergueva se trompait ?

— J'aimerais bien le revoir, dit-il.

La Bulgare le fixait de ses yeux noirs à l'expression filoute.

— Pourquoi pas ? Cela pourrait être intéressant, souligna-t-elle.

— Pour qui ?

Elle se pencha, révélant ses seins blancs comprimés dans un balconnet.

— Un homme comme Katsamanski a beaucoup travaillé à l'étranger. Il n'a jamais livré ses réseaux. Je suis sûre qu'il détient des informations valables. Il a besoin de cinq mille dollars en ce moment pour publier un livre.

— Je vais réfléchir, dit Malko.

Ils avaient presque fini de dîner. Simenova Kolev, ravie, demanda un cognac à la serveuse qui apporta une bouteille d'Otard XO. Quand elle eut bu un verre, elle expédia un regard incendiaire à Malko.

— Vous savez ce qui me ferait plaisir, maintenant ? Aller au *Sheraton* !

— Prendre un verre ?

— Oui, et ensuite une chambre. Je n'aime pas le *Vitosha*.

* * *

Le hall du *Sheraton* était désert. Simenova Kolev fila directement vers l'escalier menant au sous-sol. Ils traversèrent un bar glauque où trois putes mélancoliques contemplaient deux policiers bulgares en train de boire des Coca avec trois soldats américains en tenue de combat... Étrange. À côté, la discothèque était presque vide. Simenova Kolev choisit une table dans le coin le plus éloigné de la piste et s'enfonça voluptueusement dans la banquette. Savourant le plaisir d'avoir gagné facilement mille dollars. Malko la guignait du coin de l'œil, se demandant comment il pourrait l'amener à la faute. Sans trouver de solution. Le mieux était de lui laisser croire qu'elle l'avait bien enfumé.

— On prend du champagne ?

Pour ne pas briser son euphorie, il commanda une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs 1995 vendue ici au poids de l'or. Il avait hâte que cette soirée se termine, n'ayant plus rien à sortir de Simenova Kolev. Mais celle-ci semblait bien décidée, au contraire, à en profiter au maximum. Elle commença par vider trois flûtes de champagne, coup sur coup ! Après l'épais vin rouge et le cognac, cela commençait à bien faire. Le rock assourdissant fit place à une mélodie plus dansante. Aussitôt, Simenova sauta sur ses pieds, arrachant littéralement Malko de son siège.

— J'adore danser ! affirma-t-elle en l'entraînant.

Bien qu'ils aient la piste pour eux tout seuls, Simenova s'efforça tout de suite de tenir le moins de place possible en s'incrutant étroitement contre Malko. Sa conception de la danse était purement sexuelle. Une sexualité animale et directe. Les bras noués sur sa nuque, elle se frottait à lui avec un balancement lascif. Elle colla sa bouche chaude contre son oreille.

— Je n'aurais jamais cru avoir tout cet argent ! souffla-t-elle.

— Je vous l'avais promis, objecta Malko.

Simenova Kolev eut un haussement d'épaules, signifiant que les promesses n'engageaient que ceux qui y croyaient... Un bout de langue mutine commença à jouer dans son oreille, tandis que la pression sur son ventre se faisait encore plus impérieuse.

— Ce soir, j'ai envie d'être très gentille avec vous, minaуда-t-elle.

Lorsque le rock recommença à faire trembler les murs, elle interrompit sa mise en condition. Mais, à peine assise, elle posa une main possessive sur Malko et lui enfonça une langue impérieuse jusqu'aux amygdales. Comme dans le taxi, lors de leur première rencontre. Mais cette fois, elle ne s'arrêta pas là. Lorsque Malko sentit qu'elle faisait glisser le zip de son pantalon, il sursauta.

— Simenova ! L'hôtesse nous regarde !

— Je me fous de l'hôtesse ! Ici, on fait ce qu'on veut.

Déjà, elle était partie à la recherche de ce qu'elle voulait. Pendant trente secondes, elle contempla le membre serré entre ses doigts en riant, puis, posément, l'enfonça dans sa bouche. Malko ne savait plus où se mettre ! Il regarda dans la direction de l'hôtesse qui les avait installés. Avec tact, celle-ci leur tournait le dos. La voie était libre pour Simenova. Celle-ci, tranquillement, s'agenouilla sur la banquette pour être plus à son aise. Sa langue et sa bouche faisaient merveille et Malko sentit ses scrupules s'envoler.

Après tout, une petite joie terrestre est toujours bonne à prendre... La discothèque était toujours aussi vide et ils ne risquaient pas d'être dérangés. La tête de sa fellatrice montait et descendait comme un derrick bien huilé et il commençait à sentir les picotements annonceurs du plaisir. Mais, brutalement, Simenova l'abandonna. Il jeta un regard circulaire sur la salle, croyant à une intrusion inopportune, sans voir personne. La Bulgare venait de se mettre debout, et farfouillait sous sa jupe. Il vit quelque chose de noir tomber par terre : sa culotte.

Déjà, elle s'approchait de lui, la jupe retroussée jusqu'aux hanches. Avec un sourire gourmand, elle s'assit sur ses genoux, guidant adroitement en elle le membre qu'elle venait de faire durcir avec application. Lorsqu'elle se fut emmanchée à fond, elle s'immobilisa avec un soupir d'aise, bougeant un peu sa croupe comme pour se visser encore mieux sur le membre qui l'empalait. Penchée sur Malko, elle souffla :

— Finalement, c'est plus amusant de baiser ici que dans une chambre. Et c'est moins cher.

Elle commença à osciller d'avant en arrière, de plus en plus vite, à la recherche de son plaisir, ne se préoccupant plus de Malko. Sauf pour lui faire poser ses mains sur ses hanches. Le galop final vint très vite. Les yeux révulsés, la bouche ouverte, Simenova s'offrit un orgasme qui la secoua tout entière, son cri de plaisir noyé dans la musique.

Ensuite, elle se laissa tomber à côté de Malko, les jambes ouvertes, la jupe encore relevée. Presque à tâtons, elle attrapa la bouteille de champagne et se resservit. Un animal repu. Puis, elle remit sa culotte,

rabaisse sa jupe et adressa un regard complice à Malko.

— On a passé une bonne soirée, non ? Maintenant, il faut que je rentre, sinon mon mari va me poser des tas de questions.

Devant le *Sheraton*, elle lança à Malko :

— Je vais prendre un taxi, je suis riche maintenant ! Je ne veux pas que mon mari me voie sortir de ta voiture.

Malko n'insista pas. En dépit du plaisir physique qu'il venait d'éprouver, il n'avait pas envie de ramener Simenova au *Vitosha*. Avant de le quitter, elle lui lança encore :

— N'oublie pas ce que je t'ai dit à propos de Dragan. Pour cinq mille dollars, tu peux sûrement apprendre des choses intéressantes.

Malko ne répondit pas. Perplexe. Simenova Kolev paraissait si franche ! Uniquement préoccupée de sexe et de dollars. Alors, qui l'enfumait ? Seules, les informations en provenance de Langley trancheraient la question.

* * *

Les fax codés se succédaient depuis le matin. Installé dans le bureau d'Ann Powers, Malko en était à sa sixième tasse de café. En théorie, reconstituer la carrière d'un agent bulgare en poste à l'étranger était facile. En pratique, cela s'avérait infiniment délicat. À quelques milliers de kilomètres de Sofia, les archivistes de la CIA déstockaient les microfilms, remontaient les dates, collationnaient les informations. Dès dix heures, Malko était rassuré sur un point : Leonid Chevarchine, repéré depuis la fin des années cinquante comme agent bulgare du Premier Directorate, avait un dossier à la CIA.

À trois heures de l'après-midi, on avait reconstitué une partie de sa carrière : son premier poste à l'étranger avait été la Grèce, de 1968 à 1972, ensuite retour à Sofia, un séjour d'un an à Berlin-Est, une sorte de stage chez Marcus Wolf. La bio reprenait vers 1985. À cette époque, il se trouvait en France où il était très actif. Jusqu'en 1988, où il retournait définitivement à Sofia. Malko lut le dernier fax : « Nous attendons les réactions des Cousins. Ils ont parait-il un gros dossier sur lui. »

Mara Glavinova venait de temps en temps lui tenir compagnie, toujours aussi aérienne. Dehors, il neigeait... Enfin, vers quatre heures et demie, la jeune Bulgare arriva avec une liasse de documents, triomphante.

— La station de Londres vient de nous envoyer tout cela.

Malko sauta d'abord sur la photo, ou plutôt les photos. Il y en avait plusieurs, prises au téléobjectif, et deux, très nettes, dans une réception : Leonid Chevarchine était en smoking. C'était incontestablement l'homme qu'il avait rencontré. Il se plongea dans la

note du MI 5 [45] et sursauta à la première ligne.

« Leonid Chevarchine était le *rezident* bulgare à Londres de 1978 à 1982. Il a été expulsé en novembre 1982, après avoir été surpris avec un fonctionnaire du Home Office. Très actif, il était sous couverture de second secrétaire à l'ambassade de Bulgarie. Nous le soupçonnons d'avoir recruté un grand nombre d'agents qui n'ont jamais été identifiés. Toute information sur ce sujet serait appréciée. »

Malko croisa le regard interrogateur de Mara Glavinova.

— Merci ! dit-il. Je crois que j'avance un peu.

L'homme qui avait demandé à Omer Ugurlu d'assassiner le pape ne pouvait être Leonid Chevarchine qui se trouvait alors à Londres. Le fameux Katsamanski était au *Vitosha* presque tous les jours. Donc il s'agissait d'une autre personne. La réceptionniste du *Vitosha* avait-elle assez de poids pour manipuler un vieil agent aguerri comme Leonid Chevarchine ? Peu probable.

La conclusion était simple. Le *vrai* Dragan Katsamanski était toujours vivant et « on » ne voulait pas que Malko le découvre. Nilufer Bostani avait dit la vérité et il existait à Sofia au moins une personne qui *savait*, au sujet de l'attentat contre Jean-Paul II. Il ne restait plus qu'à la trouver.

Malko reprit son portable et appela Sergueva Vasov au numéro qu'elle lui avait laissé.

— J'allais vous appeler, fit-elle aussitôt. J'ai du nouveau. Je termine à six heures à la radio. Vous pouvez venir me chercher ?

* * *

L'immeuble de la radio – trois étages lépreux – se trouvait boulevard Dragan Stankov, face à un grand parc. Malko dut attendre dix minutes avant que Sergueva se glisse dans sa voiture, frigorifiée.

— Les bureaux ne sont pas chauffés, expliqua-t-elle.

— Je vous emmène au *Sheraton* prendre un thé ?

— C'est une *très* bonne idée, fit-elle d'un ton plein de sous-entendus.

Le hall du *Sheraton* grouillait d'activité et il y avait la queue au vestiaire. De nombreuses Mercedes et BMW déposaient devant l'entrée des femmes en robe du soir, accompagnées d'hommes aux épaules larges et aux cheveux courts : le gratin mafieux de Sofia. Une réception animée par un orchestre rock avait lieu dans les salons de l'hôtel et le vacarme envahissait même le bar. Une foule bruyante se pressait dans les salons, s'empiffrant autour de plusieurs buffets. Réchauffant ses mains sur sa tasse de thé, Sergueva Vasov demeura silencieuse un long moment avant de lever ses yeux bleu porcelaine sur Malko.

— Je crois que j'ai retrouvé celui que vous cherchez, annonça-t-elle

d'une voix égale.

Le pouls de Malko ne fit qu'un bond.

— Vous êtes sûre ?

— Pas encore, mais il y a beaucoup d'indices.

Elle prit dans sa serviette un dossier d'où elle sortit une photo : celle d'un homme massif, style lutteur de foire, des traits taillés à la serpe, les cheveux noirs et courts. Malko retourna la photo. Au crayon, était inscrit en cyrillique colonel Vladimir Georgiev, 1984.

— Mais il ne s'appelle pas Katsamanski ?

Sergueva eut un mince sourire.

— Il se faisait appeler Katsamanski ! Il était effectivement affecté à la Kintex, chargé de l'exportation dans des camions turcs des chargements d'armes à destination du Moyen-Orient. Et, à ce titre, il passait beaucoup de temps au *Vitosha*. J'ai appris que tous les officiers de la DS au contact d'étrangers à Sofia devaient utiliser des pseudos. C'est l'homme qui possède cette liste qui me l'a confirmé.

Malko regardait pensivement le document. La photo datait d'une quinzaine d'années. Une question lui brûlait les lèvres.

— Qu'est-il devenu ?

— Il vit très bien ! affirma la jeune Bulgare. Il a quitté le service en 1990 de son propre gré et a monté une affaire d'import-export, associé au fils de Todor Zhivkov, l'ancien dictateur. À cette époque, la famille Zhivkov tenait encore tous les leviers de commande. Georgiev a rapidement fait fortune et continué ensuite à gagner des millions de dollars. Aux dernières nouvelles, il vivait dans une magnifique maison sur les pentes du mont Vitosha, au sud de la ville et a de très grosses affaires avec la Russie, pour le pétrole. Il a acheté à sa femme une boutique de luxe sur le boulevard Vitosha. La boutique perd de l'argent, mais il s'en moque. Il est avec cette femme depuis très longtemps, plus de vingt ans...

Donc elle avait pu connaître Omer Ugurlu.

— Vous croyez que c'est celui-là ? demanda anxieusement Sergueva.

— C'est tout à fait possible, confirma Malko. Vous savez comment on peut le rencontrer ?

Une lueur joyeuse passa dans les yeux bleus de Sergueva Vasov.

— Ici. Tout à l'heure !

— Quoi ?

— Oui. La réception, ce soir, est organisée par les commerçants du boulevard Vitosha. Vladimir Georgiev et sa femme y sont sûrement.

* * *

Malko avait l'impression de manger du caviar à la louche. Il aurait

embrassé Sergueva. Toute fière, la jeune Bulgare en avait rougi !

— Allons à la réception, proposa-t-il.

Il ne pouvait pas attendre une minute de plus. Sergueva Vasov se rembrunit.

— Mais nous ne sommes pas invités...

— On va se débrouiller, affirma Malko. Laissez votre manteau ici.

Elle obéit et se leva. Avec son pull rose moulant une poitrine aiguë, sa jupe courte, ses collants noirs et ses bottes, elle était très sexy. Il l'entraîna vers les salons. Une cordelière de velours rouge en interdisait l'accès, surveillée mollement par un vigile. Ce dernier s'écarta devant le sourire de Malko. Sergueva et lui se noyèrent aussitôt dans la foule des invités agglutinés autour des buffets garnis de porcelets rôtis. Le brouhaha des conversations était assourdissant. Malko, Sergueva sur ses talons, parcourut les trois salons. Personne ne ressemblait à l'homme de la photo. Malko souffla à la jeune Bulgare :

— Demandez à quelqu'un s'ils sont là.

Sergueva s'approcha timidement d'une femme en robe longue rehaussée de strass et lui posa la question. La femme regarda autour d'elle et tendit le bras, désignant un mammifère qui, de toute évidence, n'existait pas dans la nature à l'état sauvage. Une rousse spectaculaire, réclame vivante pour la chirurgie esthétique. Une énorme bouche rouge, enrichie au collagène, lui mangeait tout le visage. L'impressionnante poitrine, gonflée à l'hélium ou au silicone, contrastait avec la minceur du buste. Seules les longues jambes paraissaient d'origine. Elle était drapée dans une robe de mousseline noire fendue très haut et quasi transparente, laissant deviner ses collants incrustés de strass. Les autres femmes semblaient s'écarter d'elle, comme si elle allait leur donner la peste, tandis que les hommes en oubliaient leur porcelet rôti pour la dévorer des yeux.

— C'est elle, annonça Sergueva Vasov. Valentina Georgiev.

Appuyée au mur, un peu déhanchée, Valentina Georgiev promenait le regard dominateur de ses yeux sombres sur un petit cercle d'admirateurs en transe. Le contraste entre son allure frêle et son imposante poitrine était saisissant. Ses seins attiraient le regard comme le miel attire les ours. Elle se déplaça pour aller poser son verre et Malko put constater qu'elle avait une chute de reins digne d'un pays industrialisé.

— Où est son mari ? demanda-t-il.

— Je n'en sais rien, avoua Sergueva.

— Bon, fit Malko, on va passer à l'attaque.

Il attrapa sur le plateau d'un garçon une coupe de Taittinger et se plaça derrière Valentina Georgiev qui venait de se mettre dans la queue pour le buffet. Apparemment, elle avait dépensé autant d'argent pour se parfumer que pour la chirurgie esthétique. Dans son sillage,

on frôlait l'asphyxie. Malko attendit qu'elle se retourne pour accrocher son regard et lui adresser son sourire le plus charmeur.

— J'ai l'impression que je vous connais, dit-il en anglais.

Les longs faux cils battirent comme des papillons effrayés.

— C'est possible, dit Valentina Georgiev d'une voix de petite fille. Vous avez dû me voir à la boutique.

— Vladimir n'est pas là ce soir ?

Nouveau battement de cils, un peu plus nerveux.

— Non, il est en voyage. Vous le connaissez aussi ?

— Oui, depuis les années quatre-vingt. Je suis venu souvent à Sofia avec un ami turc, Omer Ugurlu, qui faisait des affaires avec votre mari.

— Ah bon, dit-elle, indifférente.

Elle se retourna pour entasser des bouts de porcelet rôti dans son assiette. Malko se retrouva devant elle et sourit.

— C'est imprudent de laisser seule une aussi jolie femme, remarqua-t-il.

Les longs cils battirent follement.

— Merci, fit Valentina Georgiev dans un soupir.

À son tour, elle inspecta Malko et l'examen sembla favorable. Spontanément, elle proposa :

— Je suis à la boutique tous les après-midi. C'est au 84 boulevard Vitosha. Si vous avez envie de faire plaisir à une femme...

Elle s'éloigna dans un nuage de parfum et Malko rejoignit Sergueva Vasov.

— Vous avez appris quelque chose ? demanda-t-elle.

— Oui, son mari est en voyage, mais je dois passer la voir à sa boutique.

Sergueva Vasov ricana.

— Vous serez le seul client... C'est trop cher pour ici. Heureusement que son mari gagne beaucoup d'argent. Vous pensez vraiment que c'est l'homme que vous cherchez ?

— Je n'en suis pas encore sûr à 100 %, reconnut Malko. Mais, jusqu'ici, tout concorde.

— Il faut que je rentre, dit timidement Sergueva, je travaille tôt demain.

— Je vous raccompagne.

Il n'avait plus rien à faire au *Sheraton*. Après avoir déposé Sergueva Vasov, il reprit le chemin du *Vitosha*. Se demandant si ceux qui avaient tout fait pour qu'il ne retrouve pas l'homme qui se faisait appeler Dragan Katsamanski en 1990 savaient déjà qu'il était sur sa piste.

En dépit du froid glacial, une foule compacte se pressait sur les trottoirs du boulevard Vitosha. Quelques guirlandes rappelaient qu'on approchait de Noël, les trams se frayaient difficilement un chemin au milieu des voitures et, sur les trottoirs, on vendait de tout à des prix abordables. Malko arriva à la hauteur du 84. La boutique faisait le coin de la rue Porchevitch. Quatre vitrines brillamment éclairées offrant les meilleurs modèles du prêt-à-porter italien. Il était deux heures et demie et la boutique était tragiquement vide. Lorsque Malko poussa la porte, une jeune vendeuse similiblonde jaillit de derrière un rideau, presque aussi sexy que sa patronne dans une robe moulante rouge à arracher une érection à un agonisant.

— Je cherche Valentina Georgiev, dit-il en anglais.

— *No come today*, bredouilla la vendeuse. *You have a message ?* [46]

— Da, fit Malko, revenant au russe. Je suis au *Vitosha*.

Il laissa sa carte avec le numéro de sa chambre et ressortit, sous le regard désolé de la vendeuse, déçue qu'il reparte les mains vides. Il n'avait plus qu'à attendre.

Pour tuer le temps, il alla à pied à l'ambassade américaine tenir Ann Powers au courant de ses recherches. L'Américaine était absente, mais Mara Glavinova était là. Il lui apprit les derniers développements de son enquête et elle affirma aussitôt, avec un sourire entendu :

— Valentina Georgiev va *sûrement* vous rappeler. Toutes ces femmes de mafieux s'ennuient malgré leur argent. L'hiver, il n'y a pas grand-chose à faire à Sofia. Alors, elles aiment bien avoir des aventures. De préférence avec des étrangers.

En attendant, il allait passer la soirée seul. Sergueva travaillait à la radio jusqu'à minuit et il n'avait pas envie pour l'instant de se frotter à l'inquiétante Simenova Kolev.

— Vous êtes libre à dîner ? demanda-t-il.

Mara Glavinova rougit de plaisir.

— Bien sûr !

— Où voulez-vous aller ?

Elle hésita.

— Il y a un endroit où le président Clinton a dîné lorsqu'il est venu à Sofia. *Beyond the Alley*, dans Budapest Ulitza. Il paraît que c'est très cher et très bon.

— Espérons que ce sera simplement bon.

* * *

Beyond the Alley, avec ses murs en bois, ressemblait à un chalet caché derrière un énorme sapin de Noël planté au milieu d'une pelouse gelée. Seule originalité, les murs tapissés d'étagères contenant

des milliers de noix peintes en doré.

La salade bulgare était un peu plus sophistiquée qu'ailleurs et l'agneau mangeable. En tout cas, Mara était ravie comme une enfant.

— Les anciens de l'époque Zhivkov sont encore puissants ? demanda Malko au dessert.

Mara hocha la tête.

— Oui. Ils sont mêlés à des tas de rackets, associés avec des mafieux ukrainiens ou russes. Il y a des meurtres, jamais élucidés, des bombes. La police est impuissante.

— Vous pourriez essayer d'apprendre quelque chose sur Vladimir Georgiev ? Ses circuits financiers, ses affaires, ses contacts...

— J'essaierai, promit Mara Glavinova. Je connais quelqu'un à la police.

Quand ils ressortirent, il neigeait à gros flocons. Le quartier était particulièrement sinistre, des rues aux pavés disjoints, des masures semblant vouées à la démolition. Un vrai coupe-gorge. Malko réalisa brusquement qu'il n'était pas armé. Il se sentit plus tranquille en retrouvant les lumières du centre. Mara Glavinova lui adressa un sourire resplendissant lorsqu'il la déposa devant chez elle.

— C'était une soirée merveilleuse, fit-elle, je ne vais jamais au restaurant.

* * *

La sonnerie du téléphone de l'hôtel réveilla Malko. Une voix d'homme inconnu demanda, en anglais, avec un fort accent :

— *Mister Malko Linge ?*

— Oui, c'est moi.

— Je suis Vladimir Georgiev. Vous avez rencontré ma femme avant-hier soir au *Sheraton* et vous avez demandé de mes nouvelles. Nous nous connaissons ?

La voix était basse, posée, avec une pointe de vulgarité. Le poulx de Malko frôlait des sommets. Enfin, l'homme qu'il cherchait depuis Istanbul était au bout du fil.

— Il me semble, fit-il avec prudence, mais nous avons un ami commun, Omer Ugurlu. *Lui*, vous le connaissez très bien, depuis les années quatre-vingt.

— En effet, fit le Bulgare, après une courte hésitation. Que puis-je faire pour vous ?

— Je voudrais vous rencontrer.

— Pourquoi faire ?

— Du business.

Nouvelle hésitation, puis le Bulgare proposa :

— *Dobre*. Vous connaissez l'hôtel *Ambassador* ?

Non.

— Il se trouve Simeonovsko Shosse, au sud de la ville, au pied de la montagne. Ce n'est pas loin de chez moi. Ce soir à sept heures, au bar ?

— D'accord.

Malko fonda sous la douche, euphorique et anxieux. Qu'allait-il être en mesure de proposer à son interlocuteur ? De l'argent : il en avait. Une protection : il n'en avait pas besoin... Il allait falloir improviser.

À cause du décalage horaire, impossible de joindre les Etats-Unis si tôt. Il dut patienter toute la matinée. À l'ambassade, il demanda à voir le chef de station qui le reçut aussitôt dans un bureau vide, abandonnant ses visiteurs dans son propre bureau. Malko tenait à demander des instructions à Langley sur la conduite à suivre. Le préposé aux chiffres lui établit une ligne protégée et l'installa dans un bureau. Dès qu'il eut Thomas Ray en ligne, il lui résuma la situation. La traque avait finalement payé. Malko avait rendez-vous avec l'homme qui, vingt ans plus tôt, avait demandé qu'on assassine le pape Jean-Paul II. Bien que satisfait, l'adjoint de George Tenet semblait perplexe.

— Il faudrait le faire sortir du pays, suggéra-t-il.

— Comment ? À moins de le kidnapper...

— Offrez-lui de l'argent.

— Combien ?

— Je ne sais pas.

— Je pense que le meilleur argument est de lui expliquer qu'il risque d'avoir des problèmes avec les Russes s'ils découvrent que nous sommes remontés jusqu'à lui, suggéra Malko.

— Cela me paraît une excellente idée, approuva l'Américain. Appelez-moi après votre rendez-vous. J'ai hâte de connaître sa réaction.

* * *

L'hôtel *Ambassador* se dressait en pleine campagne, juste avant le périphérique, en face du mont Vitosha, à près de dix kilomètres du centre. Une construction moderne, isolée, le long d'une avenue bordée de champs. Malko se gara dans le parking et pénétra dans l'établissement. Tout était neuf, propre et désert. Un employé de la réception lui indiqua le bar, désert lui aussi. Une hôtesse souriante en uniforme vert, l'installa. Il était le premier... Il commanda une vodka. Pas un bruit dans l'hôtel, comme s'il était inhabité.

Il jeta un coup d'œil à son chronographe. Sept heures dix. Deux hommes pénétrèrent dans le bar. Costauds, veste de cuir noir, crânes rasés, regards clairs. L'un portait une grosse serviette, l'autre une

valise métallique. On aurait dit des représentants. Ils s'installèrent non loin de lui et se mirent à parler à voix basse. Trop bas pour que Malko comprenne ce qu'ils disaient, mais il saisit qu'ils parlaient russe.

Cinq minutes plus tard, un employé surgit et se pencha vers lui.

— *Gospodine* Linge ?

— Oui.

— Quelqu'un vous demande au téléphone.

Malko le suivit jusqu'à la réception où un téléphone était posé sur le comptoir.

— Monsieur Linge ?

— C'était la voix de basse de Vladimir Georgiev.

— Oui.

— Je suis en retard. Je serai là dans dix minutes. C'est bon ?

— Tout à fait, fit Malko, soulagé, mais si vous voulez que je vienne chez vous...

— Non, non, ça ira.

Il raccrocha et retourna au bar, croisant dans le hall les deux Russes qui se dirigeaient vers la sortie. Il reprit sa place et commanda une nouvelle vodka. Soudain, au moment où la serveuse la lui apportait, il réalisa que, lorsqu'il les avait croisés, les Russes n'avaient plus leur valise. D'un geste, il appela la serveuse et lui demanda en russe :

— Les deux messieurs qui étaient là vous ont confié quelque chose ?
Surprise, elle secoua la tête.

— Non, pourquoi ?

Malko ne répondit pas, le poulx brutalement à 150. Il balaya le bar du regard sans apercevoir rien de suspect. Jusqu'à ce qu'il baisse les yeux, apercevant quelque chose sous la banquettes, là où il était assis : une valise métallique. En une fraction de seconde, il comprit. Il se leva d'un bond, si brutalement qu'il renversa le guéridon et la vodka. Tout en se ruant vers le hall, il lança à la serveuse éberluée :

— *Bistro ! Davai !* [47]

Stupéfaite, elle ne bougea pas. Malko jaillit du bar, la respiration bloquée, sachant qu'il avait la mort aux trousses.

CHAPITRE XVII

Malko avait à peine traversé le tiers du hall, s'éloignant aussi vite qu'il le pouvait du bar, quand une explosion assourdissante secoua l'hôtel *Ambassador*. Son souffle, quelques fractions de secondes plus tard, le rattrapa, et, comme une main invisible, le projeta en direction de la réception au milieu d'une masse de débris de verre noyés dans un nuage grisâtre. Il heurta violemment le comptoir, tomba sur le dallage et perdit connaissance.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il était allongé à même le sol, à la même place, sa veste roulée en boule sous sa tête, un homme en blouse blanche penché sur lui. Du sang coulait de plusieurs coupures à son visage et s'écoulait de son oreille droite. Il voulut se redresser, mais la tête lui tournait. Un vertige horrible. Il voyait les lèvres des gens bouger mais n'entendait rien. C'est son odorat qui revint le premier. Il fut assailli par une odeur âcre, mélange de brûlé, de cordite, de peinture. Péniblement il se remit debout, aidé par deux employés. Il n'entendait plus très bien, les sons lui parvenaient d'une façon assourdie, comme s'il était dans une bulle. Tout son corps était endolori, engourdi. Il remit sa veste, couverte de poussière, s'appuya au comptoir pour ne pas tomber, pris d'une immense fatigue. Quelqu'un lui demanda en bulgare comment il se sentait et il répondit machinalement en russe. Impossible de remettre son cerveau en route. Dès qu'il fermait les yeux, il voyait une lueur éblouissante, était pris de vertige. Il réalisa que le hall grouillait de monde. Des policiers, des infirmières, des employés.

Il regarda autour de lui. L'hôtel semblait avoir été dévasté par un tremblement de terre. Un pompier armé d'un extincteur arrosait de mousse blanche un rideau en feu. Il aperçut un peu plus loin une forme humaine allongée sur le sol, dissimulée par une bâche. Seuls les pieds dépassaient. L'un était nu, l'autre portait encore une chaussure de femme. Il revit la serveuse en robe verte, paralysée de stupeur, quelques secondes avant l'explosion. Fendant la foule d'une démarche mal assurée, il se dirigea vers le fond du hall. Il ne restait du bar qu'un espace dévasté, méconnaissable. Le piano s'était écrasé sur le mur d'en face et ses débris étaient répandus un peu partout. Là où il avait été assis, il n'y avait plus qu'un trou. Plus de banquette, ni de table, ni de chaises. Les glaces du bar avaient dégringolé, toutes les fenêtres

donnant sur l'extérieur avaient disparu, soufflées. Un air glacial pénétrait par les ouvertures béantes...

— Il y a eu une bombe ! lança un policier près de lui. C'est un de ces salauds de mafieux ukrainiens.

Malko revint vers la réception, essuyant machinalement le sang qui coulait des coupures de son visage. Il s'adressa à un employé hagard.

— Quelqu'un peut-il me raccompagner ? demanda-t-il. J'habite au *Vitosha*. Je ne me sens pas capable de conduire.

Après un court conciliabule, un pompier s'approcha de lui, l'examina, le tâtant sur toutes les coutures, lui posant des tas de questions dont Malko ne comprenait pas le quart, se contentant de répéter mécaniquement : « *Dobre ! Dobre [48] !* ». Finalement, on l'escorta jusqu'à un minibus. Il grelottait et, une fois dans le véhicule, il retomba dans une torpeur parcourue de douleurs aiguës. Après un temps qui lui parut des siècles, le minibus stoppa devant le *Vitosha*. Il se traîna jusqu'à la réception, demanda sa clef à une jeune employée visiblement effarée par son aspect et monta dans sa chambre. Il eut le courage de composer le numéro de l'ambassade. Seul le garde lui répondit. Tout le monde était parti. Il laissa un message à l'intention d'Alistair Scott disant qu'il avait échappé à un attentat commis à l'hôtel *Ambassador*. En dire plus était au-dessus de ses forces.

Il raccrocha, se tourna sur le côté et s'endormit tout habillé. La dernière sensation qu'il éprouva fut le chatouillement du sang coulant de son oreille.

* * *

Un soleil pâle luisait dans le ciel bleu. Malko eut du mal à déchiffrer l'heure sur sa Breitling qui avait mieux résisté que lui à l'explosion. Quatre heures dix. Il mit quelques secondes à réaliser qu'il avait dormi quatorze heures d'affilée ! Tous ses muscles lui faisaient mal. Il se déshabilla et se traîna jusqu'à la salle de bains. Il fut horrifié en se voyant dans la glace. Les coupures avaient séché, striant tout son visage de traits noirâtres. Ses yeux semblaient s'être enfoncés dans leurs orbites. Sentent quelque chose qui le gênait dans le cou, il tâtonna et ramena un petit éclat de verre enfoncé dans sa nuque. Il se jeta sous la douche anémique et y resta presque une demi-heure, appuyé au carrelage. L'eau chaude détendait ses muscles endoloris. Il se rasa, se rhabilla et appela enfin l'ambassade. Cette fois, on lui passa directement Alistair Scott, le chef de station.

— *My God !* Vous êtes sain et sauf, fit l'Américain. Heureusement que j'ai eu votre message ! Je savais que vous aviez rendez-vous à l'*Ambassador*. On vous a cherché dans tous les hôpitaux avant que je sois prévenu. C'est un gros attentat...

— C'est moi qu'on voulait tuer, dit simplement Malko. Envoyez-moi une voiture.

Lorsqu'il descendit, vingt minutes plus tard, il fut accueilli par Mara Glavinova, visiblement bouleversée.

— Mon Dieu, fit-elle en voyant les coupures de son visage, vous ne voulez pas aller à l'hôpital ?

— Non, assura-t-il. Je n'ai rien de grave.

— Quand j'ai entendu à la radio la nouvelle de l'explosion, hier soir, dit-elle, j'ai eu horriblement peur. J'ai appelé l'*Ambassador* et on m'a dit qu'il n'y avait qu'un mort – une employée de l'hôtel – et deux blessés.

— J'aurais dû être le deuxième mort, remarqua Malko.

Il lui raconta, tandis qu'ils se traînaient dans la circulation, comment il avait échappé à l'attentat.

— C'est un peu grâce à vous ! dit-il. Vous m'aviez parlé d'attentats à la bombe. Quand j'ai vu la valise abandonnée, j'ai réalisé tout de suite.

— Les journaux disent que ce sont des mafieux ukrainiens, dit Mara Glavinova. On ne les a pas retrouvés, ils n'avaient pas de chambre à l'hôtel. Ils sont arrivés et repartis. On n'a même pas le numéro de leur voiture. La police pense que c'est un accident ou alors qu'ils voulaient racketter l'*Ambassador*.

— Cette bombe m'était destinée. « On » m'a attiré à l'*Ambassador*, probablement parce que la sécurité y est inexistante et qu'il est isolé. C'était un piège bien monté.

— Que faisiez-vous là-bas ? demanda-t-elle.

— Un homme qui s'est fait passer pour Vladimir Georgiev m'a téléphoné le matin et m'a donné rendez-vous à l'*Ambassador*. Ensuite le même homme m'a rappelé quand j'attendais au bar, pour me dire qu'il était en retard. Maintenant, je comprends pourquoi. Il fallait m'éloigner du bar tandis que les deux auteurs de l'attentat dissimulaient la bombe sous la banquette où j'étais assis. Si je ne les avais pas croisés *sans* leur valise, je ne me doutais de rien et j'étais mort. Comme cette pauvre serveuse.

— C'est horrible ! fit Mara Glavinova. En tout cas, ce n'est pas Vladimir Georgiev qui vous a téléphoné...

— Comment en êtes-vous si sûre ?

— Il se trouve à la prison centrale de Sofia. Inculpé d'escroquerie. Il a détourné de l'argent déposé par des épargnants dans une banque qu'il contrôle pour financer le magasin de sa femme ! Il risque plusieurs années de prison. Le nouveau gouvernement est très sévère pour ce genre de délit. Vous m'aviez demandé de me renseigner, je l'ai fait...

Voilà pourquoi la pulpeuse Valentina était seule au *Sheraton* ! Ils arrivaient rue Suborna. Malko passa directement dans le bureau

d'Alister Scott où l'attendait déjà le médecin de l'ambassade. Celui-ci prit sa tension, l'examina sous toutes les coutures, y compris son oreille droite.

— Vous avez eu le tympan droit crevé, conclut le praticien. Cela va s'arranger tout seul. Dans trois mois, vous aurez retrouvé toute votre audition... D'après ce que j'ai lu dans les journaux, vous avez eu beaucoup de chance. L'*Ambassador* a été dévasté...

Dès qu'il fut seul avec le chef de station, Malko alla droit au but.

— On a voulu m'assassiner, annonça-t-il. Parce que je suis sur la piste de Vladimir Georgiev. C'est lui qui détient le secret de l'attentat contre le pape.

— Ce ne sont pas les Bulgares, dit aussitôt l'Américain, ils ne s'amuseraient pas à cela. Ils veulent trop s'intégrer à l'Europe.

— Donc, ce sont les Russes. Que savez-vous du SVR local ?

Alister Scott secoua la tête.

— Ils n'y sont sûrement pour rien. La *rezidentura* de Sofia n'a plus que des troisièmes couteaux. La Russie de Poutine se moque de la Bulgarie comme de sa première vodka. Non, les gens qui sont derrière vous, c'est le noyau dur de Moscou. Ils ont découvert que vous alliez aboutir et ont décidé de vous éliminer. Les Bulgares n'auraient jamais osé. Je me demande comment ils ont eu vent de cette affaire.

— Moi, je sais, fit Malko.

Il pensait à Simenova Kolev. Sans le vouloir, il était tombé pile sur le nid de vipères. Les nostalgiques du communisme qui devaient constituer un réseau dormant. Sans l'aide de Sergueva Vasov, il n'aurait jamais percé le mur du silence. L'Américain interrompit sa réflexion.

— Ce qui vient de se passer est extrêmement grave. En tant que chef de station de Sofia, je suis moralement responsable de votre sécurité, même si vous ne dépendez pas de moi.

— Ce qui veut dire ?

— Je suis obligé de vous demander de ne plus prendre aucun risque, d'accepter une protection tant que nous n'aurons pas reçu d'instructions de Langley. Nous sommes tenus désormais à des règles très strictes concernant la sécurité du personnel de l'Agence.

Malko eut envie de lui dire qu'il n'était qu'un « contractuel » de la CIA, certes de luxe, mais qu'il n'entrait pas dans le sacro-saint système qui voulait qu'on ferme une ambassade à la première menace.

— Je vais parler à Thomas Ray, proposa-t-il, nous verrons ensuite.

* * *

L'adjoint de George Tenet, le directeur général de la CIA, buvait littéralement les paroles de Malko. La communication pourtant

« protégée » était si claire qu'il semblait se trouver dans la pièce voisine. À cause des séquelles de l'attentat, Malko était obligé de coller le récepteur contre son oreille gauche.

— Votre enquête est un modèle, conclut l'Américain.

— Ne faisons pas de triomphalisme, avertit Malko. Certes, je pense avoir retrouvé l'homme qui a commandité l'attentat contre le pape. Mais lui aussi est un intermédiaire. Pour avancer encore, il faut qu'il accepte de parler.

— Évidemment ! fit Thomas Ray. Mais l'attentat dont vous venez d'être victime est la meilleure des confirmations. Puisque les « nouveaux » Bulgares semblent hors de cause, il ne reste que les Russes. Donc, l'opération « Pagode » mentionnée par notre « source » en 1990 a bien existé. Et ce ne pouvait être décidé qu'au plus haut niveau, c'est-à-dire Leonid Brejnev.

— Leonid Brejnev est mort et enterré...

— Certes, reconnut Thomas Ray, mais une information de cette importance nous donne un argument de poids auprès des Russes d'aujourd'hui dont la plupart faisaient partie des structures communistes de l'époque, à commencer par Vladimir Poutine. C'est un argument qui peut peser dans certaines négociations. Il est donc indispensable que vous continuiez votre enquête. Il faut obtenir une confession de ce Vladimir Georgiev.

Un ange passa et s'enfuit effaré : c'était plus facile à dire qu'à faire... Réalisant qu'il se comportait comme un général envoyant ses hommes à la boucherie, Thomas Ray se hâta d'ajouter :

— Bien entendu, *votre* sécurité doit passer avant tout.

Malko passa distraitement les doigts sur les croûtes de son visage. On aurait dit qu'il s'était battu avec un chat... Prudent, Thomas Ray ajouta :

— Je crois que votre expérience est votre meilleure protection. Ce serait extrêmement regrettable d'abandonner votre enquête *maintenant*.

— Ce n'est pas mon intention, affirma Malko.

Sans mentir. Depuis longtemps, il avait appris à côtoyer la mort. Non qu'il ne la craigne pas, mais cela faisait partie de sa vie. Une façon de la regarder en face, de vaincre la peur viscérale de tout être humain devant l'anéantissement.

— Je donne immédiatement des instructions à Alistair Scott pour qu'il coopère à votre sécurité, affirma l'adjoint de George Tenet. Soyez aussi prudent que vous pouvez l'être.

— J'ai envie de profiter encore longtemps de mon château, rétorqua Malko.

Après son coup de fil avec Langley, Malko s'était rendu à pied au *Sheraton* prendre un expresso. À l'ambassade, il n'y avait qu'un jus sans saveur, et au *Vitosha*, c'était encore pire. Dès qu'il revint, le Marine de garde l'avertit qu'Alister Scott désirait le voir. Le chef de station l'accueillit dans son bureau avec un sourire contraint.

— Je viens de recevoir un message de M. Thomas Ray, dit-il, et j'ai immédiatement fait le nécessaire. Tenez.

Il lui tendit une boîte qui semblait très lourde. Malko l'ouvrit et aperçut un pistolet Beretta 9 mm court. Le dernier modèle à quatorze coups. Deux chargeurs pleins l'accompagnaient, ainsi qu'une boîte de cartouches. Alister Scott le contemplait comme si c'était un objet obscène. Il n'avait pas dû souvent effectuer de missions clandestines.

— C'est ce que j'ai trouvé de mieux, affirma-t-il. Je l'ai emprunté au chef du détachement des Marines. C'est son arme personnelle.

— J'en prendrai grand soin, jura Malko.

— Voulez-vous un gilet pare-balles ?

Malko regarda l'Américain : il était sérieux.

— Non merci, dit-il. Une voiture blindée à la rigueur.

Alister Scott mit bien dix secondes à réaliser qu'il plaisantait. Malko prit le pistolet. Cela valait mieux que rien.

— D'un côté, c'est une chance que Vladimir Georgiev soit en prison, remarqua Malko. Sinon, il serait probablement déjà mort. Mais je connais les Russes, ils vont recommencer. Soit sur moi, soit sur lui. Il faut le prévenir : il ignore que ses anciens amis veulent le liquider. Vous permettez que Mara Glavinova collabore avec moi ?

— Bien sûr !

Malko redescendit dans le bureau de jeune femme.

— Je veux le nom de l'avocat de Vladimir Georgiev, demanda-t-il.

— Cela doit être faisable, dit la jeune Bulgare. Rien d'autre ?

— Si. Pouvez-vous me trouver l'adresse de Georgiev ?

— Je devrais y arriver ! fit-elle en souriant. Attendez moi.

Elle sortit du bureau et revint dix minutes plus tard avec un bristol.

— Voilà, dit-elle. Les Georgiev habitent à Dragalevtsi, au pied de la montagne. 155 Zahoriy Zograt, une des banlieues chics de Sofia. Une maison au toit de tuiles bleues. Pour y arriver, vous continuez le boulevard Cherni Vruh, après le périphérique. Dès que j'ai un rendez-vous avec l'avocat, je vous préviens.

* * *

En dépit du chauffage mis à fond, Malko grelottait au volant de l'Opel. Deux heures et demie qu'il planquait à côté de la villa des Georgiev, sur les premiers contreforts du mont Vitosha. L'endroit

devait être idyllique, avec de belles villas à flanc de montagne. L'hiver, c'était sinistre, balayé par le vent. Quelques rares passants se hâtaient sur la neige fondue, d'autres attendaient, stoïques, à un arrêt de bus. Au loin, dans la brume, on distinguait vaguement Sofia. La maison qu'il surveillait était un gros chalet, en surplomb de la route, au milieu d'un jardin protégé par de hautes grilles noires. En arrivant, Malko avait jeté un coup d'œil. Une Mercedes décapotable prune était garée en face du porche, une BMW noire rentrée dans le garage. Valentina Georgiev était là. L'attentat de l'avant-veille l'impliquait, sans qu'elle sache obligatoirement ce qui s'était passé.

Pendant, quelque chose intriguait Malko. Si c'était Valentina qui avait mentionné sa visite à son mari, comment avait-elle fait, puisqu'il était en prison ? Il privilégiait une autre hypothèse : on le surveillait. À la suite de sa visite à la boutique de Valentina Georgiev, « on » avait décidé des contre-mesures brutales. C'était au fond le même principe que son rendez-vous avec le faux Vladimir Georgiev. Donc il était urgent de prévenir Vladimir Georgiev du danger qu'il courait. Le seul canal était sa femme.

Il était neuf heures et demie lorsqu'il entendit un grondement de moteur. Quelques instants plus tard, le portail s'ouvrit sur la Mercedes prune qui passa devant lui. Il aperçut les cheveux roux de Valentina Georgiev qui dévalait à toute allure en direction du périphérique. Elle conduisait vite et il ne la rattrapa que très loin dans Cherni Vruh. Cinq cents mètres avant qu'elle ne se gare en face du bâtiment sinistre abritant les nouveaux Services bulgares ! Il n'eut pas le temps de s'interroger. Valentina Georgiev sortit de la Mercedes, sanglée dans une veste de cuir noir, avec une mini et des escarpins violets assortis à son rouge à lèvres ! Elle traversa la rue et s'engouffra chez un coiffeur.

Il était bon pour une nouvelle planque. La neige commençait à tomber dru... Il prit son mal en patience et, une heure plus tard, Valentina Georgiev reparut et se remit au volant de sa Mercedes 380. Elle prit la direction du centre. Vingt minutes plus tard, elle se gara devant sa boutique et s'y engouffra. Malko, garé en face, la vit échanger quelques mots avec sa vendeuse. Quelques instants plus tard, celle-ci sortit de la boutique. Il était midi et demi : elle allait déjeuner. C'était le moment idéal pour parler à Valentina Georgiev. Il était en train de sortir de l'Opel lorsqu'il vit Valentina s'approcher de la porte de la boutique et la verrouiller ! Elle disparut ensuite derrière le rideau du salon d'essayage.

Malko traversa quand même et tenta de pénétrer dans la boutique. C'était fermé. Il frappa à la glace, sans obtenir de réponse. Intrigué, il tourna le coin de la rue Porchevitch où donnait une des vitrines et aperçut un étroit couloir : l'entrée des livraisons du magasin. Ou Valentina était immédiatement ressortie par là, ou elle était enfermée

dans la boutique. Mais pourquoi ?

Dépité, il gara sa voiture de façon à surveiller les deux entrées. Ce ne serait que la troisième planque de la journée.

Il n'était pas là depuis cinq minutes qu'il aperçut un jeune homme s'engouffrer dans le couloir.

* * *

Avec un battement de cils ravi, Valentina ouvrit la veste de cuir du jeune homme qu'elle venait de faire entrer par la porte de la rue Porchevitch et posa ses mains aux longs ongles rouges sur sa poitrine.

— Tu es tout froid, remarqua-t-elle.

Elle sentait son ventre battre furieusement. Chaque fois qu'elle avait envie d'un homme, elle était comme une petite fille devant un jouet : en extase.

— On gèle dehors, fit-il gauchement, un peu intimidé.

Il n'avait vu Valentina qu'une fois, à la soirée du *Sheraton* où il passait les plateaux. Elle promena ses mains sur son torse, sentant les muscles jouer sous ses doigts, puis remonta jusqu'au cou et à la barbe.

— Tu ne t'es pas rasé, remarqua-t-elle.

— Je ne me rase pas tous les jours, lâcha-t-il.

Ça lui donnait l'air plus viril. À vingt-trois ans, on voudrait être plus vieux. Valentina avait glissé les mains sous le pull et le relevait peu à peu, frottant sa mini au pantalon du jeune homme dont elle ne connaissait que le prénom Youli. Dans cette petite pièce protégée des regards, agrandie par les grands miroirs d'essayage, elle se sentait bien. Le cerveau vide, à peine traversé par une seule interrogation : était-il bien monté ? Tandis qu'elle se frottait lentement, elle sentait l'érection de son partenaire se développer. Sensation grisante. Le silence était total, à part leur respiration et la rumeur de la circulation. Elle atteignit la poitrine de Youli et lui pinça habilement les mamelons. Il grogna de contentement et empoigna les gros seins de Valentina, si violemment qu'il faillit déclencher son orgasme prématurément.

— Arrête ! suppliait-elle.

Seulement, le pauvre Youli n'avait plus envie de s'arrêter... Valentina avait trop bien réussi son numéro de salope. Une main retroussa sa jupe, accrocha l'élastique de sa culotte et tira violemment vers le bas, faisant descendre le triangle de nylon jusqu'à mi-cuisses. Youli n'alla pas plus loin, enfonçant deux doigts impérieux dans le sexe de Valentina en une caresse si brutale qu'elle en trembla de tout son corps. Ils titubaient dans la petite pièce, entre les deux miroirs qui leur renvoyaient leur image. Les doigts du garçon crochés dans son ventre, Valentina coulait comme une fontaine. Cette boutique lui

permettait de recevoir ses amants, sans éveiller les soupçons de son mari. Elle avait physiquement peur de lui. Déséquilibrée, elle se raccrocha au membre désormais tendu de son futur amant. Celui-ci interrompit brutalement sa caresse et intima :

— Suce-moi !

Valentina ne se le fit pas dire deux fois. Fébrilement, elle défit la ceinture et descendit le Zip de Youli. Il ne portait pas de slip et un long sexe jaillit, droit comme un I. Valentina en eut un hoquet de bonheur et le contempla quelques instants, émerveillée, se disant qu'il était monté comme un âne, ce qui l'excitait prodigieusement. Le membre de Youli se dressait à la verticale, raide, dur, un peu recourbé. Elle le caressa quelques instants puis tomba à genoux et en enfonça la plus grande partie dans sa bouche, la main de Youli crispée sur sa nuque. Elle était si excitée qu'elle faillit le faire jouir. Mais Youli la repoussa et se laissa tomber sur un fauteuil, son pantalon aux chevilles. Aussitôt, Valentina se releva et s'approcha. Il la prit par les hanches, l'amena juste au-dessus de son membre et la tira vers le bas, l'emmanchant d'un seul coup. Valentina émit un râle violent. Elle avait l'impression que le long sexe remontait jusqu'à son estomac. Elle se mit à s'agiter furieusement dessus, tenue aux hanches par Youli. Celui-ci trouvait très excitant qu'elle ait gardé sa veste cintrée. Elle se démenait tant qu'elle allait le faire jouir et il l'arracha de lui. Au bord de l'orgasme, Valentina protesta furieusement.

— Non !

Il la fit s'agenouiller sur le fauteuil. Accrochée des deux mains au dossier, elle lui tournait le dos, la croupe offerte. Youli, debout, enfonça son long sexe avec une lenteur calculée, jusqu'à la garde. Valentina poussa un cri lorsqu'il heurta le fond de son ventre. Youli se pencha à son oreille et murmura :

— Je vais te défoncer !

— Oui, oui, gémit Valentina, défonce-moi.

Ce long sexe dur comme de la pierre la rendait folle. Youli se déchaîna, à grands coups de reins, poussant peu à peu le fauteuil contre le mur. Valentina hurlait sans retenue, tremblant de tout son corps à chaque assaut. Soudain, Youli donna un coup de reins si violent qu'avec un craquement sinistre, le fauteuil bascula, entraînant Valentina qui se retrouva à plat ventre sur la moquette. D'un bond, Youli fut sur elle, la clouant de tout son poids au sol. Ravie, Valentina se cambra pour reprendre l'étreinte interrompue. Et poussa un cri terrifié :

— Non ! Pas comme ça !

Verticalement, comme un foret, Youli s'enfonça implacablement entre ses fesses, jusqu'au dernier millimètre. Clouée à la moquette comme un insecte, Valentina gigotait, partagée entre la douleur et une

onde de plaisir inavouable, mais si puissante qu'elle en oublia le déchirement et jouit avec un hurlement sauvage, ayant l'impression de se vider comme un aquarium brisé. Son orgasme ne précéda que de quelques instants celui de son jeune amant.

Celui-ci se releva aussitôt, sans état d'âme, le sexe encore bandé. Anéantie, Valentina demeura prostrée sur le sol, cuvant son plaisir. Tranquillement, Youli se rajustait.

— Faut que j'y aille, lança-t-il. Je travaille.

— Tu reviens quand ?

— Je sais pas.

Elle se releva d'un bond et courut à son sac où elle prit quelques billets qu'elle lui tendit.

— Tiens, tu t'achèteras une belle chemise.

Il enfouit les billets dans sa poche revolver, lui adressa une esquisse de sourire et se dirigea vers la porte, que Valentina entendit claquer. Moulue, le ventre en feu, encore groggy, elle n'avait que peu de temps pour reprendre une allure convenable avant l'arrivée de sa vendeuse.

* * *

Malko sortit de son Opel au moment où Valentina rouvrait sa boutique. Il avait vu repartir le jeune homme et savait désormais pourquoi Mme Georgiev s'était enfermée. Il poussa la porte, déclenchant une sonnerie. Valentina Georgiev surgit de l'arrière-boutique, pas encore remaquillée, l'air plutôt hagard. Elle ne reconnut d'ailleurs pas Malko.

— Ma vendeuse va venir, fit-elle en anglais. Moi, je ne connais pas bien les prix.

— Vous ne me reconnaissez pas, madame Georgiev ? demanda Malko, souriant. Nous nous sommes vus au *Sheraton*, l'autre soir. Je suis un ami de votre mari... Vous m'avez gentiment proposé de passer vous voir ici.

Peu à peu, Valentina Georgiev redescendit sur terre.

— Ah oui, c'est vrai, bredouilla-t-elle. Comment allez vous ?

La sonnerie de la porte tinta : la vendeuse revenait. Malko s'approcha de Valentina.

— Il faudrait que je vous parle, dit-il à voix basse. Je suis spécialement venu à Sofia pour voir votre mari...

— Il n'est pas là, coupa-t-elle. Il est en voyage.

— Non, corrigea Malko, il n'est pas en voyage. Il est à la prison centrale de Sofia.

Valentina Georgiev demeura clouée sur place.

— Comment...

— Peu importe, coupa Malko. Il faut que je vous parle.

La femme de Vladimir Georgiev s'ébroua, fuyant le regard de Malko. Elle se retourna.

— *Ivana ! There is a customer !* [49]

Sans un mot, elle disparut dans l'arrière-boutique tandis que Malko battait en retraite. Direction l'Opel, pour la quatrième planque de la journée... Pas question qu'il lâche prise. Valentina n'avait pas déjeuné, il y avait de bonnes chances qu'elle ne s'éternise pas dans la boutique.

* * *

Le calcul de Malko se révéla juste. Vingt minutes plus tard, Valentina Georgiev émergea de la boutique et traversa le boulevard Vitosha pour gagner sa voiture. Elle allait s'y installer quand il surgit devant elle.

— Madame Georgiev, il faut que je vous parle !

Elle se retourna, hautaine, méprisante. Son maquillage était refait et sa bouche, de nouveau, soigneusement dessinée.

— Cessez de me courir après ! lança-t-elle. Sinon, vous aurez des problèmes avec mon mari.

Elle était déjà à son volant quand Malko lâcha d'une voix douce :

— C'est *vous* qui risquez d'en avoir s'il apprend que vous recevez votre jeune amant dans la boutique qu'il paie.

Cette fois, elle marqua le coup, lui jetant un regard affolé.

— Qu'est-ce que vous racontez ? parvint-elle à dire. Je ne sais pas de quoi vous voulez parler.

— J'étais là quand ce jeune homme est entré par la porte de la rue Parchevitch, précisa-t-il. Et aussi quand il est ressorti. Vous aviez fermé la boutique à clef pour être tranquille.

Les traits de Valentina Georgiev se défirent.

— Vous voulez de l'argent ? demanda-t-elle d'une voix mal assurée.

— Non, fit Malko. Si je voulais quelque chose, ce serait *vous*, mais le problème n'est pas là. Il *faut* que je vous parle.

Debout à côté de la Mercedes 380, il commençait à grelotter.

— Allons prendre un verre au *Sheraton*, proposa-t-il. Je vous expliquerai.

Elle secoua ses boucles rousses.

— Non, il ne faut pas qu'on me voie là-bas avec vous. Je vous ai dit que mon mari est très jaloux. Venez dans la voiture.

Il fit le tour et s'installa à côté d'elle. Valentina Georgiev démarra aussitôt, se dirigeant vers le sud. La mini relevée sur ses cuisses gainées de noir, son énorme poitrine pointant hors de sa veste cintrée, elle était extrêmement désirable.

— Pourquoi voulez-vous rencontrer Vladimir ? demanda-t-elle tout en roulant.

— Une affaire d'armes, inventa Malko. Je sais que la Bulgarie vend en ce moment des lots d'armements du pacte de Varsovie. J'ai un acheteur et je ne connais personne d'autre que lui à Sofia.

Valentina Georgiev sembla rassurée. Elle jeta un coup d'œil en coin à Malko.

— Vous avez laissé votre carte au magasin, je crois...

— Oui.

— Bon, je vais passer le message à mon mari. Appelez moi dans quelques jours.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, souligna Malko. Quand votre mari doit-il sortir ?

— Je ne sais pas, avoua-t-elle. Le juge demande une caution que je n'ai pas.

Ce fut au tour de Malko d'être surpris.

— Je croyais que votre mari avait fait de très bonnes affaires. Il n'a plus d'argent ?

— Plus de cash, corrigea-t-elle.

— Quel est le montant de la caution ?

— Quarante mille levs. [50]

— Je peux vous avancer cet argent.

Elle mit quelques secondes à réaliser et demanda, méfiante :

— Pourquoi ?

— C'est un investissement, avoua Malko. J'espère gagner infiniment plus grâce à lui.

Valentina Georgiev se rangea le long du trottoir. Ils étaient tout au sud de Vitosha, dans un coin désert. Elle prit une cigarette dans son sac et Malko la lui alluma avec son Zippo armorié. Il la laissa souffler la fumée avant de demander :

— Pourquoi est-il en prison ?

— Il a fait des bêtises pour m'aider, avoua Valentina entre deux bouffées. Il avait une compagnie financière d'investissements en partenariat avec un ancien général. Il a détourné de l'argent pour ma boutique, qui coûte très cher. Le général s'en est aperçu et a porté plainte. Comme il a encore le bras long, Vladimir a été mis en examen et incarcéré.

— Il a un avocat ?

— Bien sûr. Anton Boyadjev. Un ancien procureur.

— Il faut que je le rencontre. Le plus vite possible. Qu'il m'appelle.

Il prit une carte, rajouta le numéro de sa chambre au *Vitosha* et la lui donna.

— D'accord, fit-elle.

Valentina la mit dans son sac et décolla du trottoir. Dix minutes plus tard, elle déposait Malko à sa voiture. Avant de le quitter, elle se tourna vers lui.

— Si vous aidez Vladimir, je ne sais pas comment vous remercier...

— Nous n'en sommes pas là, dit Malko. Appelez vite Anton Boyadjev.

Elle redémarra aussitôt. Lui repartit vers l'ambassade. Certain au moins d'une chose : Valentina Georgiev n'était pour rien dans l'attentat qui avait failli le tuer. Donc, cela venait bien de l'autre côté...

* * *

— Monsieur Linge ? C'est Valentina Georgiev.

Il était juste dix heures. Elle avait fait vite.

— Vous avez des nouvelles ? demanda Malko.

— Oui, j'ai parlé à Anton Boyadjev. Il vous attend aujourd'hui pour déjeuner au *Club des Écrivains*, rue Alabin. Vous le demanderez au bar. Passez me voir ensuite à la boutique.

— Promis, jura Malko.

Cinq minutes plus tard, il roulait dans la direction de l'ambassade américaine, le Beretta glissé dans sa ceinture. L'arme ne l'avait plus quitté depuis qu'Alister Scott la lui avait remise. Il avait beau essayé de déceler une surveillance, il n'y parvenait pas. Et pourtant, la façon dont l'attentat de l'hôtel *Ambassador* avait été organisé prouvait que tous ses faits et gestes étaient épiés. S'il se rapprochait de Vladimir Georgiev, la menace allait s'accroître.

Mara Glavinova était penchée sur son ordinateur lorsque Malko lui annonça sa prochaine rencontre avec l'avocat de Vladimir Georgiev. Elle le mit aussitôt en garde.

— Attention, il était procureur, très Lié à Ivan Blagoev, le procureur de la prison qui décidait des exécutions sous l'ancien régime. Maintenant, il défend tous les voyous liés aux anciens Services. À propos, il y a du nouveau : on a retrouvé les deux responsables de l'attentat à l'*Ambassador*...

— Où ?

— Dans la montagne. Morts tous les deux. Rafalés dans leur voiture. C'était bien des Ukrainiens. Des racketteurs.

Ses adversaires ne prenaient décidément aucun risque...

— M. Alister Scott désire vous voir, conclut la jeune Bulgare.

Le chef de station l'accueillit avec un sourire contraint.

— Je ne dors plus à cause de vous ! Il ne s'est rien passé de fâcheux ?

— Rien, affirma Malko. Sauf que j'ai retrouvé celui que je cherchais.

— C'est extraordinaire que vous ayez pu remonter jusqu'à ce Georgiev. Lorsque j'ai été nommé à Sofia, on m'a fait un cours sur

cette histoire, me demandant d'enquêter. Ce que j'ai fait auprès de mes homologues qui m'ont juré ne rien savoir.

Évidemment.

— Je vais avoir besoin de quarante mille levs, annonça Malko. De préférence en espèces.

— Pas de problème, assura le chef de station. Je les ferai retirer tout à l'heure et je les garderai à votre disposition.

Malko jeta un coup d'œil à sa Crosswind. Dans deux heures, il serait avec l'avocat de Vladimir Georgiev, l'homme qui avait commandité l'attentat contre Jean-Paul II. Si ceux qui avaient voulu le tuer à l'hôtel *Ambassador* l'apprenaient, rien ne les arrêterait. Sofia redevenait pour lui aussi dangereuse qu'en 1983.

CHAPITRE XVIII

Bousculé par un passant, Malko faillit perdre l'équilibre, juste devant un tram jaune qui arrivait en brinquebalant. Il se retourna, le poulx à 150, mais ne vit qu'un homme en anorak bleu et en jean, semblable à la plupart des passants, qui s'éloignait. Il devenait parano. L'étroite rue Alabin, en plein centre de Sofia, était en théorie interdite aux voitures, ne comportant que deux voies de tram où les rames vertes, jaunes ou rouges se succédaient dans les deux sens. En fait, les voitures se faufilaient sans arrêt entre les trams, stationnaient le long des façades, ne laissant que peu de place aux piétons. Au bout de la rue, se trouvait un marché de livres en plein air où des vendeurs héroïques se pelaient de froid pour de rares clients. Il n'y avait que très peu de librairies à Sofia. Marquée par un demi-siècle de marxisme élémentaire, la Bulgarie peinait à entrer dans le XXI^e siècle.

Malko s'arrêta devant un immeuble grisâtre, sur la façade duquel s'étalait une longue enseigne : *Club des Écrivains et des Journalistes*. À travers les fenêtres du rez-de-chaussée, on distinguait quelques guirlandes. C'est là qu'il avait rendez-vous. En y pénétrant, il eut l'impression de se retrouver dans les années cinquante, avec l'atmosphère déprimante des pays communistes de l'Europe de l'Est. D'abord, l'inévitable « garde-robe » obligatoire, tenue par un barbu vêtu de trois pulls superposés, les boiseries sombres, les lustres trop brillants, les murs nus, décorés de tableaux réalistes. Peu de tables étaient occupées. Du fond de la salle montait une triste mélopée. Une sorte de clochard pianotait sur un vieil orgue, comme un automate. Un garçon, à la veste d'une propreté douteuse, appuyé à un bar vieillot, contemplait la salle d'un air résigné. Visiblement, cet endroit ne devait plus être fréquenté que par quelques vieux apparatchiks très pauvres. Malko s'approcha du garçon et demanda.

— *Privat konsult ?* [51]

— Da.

Il lui désigna un homme seul à une table. Malko s'approcha. L'avocat était en train d'avaler des légumes trempés dans du yaourt, une bouteille de Defender « Success » bien entamée posée devant lui. Il leva la tête et Malko eut un choc : l'avocat de Vladimir Georgiev était le sosie de E.T. ! Tout y était : le visage plat et rond, le nez retroussé, les gros yeux globuleux, les grandes oreilles décollées et la

peau jaunâtre. Il ne lui manquait que le doigt se terminant par une boule rouge. Malko se présenta et l'autre l'invita à s'asseoir.

— J'ai commencé à déjeuner, fit-il. Scotch et yaourt. Cela permet de rester jeune...

La recette ne devait pas marcher à tous les coups car il paraissait avoir cent ans. Il se versa une solide rasade de Defender, y ajouta un microscopique cube de glace et vida son verre d'un trait. Le joueur d'orgue avait glissé de son tabouret au bar. La pause. Les autres clients déchiffraient de vieux journaux dans une lumière crépusculaire.

En dépit de cette ambiance, Anton Boyadjev semblait aux anges. Il se pencha à l'oreille de Malko et glissa :

— Avant, j'étais procureur et je menais une vie misérable en envoyant des gens en prison. Aujourd'hui, je les aide à en sortir et je suis un homme riche !

Sans doute pour convaincre Malko, il sortit de sa poche une liasse de levs qui ne devait pas représenter plus de deux cents dollars et les brandit fièrement. Afin de saluer la vodka qu'on venait d'apporter à Malko, il remit son verre de Defender à niveau, en réprimant un léger hoquet.

— Je déjeune ici tous les jours, expliqua-t-il. Ce n'est pas très gai, mais c'est à côté de mon bureau.

Une musique déchirante de tristesse s'éleva derrière eux : le joueur d'orgue avait terminé sa pause. Anton Boyadjev fit la grimace.

— Il joue toujours le même air, mais c'est un brave homme. Il a une retraite de cinquante levs [52], alors ici, on le nourrit pour qu'il mette un peu d'ambiance.

Cela risquait plutôt de pousser les clients au suicide.

— Il y a beaucoup de criminalité à Sofia ? interrogea Malko.

— Pas assez ! s'esclaffa Boyadjev. Pas mal de racket, mais ils ne tuent jamais personne. Ils font sauter des boutiques la nuit, quand il n'y a personne dedans. Parfois, ils se font sauter eux-mêmes, accidentellement. Ce sont des garçons un peu frustes.

Un ange passa et s'attarda, touché par une âme aussi indulgente. Anton Boyadjev assécha définitivement la bouteille de Defender, brouta un peu de yaourt, renvoya en arrière ce qui lui restait de cheveux et fixa Malko de ses gros yeux pleins de bonté, plus E.T. que jamais.

— Donc, vous désirez payer la caution de mon client, Vladimir Georgiev ?

— Exact.

L'avocat eut un hochement de tête approbateur.

— Vous avez raison ! C'est un brave homme. Il a juste été imprudent. Trop amoureux... Vous avez vu sa femme ? C'est une des plus belles de Sofia. Il ne sait rien lui refuser. Hélas, sa boutique sur

Vitosha est un gouffre, mais la fermer serait une terrible humiliation. Alors, il a emprunté un peu d'argent à sa compagnie financière, mais il remboursera... Si son associé, le général Kalingine, ne s'était pas fâché, tout se serait arrangé. Mais c'est un psychorigide...

— Je comprends, affirma Malko, pas trop ému par ce plaidoyer *pro domo*. Quel est le montant de la caution ?

— Cinquante mille levs.

— Sa femme m'avait dit quarante mille.

Anton Boyadjev lécha les dernières gouttes de scotch au fond de son verre. Non seulement il était le sosie de E.T., mais en plus il avait une langue de lézard...

— Elle s'est trompée ! trancha-t-il. Il y a quelques frais. Bien entendu, il faut un chèque de banque, ou des espèces.

Il guignait Malko du coin de l'œil, se demandant jusqu'où il pouvait aller.

— Je pense que les espèces feront l'affaire.

— Quand pouvez-vous me les remettre ? Si j'ai l'argent demain matin, mon client pourra sortir demain après-midi. Nous irons le chercher ensemble.

Enfin, une bonne nouvelle.

— Cela me paraît parfait, approuva Malko. Retrouvons nous au *Sheraton* à dix heures demain matin. Je vous apporterai l'argent.

Pris d'un brusque scrupule, l'avocat crut utile de préciser :

— Il y a peu de chances de revoir cet argent. La justice est extrêmement lente, en Bulgarie.

— J'y suis préparé, affirma Malko. Ce n'est pas important si je peux monter cette affaire avec Vladimir Georgiev.

— Je suis certain qu'il va être fou de joie de vous revoir, dit l'avocat. La prison centrale n'est pas très agréable. Il n'y a pas de chauffage et la nourriture est épouvantable.

Le joueur d'orgue trotta jusqu'à la table voisine où il se mit à laper une soupe qui ressemblait à du dégueulis. Malko n'en pouvait plus de cette ambiance. Anton Boyadjev se leva, titubant très légèrement, salua le garçon et demanda tout à coup :

— Vous aimez la peinture ?

Pris de court, Malko ne put que balbutier un oui tiède.

— Je peins aussi, confia l'avocat. Il faudrait venir voir mon atelier. Si un de mes tableaux vous plaît, je vous ferai un prix...

Au *Club des Écrivains*, on trouvait décidément de tout. Ils se séparèrent sur le trottoir. Malko n'avait plus qu'à récupérer cinquante mille levs à l'ambassade américaine et à attendre sereinement le lendemain. L'attentat qui avait failli le transformer en chaleur et en lumière lui avait donné l'idée d'un chantage assez abject à exercer contre Vladimir Georgiev afin de lui faire cracher son secret. Une

entorse à son éthique de gentleman, mais la Bulgarie n'était définitivement pas un pays de gentlemen.

* * *

Leonid Chevarchine gara sa Trabant jaunâtre dans le parking, en face de la haute tour de l'hôtel *Moskwa*, et la verrouilla avec soin. Certes, ce n'était pas une Ferrari, il l'avait depuis exactement vingt-six ans, l'avait réparée des dizaines de fois, mais vu le montant de sa retraite, il n'était pas prêt de pouvoir s'acheter une voiture « normale ». Il fallait que la Trabant dure autant que lui. Encore quelques années. Il enfonça un peu plus son feutre sur son crâne chauve et courut presque jusqu'à l'entrée de l'hôtel, sous un vent glacial. Avant d'entrer, il se retourna, le cœur serré, vers le majestueux building blanc de l'ambassade de Russie, de l'autre côté du boulevard Dragan Stankov. Le drapeau tricolore russe avait remplacé le drapeau rouge, mais le grand bâtiment blanc ressemblait à un navire échoué en bordure du parc Borissova, aux arbres dépouillés par l'hiver. Il était presque entièrement inoccupé et les rares diplomates russes, presque aussi pauvres que les Bulgares, y vivaient en circuit fermé. Pas par prudence, mais par économie.

Le hall du *Moskwa*, au soi de céramique, tout en longueur, était désert. Deux ou trois Japonais, fourvoyés là par le caprice d'un tour operator, cherchaient quelque chose à acheter dans la squelettique boutique à côté de l'entrée. Leonid Chevarchine traversa tout le hall d'un pas vif, le cœur serré devant cette décadence. Jadis, c'est là qu'avaient lieu les cocktails les plus courus de Sofia.

Il s'arrêta devant le petit bar, tout au fond du hall, à gauche. Vide, à part une belle pute brune en pantalon de Lastex, qui lui jeta un regard intéressé, vite éteint. Leonid Chevarchine se glissa jusqu'à la table la plus éloignée et commanda un thé, après avoir enlevé son chapeau. Frissonnant de froid et de tristesse. Ce bar avait toute la gaieté d'un funérarium...

La pute fut rejointe par une copine blonde et hautaine d'un mètre quatre-vingts qui ne regarda même pas l'unique client du bar. Les putes russes venaient au *Moskwa* pour deux raisons : il n'était pas cher et le portier les laissait monter avec leurs rares clients. Leonid Chevarchine se dit amèrement que le monde avait bien changé : l'Union soviétique exportait des idées révolutionnaires, la Russie, des putes.

Il leva la tête. Un homme sans manteau, grand, les cheveux courts et gris, venait d'entrer dans le bar. Il rejoignit Chevarchine et les deux hommes se serrèrent longuement la main.

— *Dobredin, tovarich !* [53] dit d'une voix émue le vieux Bulgare,

content de pouvoir parler russe.

— *Dobredin*, Leonid, répondit le nouveau venu, Ivan Yakoutchine, le *rezident* du SVR à Sofia.

Un sujet brillant, qui avait eu le tort de jouer Boris Eltsine contre Vladimir Poutine. Le « Centre » lui faisait payer son erreur en l'envoyant croupir trois ans en Bulgarie. Il se préparait à y périr d'ennui, lorsqu'un événement imprévu l'avait remis en selle. Ou du moins, sorti de l'oubli. En une semaine, il avait reçu plus de messages du « Centre » qu'en deux ans ! Il avait même eu droit à deux conversations « protégées » avec le patron du SVR. À nouveau, il sentait le vent de l'histoire souffler sur sa nuque. C'était la première fois qu'il rencontrait Leonid Chevarchine en dehors d'une occasion officielle. Le vieil agent de la DS était invité aux rares soirées de l'ambassade russe. Yakoutchine jeta un coup d'œil ostensible à sa montre.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, fit-il. Quelles sont les nouvelles ?

— Mauvaises, souffla Leonid Chevarchine. *Très* mauvaises.

Il fit son rapport en termes précis, mesurés, sans rien ajouter ou omettre. Comme on le lui avait appris jadis, à l'école du KGB de Somolov, à côté de Moscou. Réservée au meilleurs éléments des Services des pays satellites.

Le Russe l'écoutait, à la fois excité et méfiant. Si on lui avait dit qu'en venant en Bulgarie, il aurait l'occasion de se mettre en avant...

Leonid Chevarchine se tut, son regard vif fixé sur son interlocuteur. Les deux putés se levèrent et s'en allèrent.

— *Dobre*, fit le Russe, nous allons prendre les mesures nécessaires. Mais il ne faut pas nous revoir. Utilisez les méthodes habituelles de communication.

— *Da, tovarich !* approuva à mi-voix Leonid Chevarchine.

Il rajeunissait de vingt ans, regrettant qu'on ne lui demande pas plus. Mais il était conscient d'avoir évité une catastrophe. Le Russe était déjà debout. Chevarchine se précipita pour payer. La modestie de l'addition n'écornerait pas trop sa retraite.

— J'y vais, fit brièvement Ivan Yakoutchine.

Leonid Chevarchine le regarda s'éloigner dans le long couloir et s'imposa d'attendre cinq minutes avant de sortir à son tour du *Moskwa*. Il avait été bien formé.

* * *

Cette fois, il neigeait pour de bon ! Valentina Georgiev avait laissé marcher les essuie-glaces de sa Mercedes, garée dans Showmer Ulitza, petite rue en pente donnant dans le boulevard du Général Stoletov, la voie bordant la prison centrale de Sofia au sud. Tout au nord de la

ville, non loin de la gare. La prison, érigée sur un promontoire, cernée de murs de pierre ocre renforcés d'espèces de donjons, comportait de multiples bâtiments. Jadis bourrée d'opposants au régime Zhivkov, elle n'abritait plus que des droit-commun. Il faisait un froid de gueux. Malko guigna Valentina du coin de l'œil : elle s'était mise sur son trente et un pour accueillir son mari. Sous son vison mauve, elle portait un chemisier de mousseline noir, presque transparent, sur une mini en cuir fendue, avec des bottes. Quant au maquillage, c'était la reine de Saba. On ne voyait que son énorme bouche. Elle jeta sa cigarette par la glace ouverte et soupira :

— J'espère qu'il ne va pas être trop énervé !

Elle l'était, en tout cas. Malko essaya de la rassurer.

— Il doit être plutôt content, remarqua-t-il. Sans la caution, son avocat m'a dit qu'il risquait de rester emprisonné plusieurs mois...

— C'est vrai, reconnut-elle. Nous allons fêter cela. J'ai retenu une table à l'*Olympe*. Comme ça, tout Sofia saura qu'il est sorti ! J'avais honte, mes copines me tournaient le dos : elles pensaient que j'étais ruinée.

— Même ruinée, fit Malko en souriant, vous restez très belle...

Les cils de Valentina battirent comme des papillons.

— Merci, dit-elle de sa voix de petite fille.

L'avocat avait disparu dans la prison depuis près d'une heure, avec le reçu de la somme versée au palais de justice. Pourvu qu'il n'y ait pas une arnaque... Les hauts murs, surmontés de barbelés, donnaient le frisson. Pendant tant d'années, tellement d'innocents avaient souffert derrière ces murs, simplement parce qu'ils n'étaient pas communistes.

— Le voilà ! s'exclama Valentina.

Elle bondit hors de la voiture et Malko sortit à son tour. Deux hommes venaient d'émerger de la porte de la prison. À côté de son client, E.T. avait l'air d'un nain. Vladimir Georgiev était impressionnant, un vrai menhir, vêtu d'une veste de cuir noir, la tête carrée, de courts cheveux gris, des épaules de docker. Valentina se précipita en courant vers lui et se jeta dans ses bras. Elle était la moitié de lui !

Ils s'étreignirent un long moment au milieu de la chaussée, tandis qu'Anton Boyadjev rejoignait Malko. Il paraissait soucieux.

— Je crois qu'il vaudrait mieux les laisser tous les deux, remarqua-t-il avec une certaine gêne. Ils ont tant de choses à se dire...

Dressé sur ses talons, les bras noués autour de son cou de taureau, Valentina faisait du bouche-à-bouche à son mari au milieu de la chaussée. Malko pensa au beau jeune homme de la boutique. Valentina n'était pourtant pas en retard d'affection... Il se tourna vers l'avocat et dit fermement :

— Il faut que je parle à Vladimir Georgiev, maintenant.

— Ce serait peut-être mieux ce soir, suggéra Anton Boyadjev.

Brusquement, il semblait terrorisé. Vladimir Georgiev et sa femme arrivaient vers eux, enlacés sous la neige. Ils s'arrêtèrent devant la Mercedes et le libéré sous caution lança à son avocat :

— Monte à l'arrière !

Anton Boyadjev s'empressa de plonger dans la voiture. Vladimir Georgiev regardait Malko d'un air méchant. Ce dernier n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche. Le Bulgare était déjà sur lui. Ses doigts énormes se refermèrent autour du cou de Malko. En mauvais anglais, il gronda :

— Si jamais je te retrouve sur ma route, sale *stukachi* [54] !

Malko était en train d'étouffer. L'autre lui serrait les deux carotides avec une expertise de professionnel. Il aurait probablement perdu connaissance si Valentina n'était pas intervenue, tirant son mari en arrière et glapissant en bulgare. Vladimir Georgiev lâcha Malko, se retourna d'un bloc, la prit par la nuque et la jeta dans la voiture, la tête la première ! Comme elle se débattait, il entreprit de l'y faire entrer à coups de pied ! Une vieille femme s'arrêta et secoua la tête, horrifiée. Valentina couinait, tassée peu à peu à l'intérieur de la Mercedes par les coups de pied de son mari.

Ce dernier referma la portière de la Mercedes sur elle, coinçant le vison mauve, puis se retourna vers Malko, les yeux injectés de sang. Malko le sentait prêt à tuer. Il recula d'un mètre. Les mains en avant, Vladimir Georgiev marchait sur lui comme un taureau de combat.

— Je vais te tuer ! gronda-t-il. Tu as baisé ma femme, mais pas moi.

Malko comprit que ce n'était pas la peine de discuter. L'autre pesait trente kilos de plus que lui et pouvait le désarticuler d'une seule main. Il avait dû commencer dans la vie comme lutteur. Malko arracha de sa ceinture le Beretta, fit monter une balle dans le canon et braqua l'arme sur le Bulgare.

— Stop ! fit-il en russe.

Priant le ciel que l'autre lui obéisse. Parce qu'il ne *pouvait* pas le tuer sans réduire tous ses efforts à néant. Vladimir Georgiev s'arrêta net, ses petits yeux presque fermés. Malko, le poulx à 150, crut qu'il allait passer outre. Son index appuyait déjà sur la détente. Les quatorze balles du chargeur suffiraient tout juste à stopper le Bulgare.

Le suspense se prolongea quelques secondes, puis, brutalement, Georgiev fit demi-tour et s'engouffra dans la Mercedes. Il démarra sur les chapeaux de roue. Laissant Malko sur place.

CHAPITRE XIX

Sergueva Vasov et Malko finissaient de dîner à l'*Olympe*. Après l'esclandre de la prison, Malko était allé rechercher la jeune Bulgare à la sortie de son bureau, boulevard Dragan Stankov. Il essayait encore de comprendre ce qui s'était passé. La réaction de Vladimir Georgiev ne pouvait s'expliquer que d'une façon : quelqu'un lui avait dit qui était Malko. Dès lors, sa meilleure sauvegarde était de refuser tout contact, afin de montrer aux « autres » qu'il ne parlerait pas. Le premier suspect était évidemment son avocat, Anton Boyadjev.

Malko leva les yeux sur Sergueva Vasov.

— À votre connaissance, Anton Boyadjev a-t-il des contacts avec des anciens de la DS ?

— Bien sûr, fit la jeune Bulgare. Il faisait plus ou moins partie du système, même s'il était plus opportuniste que politique. Il a très bien pu être contacté par ceux qui veulent maintenir une chape de plomb sur l'affaire du pape.

Malko tourna la tête : des clients entraient dans le restaurant. Hélas, Vladimir Georgiev n'était pas parmi eux. Il était venu dîner là au cas où Valentina aurait traîné son mari dehors. Pourtant, celle-ci n'avait pas menti : Sergueva avait bien vérifié qu'il y avait une réservation à son nom. Amer, Malko commanda une vodka. Il avait effleuré la victoire, vu celui qu'il traquait depuis Rome, et, désormais, il n'avait plus de carte à jouer. Averti, Vladimir Georgiev allait se claquemurer chez lui. Et Malko ne pouvait pas rester à Sofia jusqu'à l'été.

— J'ai toujours pensé que les Soviétiques étaient derrière l'histoire du pape, remarqua Sergueva Vasov. Les autorités bulgares ont menti comme des arracheurs de dents, en prétendant ne pas se livrer à des actions terroristes. Mon père me disait que Moscou les avait autorisées à faire transiter des terroristes palestiniens par la Bulgarie. Notamment le célèbre Abu Nidal. Cela faisait partie à l'époque de la stratégie de déstabilisation de l'Ouest. Moscou avait totalement confiance dans ses alliés bulgares.

— La confiance a des limites, souligna Malko. Les Russes n'aiment pas prendre de risques. Maintenant qu'il est identifié, Vladimir Georgiev est condamné à mort. C'est l'affaire d'une semaine ou de six mois. Pour ne pas qu'il parle un jour. C'est le système de la mafia et de Staline : on supprime les témoins. « Pas d'homme, pas de problème »,

comme disait le petit père des peuples.

— Qu'allez-vous faire maintenant ? demanda Sergueva Vasov.

— Je l'ignore, avoua Malko. Il faudrait que je puisse approcher Vladimir Georgiev pour le convaincre que la seule chance désormais de sauver sa peau, c'est justement de parler. Ce qui lui permettrait d'obtenir la protection de la CIA, de recommencer une nouvelle vie ailleurs. S'il reste en Bulgarie, il mourra. Je vais donc essayer de reprendre le contact. Par sa femme, la seule à ne pas m'avoir menti. Si je la convaincs, *elle*, j'ai une chance.

Sergueva le fixait de ses grands yeux bleus pleins de douceur.

— Je vous admire ! dit-elle, vous avez beaucoup de courage, mais faites attention. Depuis que vous êtes à Sofia, on vous surveille. Probablement à cause de cette femme, Simenova Kolev. On a déjà tenté de vous tuer. Ils risquent de recommencer. Ici, ils n'ont peur de rien.

— On verra, soupira Malko.

Avant de sortir du restaurant, il fit discrètement passer le Beretta dans la poche de son manteau, après avoir ôté le cran de sûreté. La rue était déserte et il prit la direction de Tsarigradsko Shosse. Il bifurqua dans le chemin desservant le groupe d'immeubles où habitait Sergueva Vasov, au milieu des sapins. Avant de sortir de la voiture, elle lui jeta un regard intense, presque hypnotique.

— J'espère que vous allez réussir.

Elle sortit de la voiture et, aussitôt, poussa une exclamation.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Malko, sortant à son tour.

— Là ! dit-elle, désignant un petit parking, il y a quelqu'un qui se cache.

Malko regarda dans la direction indiquée et aperçut une silhouette dissimulée entre deux véhicules à l'arrêt. Elle s'enfuit à l'instant, se perdant dans l'ombre des sapins. Malko allait la poursuivre, mais Sergueva se pendit à son bras.

— Non ! Ne me laissez pas seule !

Il sentit qu'elle tremblait. De toute façon, la silhouette s'était fondue dans l'obscurité.

Ce n'est sûrement rien, affirma Malko, les doigts quand même crispés sur la crosse de son arme au fond de sa poche.

— Il n'y a jamais personne dans ce coin, dit Sergueva. C'est étrange.

— Je vais vous raccompagner, proposa Malko.

Ils parcoururent les cent mètres qui les séparaient de l'immeuble de Sergueva, sans un mot. Le silence était absolu. Arrivée devant l'ascenseur, la jeune femme lui fit face. Elle respirait la peur.

— Montez avec moi ! murmura-t-elle. On m'attend peut-être sur le palier.

S'il n'y avait pas eu l'*Ambassador*, Malko aurait souri. Il ouvrit la

porte de la minuscule cabine et la précéda. L'ascenseur se mit en route en grinçant. Sergueva ajouta d'une voix imperceptible :

— Vous devez me prendre pour une folle, mais on a eu si peur pendant si longtemps dans ce pays...

Le palier du sixième était désert. Sergueva se rua sur sa serrure et ouvrit, s'engouffrant chez elle. Machinalement, Malko la suivit, découvrant un petit salon tristounet avec des piles de livres partout, un canapé protégé par une bâche en plastique, quelques lithos au mur. Sergueva ôta son manteau et lui adressa un sourire confus.

— Pardonnez-moi ! J'ai *vraiment* eu peur, en bas.

— Ce n'était rien, affirma Malko, et depuis cet attentat, je suis armé.

Afin de la rassurer, il sortit à demi l'arme de sa poche. Sergueva parut frappée par la foudre. Comme une somnambule, elle fit un pas en avant, le regard glué au pistolet, s'approchant à toucher Malko. Ses doigts se posèrent sur la crosse, se mêlant aux siens. Elle leva les yeux et leurs regards se croisèrent. Celui de la jeune Bulgare avait chaviré. Ses doigts se crispèrent sur ceux de Malko et elle dit d'une voix de petite fille :

— Embrassez-moi. J'ai très envie que vous m'embrassiez.

Dans sa petite robe de lainage gris, elle paraissait dix-huit ans. Son visage se leva vers lui et ses lèvres effleurèrent les siennes. Un chaste baiser d'adolescente. Elle avait les lèvres froides. Et, tout à coup, ce fut comme un court-circuit. Les lèvres de Sergueva s'ouvrirent dans un baiser maladroit et violent. Elle se jeta contre Malko comme une tornade, s'incrustant de chaque centimètre de son corps. Ses bras se nouèrent dans son cou à l'étrangler... Leurs dents s'entrechoquèrent. Son pubis semblait doué d'une vie propre. Le pistolet tomba à terre avec un bruit sourd. Sans interrompre son baiser, elle dénoua son étreinte, arracha le manteau, puis la veste de Malko. Sa langue semblait prise de la danse de Saint-Guy, elle se frottait avec des gémissements de chatte, sans un mot. Les yeux clos, elle ressemblait à une sex-machine détraquée. De nouveau, elle s'attaqua aux vêtements de Malko, faillit l'étrangler avec sa cravate.

Puis, brusquement, elle l'entraîna dans la chambre et se jeta sur le lit, enlacée à lui. Elle se débarrassa de ses bottes, arracha ses collants noirs. Agenouillée sur le lit, elle s'attaqua à la ceinture de Malko, puis à son pantalon, le dépouillant comme un lapin. Elle plongea sur lui pour une fellation sauvage, désordonnée. Enfin, elle se renversa en arrière, leva les jambes au ciel et arracha sa culotte. Puis, écartelée, le bassin en avant, elle attira Malko sur elle, sans même ôter sa robe grise transformée en chiffon.

Quand il la pénétra, elle poussa un cri animal et ses ongles s'enfoncèrent dans sa nuque, comme les griffes d'un fauve. Son ventre

dansait sous lui, elle se mit à jouir, soulevée, comme en lévitation, arrachant la peau du cou de Malko avec une sauvagerie inconsciente. Celui-ci avait l'impression qu'elle jouissait à jet continu, sa bouche toujours soudée à la sienne. Lorsqu'il explosa au fond de son ventre, elle poussa un grand cri et arracha encore quelques lambeaux de peau de sa nuque. Puis, elle noua ses jambes autour de ses hanches pour l'empêcher de sortir d'elle et il sentit sa respiration se calmer progressivement. Ses jambes retombèrent. Elle releva enfin la tête, les cheveux dans la figure, les yeux gonflés, et balbutia :

— Excusez-moi, je ne sais pas ce qui m'a pris.

Malko lui sourit.

— C'était extraordinaire. Et si inattendu !

Elle rougit.

— Oh, j'en ai eu envie dès que je vous ai vu. J'étais si heureuse de pouvoir vous aider. Vous m'avez rappelé mon père. Enfin j'échappais à la routine déprimante de la radio, je faisais quelque chose. Mais je n'osais pas attirer votre attention. Il y a si longtemps que je n'avais pas fait l'amour. Je me suis dit que vous ne me regarderiez même pas. Vous devez rencontrer tellement de belles femmes, comme Valentina Georgiev... Tout à l'heure, la vue de ce pistolet m'a fait quelque chose... J'ai pris mon courage à deux mains. Ce sera le plus beau souvenir de ma vie.

Ses grands yeux bleus étaient humectés de larmes. Elle se tut, nicha sa tête au creux de l'épaule de Malko et demeura immobile. Un peu plus tard, elle recommença à bouger sous lui et ils refirent l'amour plus calmement. Toujours sans ôter sa robe. La nuque de Malko le brûlait affreusement, mais comment en faire grief à Sergueva, qui ne vivait plus que par son sexe brûlant, inondé, qui l'aspirait comme un animal affamé ? Lorsqu'elle s'apaisa enfin, il lui dit gentiment :

— Je vais vous laisser dormir.

Aussitôt, elle se lova contre lui.

— Oh non, dormez ici, avec moi !

Cet intermède le consolait un peu de sa déconvenue de l'après-midi. Il se détendit progressivement. Lorsqu'il bascula dans le sommeil, Sergueva l'observait, appuyée sur un coude, irradiée de bonheur.

* * *

Malko ouvrit les yeux en sursaut, réveillé par un bruit métallique. Sergueva, déjà habillée, venait de sortir de la poche de son pantalon le trousseau de clés de l'Opel.

— Le voisin est venu se plaindre, dit-elle avec un sourire. Il est furieux, vous le bloquez avec votre voiture, je vais la déplacer.

— Je vais y aller, fit Malko, se dressant sur son séant.

— Non, non, prenez une douche.

Elle était déjà partie. Il entendit la porte claquer. Peu à peu, son cerveau engourdi par le sommeil se remit à fonctionner.

Une pensée atroce le traversa et nu comme un ver, il bondit du lit et fonça à la fenêtre.

Il l'ouvrit, se pencha à l'extérieur.

Il aperçut, six étages plus bas, Sergueva Vasov en compagnie d'un inconnu, en train d'ouvrir la portière de l'Opel. De toutes ses forces, il hurla :

— Sergueva ! Ne montez pas dans la voiture.

Elle leva la tête, le vit, lui adressa un sourire et un geste tendre avant de monter dans l'Opel. Rien ne se passa pendant quelques secondes, puis il y eut une déflagration assourdissante. Une gerbe de flammes jaillit de l'Opel, projetant l'homme, transformé instantanément en torche vivante, contre un mur. L'Opel explosa comme un fruit mûr, projetant son capot, son pavillon, ses portières dans toutes les directions. Instinctivement, Malko se rejeta en arrière, hurlant tout seul, d'horreur et de rage.

Lorsqu'il remit la tête à la fenêtre, l'Opel n'était plus qu'un brasier, l'intérieur noyé par les flammes. Des gens s'étaient précipités à toutes les fenêtres. Il s'habilla comme un fou et se rua dehors, arrivant sur le parking presque en même temps qu'une voiture de police. Une centaine de badauds regardaient brûler ce qui restait de l'Opel. Malko s'approcha, essayant de distinguer la place du conducteur.

Il eut l'impression qu'on lui tordait le cœur. De Sergueva, il ne restait qu'une forme noirâtre, à peine humaine. Tétanisé, il ne pouvait détacher les yeux de ce spectacle abominable. Partagé entre une rage aveugle, le dégoût, le chagrin.

Involontairement, Sergueva lui avait sauvé la vie. L'homme qu'il avait vu rôder la veille au soir avait dû mettre une bombe ventouse sous l'Opel pendant qu'il se trouvait avec Sergueva. S'il était reparti tout de suite, c'est lui qui aurait été carbonisé. Il se rendit compte qu'on lui parlait. Un policier s'adressait à lui en bulgare.

Il tourna le dos et remonta. Incapable de parler, la gorge nouée.

* * *

Mara Glavinova pleurait silencieusement en face de son ordinateur éteint. Lorsqu'il était entré dans son bureau, elle s'était jetée dans les bras de Malko, sans un mot. Ann Powers entra, les yeux rouges elle aussi.

— C'est horrible, fit-elle, Sergueva était si gentille, si douce.

Malko ne put rien répondre. À quoi bon ? Toute l'ambassade était au courant. La radio ne cessait de parler de l'attentat attribué à des

mafieux. L'homme qui avait appelé Sergueva pour déplacer la voiture était entre la vie et la mort, grièvement brûlé. La police n'avait pas encore fait le lien entre la voiture et Malko, mais cela avait peu d'importance. Ce dernier monta au troisième, chez le chef de station.

Alistair Scott l'accueillit, pâle comme un linge, et lui serra longuement la main, visiblement ému, lui aussi.

— Jésus-Christ ! fit-il, vous avez encore eu de la chance. Une chance inouïe. Cette pauvre fille... Vous savez qui a commis cette horreur ?

— Toujours les mêmes. Je me suis trop rapproché de Vladimir Georgiev. Ils ont peur.

L'Américain hocha la tête.

— Vous n'arriverez à rien ! Laissez tomber. Cela devient un massacre. Et la chance va finir par vous abandonner...

— Je vais voir, répondit évasivement Malko.

— Prenez une des voitures de l'ambassade, proposa le chef de station. Elle est immatriculée ici, donc pas voyante. Voilà les clefs. Le poste de garde vous expliquera où la prendre.

Malko prit les clefs. Il avait envie de se raser, de prendre une douche et de réfléchir.

* * *

Les mains dans les poches de son manteau, Malko s'arrêta sur le trottoir en face du *Club des Écrivains et des Journalistes* et jeta un coup d'œil par une des fenêtres. La salle était presque vide, mais, il aperçut, à sa place habituelle, Me Anton Boyadjev. L'avocat était seul, en compagnie d'une bouteille de Defender à peine entamée.

Malko avança de quelques pas jusqu'à l'entrée de l'immeuble. Il était venu sans plan préconçu, ne sachant même pas s'il allait trouver l'avocat. Maintenant, il avait envie d'agir. Il examina la petite entrée, aperçut un couloir menant à une courette intérieure et s'y engagea. À droite, une porte marron était entrebâillée. Il y jeta un œil et vit des toilettes à la turque d'une saleté repoussante. La cuvette était bouchée par des immondices, les murs maculés de taches suspectes.

Il revint dans l'entrée de l'immeuble et se posta près de l'escalier, surveillant la porte du restaurant.

Deux ou trois personnes en sortirent et il put vérifier qu'elles lui tournaient le dos. C'était parfait. Il était près de trois heures quand la petite silhouette d'Anton Boyadjev apparut. D'un bond, Malko fut sur lui, et le saisit par le col de son manteau. Il le traina littéralement dans le petit couloir, le poussa dans les W.-C. et y entra à sa suite. Lorsque l'avocat vit le gros Beretta à un centimètre de son œil, il se décomposa.

— Qu'est...

— Vous savez ce qui est arrivé ce matin ? demanda Malko.

— Non, non, j'étais au palais, je...

— Une bombe a déchiqueté ma voiture, fit Malko, glacial. C'est Sergueva Vasov qui était au volant ; vous savez, la fille de Roman Vasov, celui qui a été empoisonné par vos amis. Elle est morte. Comme vous allez mourir.

— Non ! Je n'ai rien fait, supplia l'avocat. Je ne suis pour rien là-dedans. Ne me tuez pas.

Liquéfié, il était tassé contre le mur. Soudain, une odeur acide se répandit dans le petit espace. Malko réalisa qu'Anton Boyadjev était en train d'uriner dans son pantalon. Il ressemblait de plus en plus à E.T., mais à un E.T. terrifié. Ses yeux roulaient comme s'ils allaient sortir de leurs orbites. Il était livide.

— Qui vous a dit de prévenir Vladimir Georgiev à mon sujet ?

Anton Boyadjev se tassa un peu plus, mais ne répondit pas. Malko le prit de la main gauche par le col de son manteau, et, du pouce droit, ramena en arrière le chien du Beretta avec un « clic » métallique.

— Qui ? répéta-t-il en appuyant le canon du pistolet contre l'œil gauche d'Anton Boyadjev.

En repensant à ce qui s'était passé quelques heures plus tôt, il réprimait une furieuse envie d'appuyer sur la détente, de voir exploser le crâne de l'avocat.

— C'est un ami, dit soudain celui-ci d'un trait, Leonid Chevarchine.

L'index de Malko se décripsa imperceptiblement. Il réalisa que si Anton Boyadjev n'avait pas ouvert la bouche, il l'aurait tué sans même le vouloir consciemment. L'avocat ignorerait toujours à quel point il avait été proche de l'éternité... Ainsi, il retombait sur Leonid Chevarchine, l'ami de Simenova Kolev.

L'homme de Moscou, l'agent bulgare formé par le KGB. Anton Boyadjev ne mentait pas.

— Où habite-t-il ?

— Je ne sais pas, je vous le jure ! Du côté de *Vitosha*, je crois.

Cela collait avec ce que le vieil espion lui avait dit. Il abaissa son pistolet qui avait laissé une marque rouge sur le visage de l'avocat et lui lança d'une voix glaciale :

— Vous avez beaucoup de chance. Plus que Sergueva. Si vous voulez continuer à en avoir, ne dites à personne que vous m'avez parlé.

— Non, non, je vous le jure.

Il avait des larmes plein les yeux, ses mains tremblaient. Malko remit son pistolet dans sa ceinture et recula.

— Je vous conseille de rester ici un petit moment, dit-il

simplement.

Il regagna la rue, certain qu'Anton Boyadjev ne bougerait pas, et se dirigea à pied vers le *Sheraton* où il avait laissé l'Audi prêtée par Alister Scott. À la réception de l'hôtel, il demanda qu'on vérifie s'il y avait un abonné du nom de Leonid Chevarchine à Sofia. On lui trouva très vite le renseignement. Leonid Chevarchine habitait 26 Ran Bossilek Ulitza et son téléphone était le 981 3568.

* * *

Malko remonta lentement Ran Bossilek, une petite voie en bordure du parc Yuzhen. On se serait cru à la campagne, avec quelques HLM perdues au milieu de champs couverts de neige. Le 26 ressemblait aux autres immeubles, avec une pharmacie au rez-de-chaussée.

Il se gara un peu plus loin et revint sur ses pas. Les difficultés commencèrent immédiatement. Il n'y avait pas de noms à côté des sonnettes, seulement des numéros d'appartements. Heureusement, la pharmacie était ouverte, tenue par une grosse femme affable. Malko s'adressa à elle en russe, demandant si elle savait où habitait Leonid Chevarchine.

— Ici, dans l'immeuble, dit-elle aussitôt. Appartement 12. Vous êtes un de ses amis russes ?

— *Da*, confirma Malko. *Spasiba bolchoi*. [55]

La pharmacienne sourit.

— En bulgare, on dit *blagodaria*...

Il ressortit et appuya sur la sonnette de l'appartement 12. Tendus, sa main droite serrant la crosse du pistolet au fond de sa poche. Ce n'était pas son jour de bonté. Il entendit une voix d'homme déformée par le mauvais interphone dire quelque chose qu'il ne comprit pas.

— Je suis un ami de Simenova ! cria-t-il en russe.

Silence. La porte ne s'ouvrit pas. Il insista encore un peu, puis s'éloigna. Comme il se retournait, il aperçut un rideau qui retombait, à une fenêtre du rez-de-chaussée. Leonid Chevarchine était bien là, mais se méfiait. Il avait encore une carte à jouer, mais pas une minute à perdre.

Ceux qui l'avaient raté une nouvelle fois allaient se résoudre à liquider Vladimir Georgiev, qui ne se doutait de rien. Comme dans la mafia, on se faisait tuer par ses amis, sans aucun avertissement. Il redescendit en ville, trépignant d'impatience dans la circulation démente du boulevard Vitosha. La boutique de Valentina Georgiev était ouverte. La vendeuse l'accueillit avec un sourire.

— Je cherche Valentina, dit Malko.

— Elle ne vient pas aujourd'hui, elle est malade.

— Vous pouvez l'appeler chez elle ? Il faut que je lui parle.

Après une hésitation, la vendeuse finit par composer un numéro. Elle prenait sûrement Malko pour un des amants de sa patronne. Dès qu'elle eut Valentina en ligne, Malko saisit l'appareil.

— Valentina, dit-il, c'est Malko. Il faut que je vous parle.

Il y eut un blanc, puis la Bulgare dit d'une voix terrifiée :

— Impossible ! Il me tuerait s'il savait que je vous parle. Dans quelques jours cela ira mieux.

— Dans quelques jours, votre mari risque d'être mort, dit-il sèchement. Il faut que je vous explique certaines choses. Vous êtes la seule à pouvoir le sauver.

Il y eut un silence interminable, puis Valentina dit très vite :

— Bon. Je dois sortir faire des courses. Retrouvez-moi dans le parking du casino Ibrakov, dans une heure.

* * *

Leonid Chevarchine regarda pensivement l'espace découvert devant son HLM, certain que Malko s'était bien éloigné. Mais comment cet agent de la CIA l'avait-il retrouvé ? Il était totalement sûr de Simenova Vasov.

En toute hâte, il passa sa veste de cuir, enrroula sa grosse écharpe autour de son cou et mit son chapeau. Il fallait donner l'alerte. C'était incompréhensible. Cet homme aurait dû être mort... Il gagna une cabine téléphonique et composa un numéro. Lorsqu'il eut son correspondant en ligne, il lui dit simplement :

— Il neige de plus en plus. J'ai besoin de mon manteau.

— Je vous le rapporte, promit son interlocuteur. Retrouvons-nous à l'endroit habituel.

* * *

Malko patientait depuis une demi-heure dans le parking désert du casino Ibrakov lorsque la Mercedes prune s'arrêta à côté de lui. Valentina Georgiev en émergea, un foulard sur la tête, lunettes noires, veste et pantalon de cuir noir. Elle courut jusqu'à la nouvelle voiture de Malko et se laissa tomber à côté de lui. Il comprit immédiatement pourquoi sa voix était bizarre au téléphone : elle avait la lèvre inférieure fendue, avec une grosse croûte de sang séché... Elle ôta ses lunettes et il vit l'œil gauche presque fermé, mauve, gonflé. Une de ses mains était déformée par un gros hématome.

— Il a failli me tuer fit-elle simplement. Sans Boyadjev, il l'aurait fait.

— Mais pourquoi ?

— Ce petit avorton lui a dit que vous étiez un agent de la CIA, que

vous vouliez l'impliquer dans une vieille histoire. Et surtout, que vous l'aviez retrouvé par mon intermédiaire. Vladimir m'a accusée d'avoir couché avec vous ! Il a pris une batte de base-ball et m'a frappée. Il a prétendu que je l'avais ruiné, que j'étais une putain. Maintenant, il est calmé, mais il ne dit plus un mot. J'ai peur.

Malko demeura muet. Son plan paraissait compromis. Valentina tamponna sa lèvre abîmée et se tourna vers lui.

— Que voulez-vous me dire ? Qui êtes-vous vraiment ?

On n'en était plus aux faux-semblants.

— Je travaille pour le gouvernement des États-Unis, admit Malko. Je suis chargé de retrouver l'homme qui a recruté des tueurs pour assassiner le pape Jean-Paul II, il y a bientôt vingt ans. Mon enquête m'a mené jusqu'à votre mari... Mais lui ne m'intéresse pas, il n'était qu'un intermédiaire. Je veux qu'il me dise *qui* lui a demandé d'organiser cet attentat.

— Il ne vous le dira jamais ! soupira la jeune femme. C'est un dur.

— Volontairement, non, reconnut Malko. Mais désormais, les « sponsors » de cet attentat savent que nous l'avons identifié. Même si je disparaissais, d'autres me remplaceraient. Et ces « sponsors » ne l'ignorent pas. Donc, pour eux, la seule sécurité, c'est de supprimer votre mari... C'est un témoin trop compromettant.

— Mais pourquoi cette affaire ressort-elle maintenant ? s'étonna Valentina.

— Parce que personne ne connaissait le rôle de votre mari, auparavant. S'il reste en Bulgarie, il sera assassiné. En face, il y a des gens puissants qui n'oublient pas : les Services russes. Sa seule chance est de parler et de refaire sa vie ailleurs. Voilà le message qu'il faut lui faire passer.

Valentina demeura silencieuse, brisée. Malko avait pitié d'elle. La jeune femme regarda sa montre.

— Maintenant, c'est impossible. Si je lui dis que je vous ai rencontré, il me tuera, fit-elle posément. Il faut attendre.

— Les autres n'attendent pas, rétorqua Malko. Ce matin, on a encore essayé de me tuer. Une amie est morte à ma place. Un matin, vous monterez dans votre voiture et elle explosera. Ou des tueurs se gliseront chez vous la nuit et vous extermineront.

— D'accord, fit Valentina dans un souffle. Je vais lui parler, dès que je pourrai. Vous avez un portable ?

Malko lui donna son numéro. Il n'y avait plus qu'à prier.

* * *

La cathédrale Nevski était déserte, à l'exception de quelques vieilles se recueillant avant Noël. En Bulgarie, le Noël orthodoxe se fêtait le

25 décembre, contrairement à la Russie.

Deux hommes chuchotaient dans un coin, assis sur des chaises de paille. Leonid Chevarchine était rassuré. De nouveau, il jouait un rôle important. Son interlocuteur se pencha vers lui :

— Ce soir, je vous envoie un ami, *tovarich*. Il vous dira ce qu'il faut faire. Je sais que je peux compter sur vous.

— À cent pour cent, *tovarich*, confirma le vieil espion d'une voix vibrante de fierté.

Le monde pouvait changer, on ne reniait pas les idéaux de sa jeunesse, toute une vie passée au service d'une cause. Même si elle était perdue. Il remit son petit chapeau et sortit le premier dans la tourmente de neige. L'autre homme demeura dans la pénombre aux effluves d'encens, tirant distraitement sur sa cigarette.

* * *

Malko avait passé une très mauvaise nuit, n'arrivant pas à effacer la vision de Sergueva brûlée vive. Le matin, il avait tenu une réunion avec le chef de station Alister Scott. Sans résultat. Vladimir Georgiev était citoyen bulgare. Personne ne pouvait faire pression sur lui. Quant aux Services bulgares, en dépit de leur bonne volonté, ils étaient impuissants. Au-dessus d'eux demeurait une franc-maçonnerie terriblement efficace qui tenait à ce que le passé ne ressurgisse pas. En plus, si on disait la vérité aux Bulgares, ils ne feraient peut-être pas de zèle, au contraire. Vladimir Georgiev était bulgare. Donc, s'il était impliqué dans l'attentat contre le pape, la honte rejaillirait sur tout le pays, même si le régime avait changé.

À Moscou, Vladimir Poutine hésitait à reconnaître les innombrables crimes du régime soviétique. C'était le même pays, et souvent les mêmes gens. Les hommes aujourd'hui au pouvoir avaient presque tous tété le lait du communisme. Et cela laissait des traces dans l'organisme... En attendant des nouvelles de Valentina, Malko décida de faire une nouvelle tentative auprès de Leonid Chevarchine. Car ce Bulgare en savait au moins autant que Vladimir Georgiev.

Il sortit, assailli par une rafale de neige. Cette fois, l'hiver était là, le ciel gris, bas, plombé. Une sorte de brouillard enveloppait les immeubles, leur donnant une allure fantomatique. Il conduisit avec prudence jusqu'au HLM de l'ancien chef du Premier Directorate. Son poulx grimpa en flèche lorsqu'il aperçut une voiture de police arrêtée devant le 26 Ran Bossilek. Il se gara derrière et fonça à la pharmacie. La femme qui l'avait reçu la veille lui jeta un regard apitoyé.

— Il est arrivé un malheur à votre ami ! annonça-t-elle en russe.

— Quoi ?

— Il s'est pendu. Probablement dans la nuit ! C'est sa sœur qui l'a

découvert ce matin, en venant lui apporter un pull qu'elle avait tricoté pour lui. Vous voulez le voir ?

— Oui, fit Malko sans réfléchir.

Il suivit la pharmacienne. La porte du 26 était ouverte et ils pénétrèrent dans l'immeuble, gagnant l'appartement n° 12a. La porte était ouverte. Un policier prenait des notes. La pharmacienne lui dit quelques mots et il s'écarta. Un autre se tenait au milieu de la salle à manger. Leonid Chevarchine s'était pendu au lustre avec une corde très courte. Mort, il paraissait encore plus petit. Il était en chemise et pantalon, le visage violacé, les yeux fermés. Il n'y avait aucune trace de désordre dans l'appartement. Malko fixa longuement le cadavre. Leonid Chevarchine n'avait *aucune* raison de se suicider. C'était seulement un témoin gênant. Même s'il avait joué sa partition dans l'histoire. Jadis, au KGB, on ne faisait pas de sentiment. Lorsque Richard Sorge était dans sa prison de Tokyo, attendant d'être exécuté comme espion au service de l'Union soviétique, il avait reçu la visite d'un « diplomate » de l'ambassade de ce pays. En réalité, le *rézident* du KGB à Tokyo. Ce dernier avait apporté à Sorge le salut fraternel du petit père des peuples, lui assurant que son sacrifice avait sauvé des milliers de combattants de la glorieuse armée rouge et que le nom de Richard Sorge – un communiste allemand de la Volga – resterait à tout jamais dans le livre des héros.

Omettant quand même de lui dire que les Japonais avaient proposé à Moscou de l'épargner en échange de quelques avantages. Mais Richard Sorge n'était plus utile et savait trop de choses. Il était plus utile martyr que vivant. Trois jours plus tard, il était pendu.

Malko s'éloigna, le visage fouetté par la neige. Il avait l'impression de revenir quelques années en arrière. En creusant son enquête, il avait fait ressurgir les vieux démons, toujours actifs. Leonid Chevarchine était sûrement un communiste convaincu. Mais il avait commis la faute de devenir un danger potentiel : il en était mort.

Comme Vladimir Georgiev allait mourir, si Malko ne parvenait pas à le sauver. Lui et son secret.

* * *

Un froid glacial régnait dans les interminables couloirs souterrains et déserts de la gare de Sofia. La façade était grandiose avec ses fresques de céramiques, mais derrière, c'était le Moyen Âge.

Les rares boutiques étaient fermées et quelques voyageurs se hâtaient vers les trains de banlieue. Au quai n° 4, le train en provenance de Moscou venait d'arriver, après trente-six heures de voyage. Peu de gens en descendaient. Seuls les très pauvres utilisaient encore ce moyen de transport... Au milieu des familles traînant de

grands sacs en plastique, un homme de grande taille, les cheveux noirs bien coupés séparés par une raie sur le côté, un visage d'intellectuel avec des lunettes rondes à fine monture métallique. Il marchait rapidement, le col roulé d'un épais pull noir dépassant d'un manteau de cuir, vieux comme le sac de voyage usagé.

Il émergea dans le hall où quelques voyageurs attendaient sur des bancs de bois et sortit. Plutôt que de prendre un taxi, il s'arrêta à l'arrêt du train n° 67. Connaissant bien Sofia, il n'avait aucun mal à se diriger. Tandis qu'il patientait dans le froid, il se dit qu'il ne ferait pas de vieux os ici. Son rôle était simple : ne prendre contact avec personne, agir et repartir. Le train avait un énorme avantage : c'était beaucoup plus discret que l'avion.

CHAPITRE XX

La tête dans ses mains énormes, assis face à la baie vitrée donnant sur la plaine de Sofia, Vladimir Georgiev regardait la neige tomber. Derrière le rideau floconneux, on distinguait vaguement les lumières de la ville.

Le silence était absolu. En hiver, Dragalevtsi était complètement mort, la moitié des villas inoccupées. Un gémissement le fit se retourner. Valentina était en train de se trainer vers la salle de bains, laissant une traînée sanglante sur le parquet ciré. Le Bulgare lui jeta un regard haineux. À cause de cette conne, il était dans la merde ! D'abord, les frais de sa boutique, qui l'avaient forcé à détourner de l'argent. Quand il menaçait de ne plus la financer, elle se refusait à lui, tout en l'aguichant avec des tenues hyper-sexy. Si elle n'était pas tombée dans le piège de cet agent des Américains, il serait peut-être encore en prison, mais cela valait mieux que d'être mort.

Maintenant, il ne savait plus comment s'en sortir. Son premier réflexe avait été de contacter Leonid Chevarchine. Il savait que le vieil espion avait gardé le contact avec Moscou. Lorsqu'il avait appelé chez lui et appris la nouvelle de son suicide, cela lui avait fait l'effet d'une douche glaciale.

Chevarchine était son seul contact avec « l'autre monde », ceux qui avaient disparu depuis 1990, et il s'était évanoui.

C'est le moment qu'avait choisi Valentina pour lui annoncer qu'elle avait revu celui par qui le malheur était arrivé... L'annonce de cette rencontre l'avait rendu fou. Il l'avait écoutée, figé dans une fureur glaciale. Cette idiote ne se rendait même pas compte que si « on » le surveillait, cette rencontre signifiait à leurs yeux qu'il menait des tractations avec les Américains.

Autant dire qu'il était sur le point de trahir.

Il avait noyé sa peur dans un déluge de coups de pied et de coups de poing, jusqu'à ce qu'elle s'effondre, inconsciente, en sang sur le beau tapis chinois bleu du living. Calmé, il prit le carnet étalé devant lui et commença à regarder les noms et les numéros de téléphone. C'était un très vieux carnet qui remontait à vingt ans.

La plupart des numéros étaient ceux de gens avec qui il était en affaires pour la Kintex, des étrangers qui avaient disparu depuis longtemps. Il fit mentalement la liste de ceux qui éventuellement

pourraient lui donner un conseil. Une demi-heure plus tard, il s'arrêta, découragé. Les numéros avaient changé, les gens étaient morts ou avaient déménagé. Il referma le carnet. Il était seul pour affronter son problème. L'idée folle lui vint de téléphoner à Moscou. Mais l'homme avec qui il était en contact vingt ans plus tôt n'était sûrement plus au même numéro. Et que lui dire ? Qu'il ne parlerait jamais : c'étaient des mots. Il avait appris une chose : pour les Russes, on ne pouvait faire confiance qu'à un Russe. Un Bulgare, même fidèle, n'était qu'un Bulgare.

Ce n'était pas la même qualité de fidélité...

Vladimir Georgiev se dit qu'il ne pouvait quand même pas aller clamer sa fidélité devant l'ambassade de Russie où il ne connaissait d'ailleurs plus personne. Il eut soudain un trait de génie. Il n'y avait qu'une seule façon de prouver sa bonne foi. Une seule, qui ne laisserait pas de place au doute. Il se leva et alla ramasser la carte sur laquelle Valentina avait noté un numéro de téléphone. Celui de cet agent de la CIA. Posément, il composa le numéro et attendit. Quand une voix d'homme fit « allô », il dit aussitôt :

— C'est Vladimir Georgiev, annonça le Bulgare. Vous êtes le copain de Valentina ?

* * *

Malko serrait son portable à le briser, n'en croyant pas ses oreilles. Il ne s'attendait plus à ce coup de fil. C'était trop beau. Il eut une pensée reconnaissante pour Valentina. Elle avait osé.

— Oui, c'est moi, dit-il. Vous acceptez de me rencontrer ?

— Oui. Mais ça ne m'engage à rien, corrigea-t-il aussitôt.

— C'est ainsi que je l'entends, affirma Malko. Je veux seulement vous exposer un problème. Nous n'avons aucune intention négative à votre égard. Bien au contraire. Où voulez-vous me voir ? Nous pourrions nous retrouver au *Sheraton*. Dans le bar du bas.

— Non, grommela le Bulgare. Je ne veux pas aller si loin. Il neige. Venez, vous, dans mon quartier.

— Chez vous ?

— Non, je ne veux pas qu'on vous voie. Là où vous avez rencontré Valentina, hier.

— Parfait.

— *Dobre*, conclut Vladimir Georgiev. Dans une heure.

Malko remit son portable dans sa poche. Cette fois, il touchait au but. Si Vladimir Georgiev acceptait de le rencontrer, c'est que Valentina l'avait convaincu. Il prit le gros Beretta et le glissa dans sa ceinture. Le Bulgare pouvait être imprévisible, comme un requin.

Tandis qu'il gagnait l'ascenseur, il ne put s'empêcher d'imaginer la

suite des événements. Si Vladimir Georgiev coopérait, la première mesure de bon sens serait de le mettre à l'abri. Là, il aurait besoin d'Alister Scott. L'idéal serait d'exfiltrer dare-dare le Bulgare, mais ce dernier n'accepterait peut-être pas. Il faudrait au minimum l'héberger chez le chef de station, sous bonne garde.

Au moment de laisser sa clef à la réception, il réalisa que Simenova Kolev avait disparu depuis trois jours.

— Mme Kolev n'est pas là ? demanda-t-il à une jeune employée.

— Elle est malade, lui répondit-elle.

Malade ou prudente... Il était si heureux qu'il sentit à peine la neige qui lui fouettait le visage quand il gagna sa voiture garée dans le parking du *Vitosha*. Le boulevard Cherni Vruh était glissant et il dut lever le pied, conduisant presque au pas.

* * *

Vladimir Georgiev gagna sa chambre. Valentina était étendue en travers du lit, une serviette imbibée de sang pressée contre son visage. Le Bulgare lui jeta à peine un regard. Pour le moment, il avait d'autres soucis en tête. S'il n'avait pas tellement aimé la baiser, il l'aurait tuée sur place. Mais cela aurait été aussi stupide que de mettre le feu à sa BMW. Il ouvrit un petit secrétaire et prit dans un tiroir un pistolet automatique aux lignes anguleuses et au long canon, un Tokarev 9 mm. Son ancienne arme de service. Il ôta le chargeur pour le vérifier, fit fonctionner la culasse et remit le chargeur en place, glissant ensuite l'arme dans la poche de son manteau de cuir. Heureux.

Il allait faire d'une pierre deux coups : se débarrasser de ce salaud qui lui avait pourri la vie et montrer à ses anciens alliés qu'il était un homme sur qui on pouvait compter.

Ensuite, il serait en paix. Le meurtre d'un agent de la CIA représentait un risque certain, mais ceux qui tiraient encore les ficelles en Bulgarie le protégeraient. Il descendit le perron de la villa, saisi par le froid, et se mit au volant de sa grosse BMW noire. Le moteur eut du mal à démarrer, et il attendit un peu avant de sortir du garage.

La neige tombait dru et il mit ses antibrouillards. Zahoriy Zograt était évidemment déserte. Avec ce temps-là, les gens restaient chez eux. Tout à coup, il se sentait bien. Bien sûr, il ne comprenait pas la réactivation de cette vieille histoire. Après tout, le pape était toujours vivant. Lui, Vladimir, n'avait jamais rencontré Ali Ağça et se moquait du pape. À l'époque, jeune major de la DS, il faisait ce que lui disaient ses chefs. Ou ceux qu'on lui envoyait. Ensuite, il avait exploité son carnet d'adresses. Alors que tant de ses copains trainaient leur misère avec des retraites minables et de vieilles femmes, il avait une maison,

de l'argent et une épouse encore superbe. Il n'allait pas se faire voler tout ça.

* * *

Oleg Gregorovitch Bitov, ou plutôt l'homme qui avait un passeport à ce nom, baissa ses jumelles avec un soupir de soulagement, en voyant le portail de la villa des Georgiev s'ouvrir. Embusqué dans Krushova Gradina, en surplomb, à plus de cent mètres, il avait passé la journée à se geler dans sa Lada 1500 au chauffage déficient. Avec une patience de chasseur à l'affût. Engoncé dans une veste doublée de fourrure, des gants épais protégeant ses mains, il s'imposait de couper le moteur, toutes les demi-heures, afin d'économiser l'essence.

De temps en temps, afin de ne pas se faire repérer, il se déplaçait vers Paprat qui se jetait dans Cherni Vruh. Là se trouvaient un kiosque et un petit supermarché où il avait pu se restaurer succinctement.

C'était pratiquement le seul itinéraire permettant de gagner Sofia. En cette saison, il y avait peu de chances que Vladimir Georgiev aille se promener sur les pentes du mont Vitosha. D'ailleurs, il s'était dit qu'à dix heures du soir, il lèverait sa planque jusqu'au lendemain matin. Cela ne servait à rien de passer une nuit dans la voiture, au risque de se faire remarquer. Heureusement, la police ne venait guère dans ce quartier et les habitants étaient claquemurés chez eux.

Il vit les feux rouges de la BMW disparaître dans la courbe et démarra aussitôt. Passant devant la maison, il descendit Paprat. Un peu plus loin, il eut un choc au cœur. Devant lui, le boulevard Cherni Vruh était désert ! La BMW avait disparu. Heureusement, il aperçut du coin de l'œil des feux dans l'avenue Lamar, vers la gauche. Il fit une courte marche arrière et quelques instants plus tard, repéra les feux arrière de la BMW de Vladimir Georgiev, immatriculée C 3881 KB. Pas d'erreur possible. Détendu, il lui laissa un peu de champ, se demandant où il allait.

* * *

Vladimir Georgiev descendit lentement la petite rue en pente, passant devant l'entrée du casino Ibrakov. Le parking se trouvait en contrebas, un simple espace découvert non gardé. Une voiture s'y trouvait déjà, tous feux éteints. Vladimir Georgiev se gara en face, fit passer son Tokarev dans sa poche droite et ôta le cran de sûreté.

Il ne coupa pas le moteur à cause du froid, sortit de la BMW et s'avança vers l'autre véhicule, les mains dans les poches de sa veste de cuir.

Malko était à la fois calme et tendu. Jusqu'à la dernière seconde, il avait craint que le Bulgare ne vienne pas au rendez-vous. Maintenant, il était là. Le tout était qu'il reparte avec lui... Il effleura de la main droite le Beretta posé sur le siège à côté de lui, une balle dans le canon, cran de sûreté ôté.

Il n'était pas assez naïf pour ne pas réaliser que ce rendez-vous dans un endroit désert pouvait comporter un danger. Sa première rencontre avec Vladimir Georgiev ne lui avait pas laissé un bon souvenir. Il espérait simplement qu'il aurait le temps de raisonner le Bulgare. La glace baissée, il le regarda s'approcher, la tête un peu inclinée pour éviter les rafales de neige, les mains dans les poches. Encore quelques mètres. Vladimir Georgiev releva la tête. Il n'était plus qu'à deux mètres de la voiture. Malko chercha son regard et comprit instantanément ce qui allait arriver. Le Bulgare ne cherchait pas son regard mais l'endroit où il allait tirer.

Il saisit le gros Beretta et le braqua sur Vladimir Georgiev avant même que celui-ci sorte les mains de ses poches. Il cria en russe :

— Vladimir, ne faites pas l'idiot. Je ne vous veux pas de mal !

Il aurait eu dix fois le temps de vider son chargeur, mais Vladimir Georgiev était la seule personne qu'il ne puisse tuer qu'à la dernière extrémité. En dépit du Beretta braqué sur lui, le Bulgare avança encore et sortit enfin sa main droite de sa poche, serrant le vieux Tokarev. Malko jura entre ses dents. C'était une *catch 22 situation*. Ou il se laissait abattre ou il sabotait définitivement sa mission. Il lui restait quelques secondes. De nouveau, il lança :

— Vladimir, ne tirez pas !

Oleg Bitov prit sur sa banquette le pistolet 22 long rifle prolongé par un long silencieux, ôta le cran de sûreté et sortit de sa Lada garée dans la rue longeant le casino en surplomb du parking. Il n'avait jamais rencontré l'homme qu'il était venu tuer, mais connaissait ses caractéristiques physiques. Il n'y avait donc pas de risques d'erreur.

Il longea la haie du parking et franchit l'entrée. En voyant l'autre voiture, il venait de réaliser que Vladimir Georgiev avait rendez-vous. Cela ne changeait pas fondamentalement sa mission, même si cela la compliquait un peu.

Il suivit la haie et s'avança à pied par l'entrée du parking, derrière la BMW. Il tenait son pistolet à bout de bras le long de son corps, sachant que dans l'obscurité on le distinguait à peine. Il se concentra, vida ses poumons et son cerveau. Dans la vie, tout était affaire de

concentration. De dos, la carrure de Vladimir Georgiev le faisait ressembler à un gorille. Il contourna la BMW et avança d'un pas calme vers sa cible. Lui aussi était concentré. Mais pas sur la même chose.

* * *

Vladimir Georgiev avançait comme un rhinocéros qui fonce, la tête un peu baissée. Il leva son bras à l'horizontal. Malko savait qu'il était à quelques dixièmes de secondes de l'éternité. Son index, mu par l'instinct de survie, appuya sur la queue de détente du Beretta, mais il n'alla pas jusqu'au bout. À cet instant, il devina plus qu'il ne distingua une silhouette qui s'avançait derrière le Bulgare. Il cria aussitôt :

— Vladimir ! Derrière vous, attention !

* * *

Oleg Bitov se trouvait à quelques mètres derrière Vladimir Georgiev lorsqu'il entendit l'avertissement de l'homme qui se trouvait dans la voiture. Il était persuadé que ce dernier était armé, mais, pour l'instant, cela n'avait aucune importance : il devait remplir son contrat. Ensuite, ce serait une autre histoire. Il n'aurait aucune chance de s'en tirer s'il ne se débarrassait pas de ce témoin.

Il pressa le pas, leva le bras, et, dans le même mouvement, appuya l'extrémité du silencieux sur la nuque de Vladimir Georgiev. Pressant aussitôt la détente. *Plouf, plouf, plouf*. Les trois détonations assourdies claquèrent, tellement rapprochées qu'elles semblaient ne faire qu'une. Vladimir Georgiev s'arrêta net et comme s'il chassait une mouche, passa la main gauche sur son crâne. Oleg Bitov n'en revenait pas. Jamais encore il n'avait vu un homme avec trois balles dans la tête – même de petit calibre – ne pas s'écrouler comme une masse. Le colosse demeura immobile quelques instants, puis, avec une lenteur déconcertante, se retourna.

Instinctivement, Oleg Bitov recula, saisi d'une crainte irraisonnée devant ce phénomène inexplicable. Il brandit son arme et tira sans s'arrêter, visant la poitrine du blessé jusqu'à ce que le colosse titube et tombe comme une masse à ses pieds. Au moment où la culasse de son pistolet claquait à vide.

Il releva alors la tête et vit l'interlocuteur de Vladimir Georgiev en train de sortir de sa voiture. Fiévreusement, il appuya sur le bouton relâchant le chargeur vide et en prit un plein dans sa poche gauche. Il était en train de l'entrer dans la crosse quand il vit une lueur jaune, entendit une violente détonation et reçut un choc dans la tête, puis une aiguille brûlante lui traversa le cou et une autre la poitrine. Il ne pouvait plus respirer. Brusquement, il n'y avait plus que cela qui avait

de l'importance : respirer. Sans même s'en rendre compte, il lâcha le pistolet vide et tomba à genoux. Il lui sembla que la neige était noire et qu'il faisait vraiment très froid.

* * *

Malko regarda les deux corps étendus à ses pieds, encore choqué. Puis, il s'accroupit et retourna Vladimir Georgiev. Le regard du Bulgare était fixe et il sut immédiatement qu'il était mort. Les coups de feu semblaient n'avoir éveillé aucun écho dans le quartier. Il se pencha sur l'homme qu'il venait d'abattre, prit son pistolet et le mit dans sa poche. Puis, il le fouilla soigneusement, trouva un portefeuille et un passeport russe. Il laissa l'argent, des dollars, des roubles et des levs.

Ensuite il courut jusqu'à la voiture du tueur, rafla une serviette posée sur le plancher, revint à la sienne et démarra, ne croisant personne en redescendant vers Sofia. Tout en roulant, il composa sur son portable le numéro personnel d'Alister Scott.

— J'ai du nouveau, j'arrive, dit-il simplement.

Il en aurait pleuré : tous ces morts depuis Langley, tous ces efforts pour terminer sur un massacre stupide dans un parking. Involontairement, Vladimir Georgiev lui avait peut-être sauvé la vie. Si le tueur n'avait pas été obligé de vider tout son chargeur pour l'achever, il aurait affronté Malko à armes égales. Avec de grandes chances que les deux hommes s'entre-tuent. Il se consola en se disant que le Bulgare n'avait jamais eu l'intention de lui parler. Il était venu pour le tuer.

* * *

— Dans une certaine mesure, vous avez réussi, conclut Alister Scott. Nous savons désormais de façon formelle que les Russes étaient impliqués dans l'attentat contre le pape. Vous avez fait l'impossible.

Presque vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis le massacre. Thomas Ray avait transmis ses félicitations à Malko. Bien sûr, ce dernier ne rapportait pas de preuve directe. Mais assez pour lever le doute.

Malko regarda le pistolet prolongé par un silencieux récupéré sur le corps de l'homme qui avait exécuté Vladimir Georgiev. Aucune marque, bien entendu. Mais le silencieux appartenait à un lot dont, d'après Langley, on avait déjà trouvé des exemplaires sur des tueurs équipés par le KGB.

Le passeport du mort était établi au nom de Oleg Gregorovitch Bitov. Questionnés, les Services russes avaient prétendu qu'il s'agissait

d'un faux. Mais le document portait un visa de sortie de Moscou et un d'entrée en Bulgarie. Il était tout neuf, établi pour la circonstance. Dans la serviette, on avait trouvé un billet de train aller-retour Moscou-Sofia-Moscou, en première classe. En utilisant le train, le tueur évitait tout repérage possible sur les listes de passagers aériens. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, en bonne forme physique. Aucun objet privé sur lui. Un fantôme que personne ne réclamerait.

Le dernier cadavre d'une enquête féroce.

Malko regarda les objets étalés sur le bureau du chef de station de la CIA et se dit que, de tous ceux qui avaient participé à l'attentat du 13 mai 1981, il n'y en avait plus que deux vivants : le pape et son assassin, Mehmet Ali Agça.

[1] Police. Déboîtez à droite et stoppez immédiatement !

[2] Mafieux turcs

[3] Oui.

[4] Ça s'est mal passé ?

[5] Oui, monsieur Ugurlu.

[6] Il y a deux ponts sur le Bosphore. Les Istanbulites les nomment d'après la date de leur entrée en service.

[7] Voir SAS n° 132, L'Espion du Vatican.

[8] Directeur Général de la CIA.

[9] Parti des travailleurs kurdes, crée jadis avec l'aide du KGB. Dirigé par Abdallah Öcalan, kidnappé au Kenya en 1999 par les Services turcs, avec l'aide de la CIA.

[10] Milli Istihrazdate Tefkiati

[11] Drug Enforcement Administration.

[12] Les Services britanniques.

[13] À qui profite le crime ?

[14] Services bulgares jusqu'en 1990.

[15] Voir SAS n° 70, *La Filière bulgare*.

[16] Revenons à nos moutons.

[17] Non Official Cover. Agent clandestin.

[18] Voir SAS n° 140, *Enquête sur un génocide*.

[19] Voir SAS n° 139, *Djihad*.

[20] Maison ancienne tout en bois.

[21] Son mac.

[22] Vous ne voulez pas me baiser ?

[23] L'*Iftar* est le moment où l'on interrompt le jeûne du ramadan.

[24] Milliyetçi Harekek Partisi (Mouvement d'extrême droite).

[25] Littéralement : à votre honneur !

[26] Voile islamique

[27] Salope !

[28] Fils de pute !

[29] Maquereau ! Descendant de merde !

[30] Grand frère. Marque de respect.

[31] Service de renseignement de la gendarmerie.

[32] Fils d'âne !

[33] Attentats islamistes commis en 1999 contre deux ambassades américaines.

[34] Petit pain au sésame.

[35] Art d'être heureux à ne rien faire.

[36] Dijouna Sigurnost. Services bulgares.

[37] Société bulgare d'exportation d'armes.

[38] Bonjour.

- [39] Monnaie bulgare.
- [40] Environ 500 francs.
- [41] Opérations actives.
- [42] Bien.
- [43] C'est tout à fait possible.
- [44] Littéralement « affaires mouillées ». Assassinats.
- [45] Service de contre-espionnage britannique.
- [46] Elle ne vient pas aujourd'hui. Vous avez un message ?
- [47] Vite ! Courez !
- [48] Ça va ! ça va !
- [49] Ivana ! Il y a un client !
- [50] Environ 80 000 francs.
- [51] L'avocat ?
- [52] 100 francs environ.
- [53] Bonjour, camarade !
- [54] Mouchard.
- [55] Merci beaucoup.